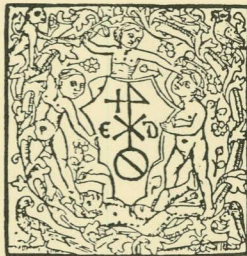


# Cahiers Ferdinand de Saussure

**40**  

---

**1986**



Genève  
LIBRAIRIE DROZ  
11, rue Massot  

---

1986

# **Cahiers Ferdinand de Saussure**

Revue de linguistique générale  
publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure

Comité

RUDOLF ENGLER, président

MICHEL BURGER, vice-président

RENÉ AMACKER, secrétaire

FÉLIX KAHN, trésorier

CLAIRE-A. FOREL

LUIS J. PRIETO

GEORGES REDARD,

délégué de la Société suisse de linguistique

Rédaction:

p. adr. Monsieur RENÉ AMACKER  
rue des Charmilles 5  
CH-1203 GENÈVE

Ouvrages pour comptes rendus:

Monsieur RUDOLF ENGLER

Professeur à l'Université

Sonneggstrasse 19

CH-3076 WORB / Berne

Diffusion:

LIBRAIRIE DROZ S.A.

Rue Massot 11

CH-1211 GENÈVE 12

Tél. (022) 46 66 66 CCP 12-2552

---

Publié avec l'appui de  
l'Académie suisse des sciences humaines

*Tous droits réservés*

# **Cahiers Ferdinand de Saussure**

**40**  

---

**1986**

Genève  
LIBRAIRIE DROZ  
11, rue Massot  

---

1986

I. DOCUMENTS

SIMON BOUQUET

DOCUMENTS SAUSSURIENS RETROUVÉS  
DANS LES ARCHIVES D'ANTOINE MEILLET AU COLLÈGE  
DE FRANCE

Antoine Meillet ayant légué ses biens au Collège de France, la bibliothèque et les documents que contenait son appartement parisien – manuscrits, correspondance, et papiers divers – furent transférés à la Bibliothèque du Collège après la mort de Madame Meillet, qui en était l'usufruitière, en 1972. L'inventaire de ce fonds d'archives a été dressé en 1986, sur l'initiative de la Société d'Histoire et d'Epistémologie des Sciences du Langage (Département de Recherches Linguistiques, Université Paris VII).

Voici les documents que nous avons répertoriés et qui intéressent directement l'histoire saussurienne :

- Une lettre de Ferdinand de Saussure à Meillet, datée « Vufflens, 9 oct. 08 ». (4 pages.) (Cote CO. SA. 3.)
- Un manuscrit de Ferdinand de Saussure, sans date, portant en tête : « Mémoires de Linguistique », traitant d'étymologies indo-européennes. Ce manuscrit a été conservé par Meillet avec d'autres documents – sans rapport avec Saussure – ayant appartenu à Michel Bréal. (16 pages.) (Cote MD. 1. 18.)
- Une lettre de Marie de Saussure, veuve de Ferdinand, à Meillet, datée « Genève le 30 novembre (1913) ». (3 pages.) (Cote CO. SA. 5.)
- Une lettre de Léopold de Saussure, frère de Ferdinand, à Meillet, datée « 21. 12. 13 ». (3 pages.) (Cote CO. SA. 4.)

En outre, parmi les nombreux savants avec lesquels Meillet entretenait une correspondance, souvent régulière et fournie, se trouvent des professeurs, élèves, collègues, ou admirateurs de Saussure, et leurs lettres parlent parfois du maître genevois (ainsi Ch. Bally, A. Cuny, M. Niedermann, A. Sechehaye, J. Wackernagel...). On trouvera l'inventaire complet

de la correspondance scientifique de Meillet dans les publications de la S.H.E.S.L. à l'occasion du Colloque Meillet (Paris, Septembre 1987).

\*

Nous présentons ici la lettre de Saussure à Meillet du 9 octobre 1908, qui vient prendre place entre celle du 8 janvier 1908 et celle du 20 mars 1911, respectivement seizième et dix-septième de la série des dix-neuf lettres de Saussure à Meillet publiées par E. Benveniste dans les CFS N° 21 (1964). Cette correspondance compte donc désormais vingt lettres. On pourra consulter, à titre de complément de cette lettre du 9 octobre 1908, celle que Saussure écrivit le 1<sup>er</sup> octobre 1908 au directeur du collège d'Eton, où Thomas Johnson avait enseigné, pour avoir des renseignements biblio- et biographiques sur ce dernier. (Lettre conservée à la B.P.U., Genève, cote Ms.fr. 3957/2, publiée par J. Starobinski, dans *Les Mots sous les Mots*, Gallimard, Paris, 1971.)

\*

Nous présentons aussi la lettre de Marie de Saussure du 30 novembre 1913, qui vient compléter celle qui a été publiée dans les CFS N° 21.

\*

La lettre de Léopold de Saussure présente moins d'intérêt: elle consiste en un remerciement pour la notice nécrologique que Meillet a rédigée.

18, rue F. Villon  
F-92340 Bourg-la-Reine

Simon Bouquet

Vufflens, 9 oct. 08

Mon cher ami,

Vous êtes mille fois aimable de m'avoir envoyé les feuillets de la *Revue Critique* contenant votre article, – encore plus aimable, évidemment, de l'avoir écrit, et je dirai *trop*, car voilà les fleurs qui recommencent à me pleuvoir sur la tête par une autre fenêtre après que j'avais eu quelque peine à me remettre de la première averse. –

Un article fort aimable sur les *Mélanges Linguistiques* a été écrit il y a quelques semaines par mon collègue M. Paul Oltramare, dans une revue romande, la *Suisse Littéraire*. J'ai toujours l'intention de vous l'envoyer et aurais voulu le faire depuis longtemps, mais n'avais pu me procurer qu'un unique exemplaire du numéro, que l'auteur ne m'avait pas fait adresser spécialement. En rentrant à Genève, je tâcherai qu'on m'en découvre un ou deux.

Plus je pense à toute la peine que vous avez prise pour ce volume qui est pour moi un souvenir si précieux, plus je sens que je ne vous ai parlé que bien insuffisamment de ma reconnaissance, et vous avez ajouté à tout cela votre présence à la fête, votre discours dont les termes furent ce qu'il y avait de plus substantiel dans cette fête. Ne mesurez nullement à ce que je vous en ai dit le souvenir que je garde de cette si cordiale manifestation où vous avez la plus grande part. Merci, à ce propos, de l'envoi du petit manuscrit que je vous avais demandé et auquel je tenais beaucoup.

J'espère que depuis le grand et rare plaisir que j'ai eu de vous voir pendant quelques heures vous aurez fait de bonnes vendanges, en linguistique et ailleurs. Ici la récolte est très belle, – je parle des vignes, car je ne voudrais me vanter d'aucune manière particulière de ce qu'elle est pour les *Hypogrammes*, dont je ne suis pas mécontent d'ailleurs. – Ceux-ci m'ont conduit (mais j'y étais déjà habitué) à des conclusions de plus en plus abracadabrantes par certains côtés à mesure qu'elles devenaient plus précises par d'autres. C'est ainsi que le fait que j'attribuais à la latinité antique seule m'apparaît maintenant comme absolument familier aux latinistes de la Renaissance, mais chose plus forte, n'ayant pris son *culmen*... que vers l'an 1800 de notre ère. Ce sont les versificateurs latins tout proches de nous qui ont pratiqué de la manière la plus déclarée les règles de l'hypogramme et y ont donné un soin dépassant ce qu'on avait connu depuis l'époque du Saturnien.

Vous me prendrez pour quelqu'un qui a complètement déraillé du bon sens, et qui n'est pas loin de l'*idée fixe* en matière d'hypogrammes. Le fait est qu'au point où j'ai été conduit, je puis, pour la démonstration, laisser de côté tout ce qui est antique et tout ce qui est classique, prendre simplement les 64 pages d'un nommé Thomas Johnson qui publia vers 1800 des traductions latines d'épigrammes grecs à l'usage du Collège d'Eton, et poser la question sur ces 64 pages. Si l'on reconnaît qu'elles ont, comme je l'affirme, l'intention d'hypographier les noms, la chose *ipso facto* est prouvée pour toute époque, ou ce n'est plus qu'un jeu de prouver qu'elle est la même que chez Virgile. Si, au contraire, on trouve, après examen, que Th. Johnson n'a pas fait d'hypogrammes; si on déclare, en d'autres termes, que le pur hasard est capable de faire ce qu'il y a dans ces 64 pages: – je déclare alors de mon côté abandonner *aussi pour Virgile*, aussi pour toute époque, ce que je disais des hypogrammes, et n'y plus voir moi-même que fumée. En effet, le contenu de Johnson est tel que je renonce formellement à en apporter un autre qui le dépasse: dès lors que l'épreuve décisive peut se faire sur le seul Johnson. – (Bien entendu il y aura d'autres textes de 1800 à peu près aussi riches que celui de J. mais peu importe; on n'a pas le temps matériel pour dépouiller vingt textes.)

J'ai été bien charmé de faire la connaissance de M. Vendryès qui est venu très aimablement me voir à Vufflens en passant à Genève, j'ai eu de ses nouvelles encore l'autre jour par une carte qui me dit qu'il est en ce moment loin de Paris, au Service Militaire. J'ai toujours l'intention de venir à Paris ce mois, pour 24 heures, désirant beaucoup voir M. Bréal. Je vous avertirai de mon passage.

Croyez-moi, mon cher ami, votre affectueusement dévoué

F. de Saussure



Genève le 30 novembre (1913)

Cher Monsieur,

Monsieur Bally m'a remis de votre part l'intéressante notice nécrologique que vous avez bien voulu m'envoyer. Je l'ai lue avec beaucoup d'intérêt et suis profondément touchée de ce nouveau témoignage que vous avez rendu à la carrière scientifique de mon mari.

Vous étiez de ceux avec lesquels il aimait parler des sujets qui l'intéressaient et que vous savez traiter avec tant de distinction et de compétence.

Je suis très ennuyée que le premier envoi que vous avez bien voulu me faire se soit égaré, c'est ce qui vous explique mon silence et le retard de ma réponse. Vous me permettrez n'est-ce pas de joindre votre si intéressant article à ceux de moindre importance qui ont déjà paru et que je voudrais réunir en une modeste plaquette destinée à la famille et aux amis de mon mari? Monsieur Bally vous aura écrit que j'avais aussi l'intention de réunir en un volume tout ce que mon mari avait écrit et qui se trouve dispersé dans différentes publications.

Quant au cours de linguistique générale, je crois que Monsieur Bally fera pour le mieux et qu'en tout cas il vous soumettra son projet. — Recevez cher Monsieur, avec tous mes remerciements réitérés, mes meilleurs compliments.

*M<sup>me</sup> de Saussure*

## II. CONFÉRENCES CHARLES BALLY

La quatrième Conférence Charles Bally<sup>1</sup> a eu lieu le 5 mars 1984; l'orateur invité était M. Oswald Ducrot, de l'École des hautes études en sciences sociales. La sixième Conférence a été prononcée le 5 juin 1986 par M. Jean Rychner, de l'Université de Neuchâtel.

---

<sup>1</sup> Monsieur Olivier Reverdin a présenté ces Conférences dans le *Cahier* 35 (1981 [1982]), pp. 1-2. Rappelons que les textes des Conférences Charles Bally sont publiés aux frais de la Société Académique de Genève.

OSWALD DUCROT

CHARLES BALLY ET LA PRAGMATIQUE\*

Je voudrais d'abord, grâce à cet exposé, m'acquitter – bien partiellement – d'une dette de reconnaissance à l'égard de Charles Bally. C'est en lisant Bally, et spécialement le début de *Linguistique générale et linguistique française*<sup>1</sup> (1<sup>re</sup> partie, 1<sup>re</sup> section), que j'ai été amené à esquisser une théorie linguistique de la polyphonie – sur laquelle je travaille depuis plusieurs années. Certes il me semble que, sur certains points, Bally n'est pas allé assez loin dans la direction qu'il a ouverte, mais il reste qu'il a montré une direction.

Ce que je viens de dire fait déjà deviner combien le titre de mon exposé excède son contenu. Je ne veux pas parler en effet de tous les apports de Bally à la pragmatique. Je ne parlerai pas par exemple de la théorie de l'expressivité développée dans *Le langage et la vie* et, même en ce qui concerne la théorie de l'énonciation présentée au début de LG, il y a plusieurs thèmes très importants dont je ne m'occuperai pas. On y trouve ainsi une théorie de l'actualisation (par opposition à la caractérisation) qui resurgit dans beaucoup de travaux récents sur les déterminants<sup>2</sup>, et aussi une définition, dont je me suis souvent servi, des notions de subordination et de coordination à partir des concepts de thème et de propos<sup>3</sup>. De tout cela je ne traiterai pas ici, mais seulement de la «théorie

---

\* Cet article développe une conférence faite à Genève, en mars 1984, sur l'invitation de la Société Académique.

<sup>1</sup> Je me référerai à la 4<sup>e</sup> édition de cet ouvrage (Berne, Francke, 1965), et j'utiliserai l'abréviation LG.

<sup>2</sup> On trouve ainsi dans Bally (LG 78-80) un rapprochement – seulement esquissé à dire vrai – entre l'actualisation du substantif par l'article et celle du verbe par les temps, rapprochement qui sera développé systématiquement par A. Culioli.

<sup>3</sup> Cf. «Les indéfinis et l'énonciation», *Langages*, n° 17, mars 1970, p. 91-111.

de la phrase» dont est directement inspirée ma théorie polyphonique du sens. Peut-être m'arrivera-t-il de parler moins de Bally que des divagations dont il a été, pour moi, le point de départ, mais cela même, je pense, est un hommage.

I. Le premier point de mon exposé concernera les notions de *modus* et de *dictum* qui sont au centre de la théorie de l'énonciation de LG. Bally part de l'idée que la langue est un instrument permettant la communication, ou encore «l'énonciation» de pensées par la parole. Idée qui a une longue tradition chez les grammairiens. Elle est à la base par exemple de la grammaire de Port-Royal (le langage, selon Port-Royal, sert à «signifier nos pensées», à faire connaître aux autres «les divers mouvements de notre âme»: 2<sup>e</sup> partie, chap. 1). D'où, chez Bally, cette définition de la *phrase* (on ne sait pas trop s'il faut entendre par *phrase* une entité de langue ou l'occurrence d'une telle entité dans une parole déterminée): «La phrase est la forme la plus simple possible de la communication d'une pensée» (LG, p. 35).

Deux remarques à ce propos. La première est pour signaler une différence – essentielle, on le verra, à mes yeux – entre la formulation de Bally et celle de Port-Royal. Bally dit «communication d'une pensée», alors que Port-Royal parle de «signifier *nos* pensées», «les mouvements de *notre* âme». En d'autres termes, dès cette définition préliminaire, Bally envisage la possibilité que la pensée communiquée ne soit pas celle du sujet parlant, ni même présentée comme celle du sujet parlant. C'est un point sur lequel je reviendrai avec insistance.

Deuxième remarque. J'ai dit que Bally, en recourant à la notion de pensée, rejoint une longue tradition. Mais cela ne veut pas dire que cette définition soit incontestée, ou passe-partout. Elle s'oppose en fait à une conception qui serait également possible, et qui est souvent défendue, selon laquelle la langue et les phrases particulières communiquent des idées, des représentations, des images de la réalité. On va voir tout de suite que ce choix de la pensée par opposition à l'idée a des implications fortes pour la description sémantique.

Après avoir caractérisé le sens de la phrase au moyen du concept de *pensée*, Bally précise en effet en quoi consistent ces *pensées* communiquées, et il apparaît aussitôt qu'elles diffèrent fondamentalement de ce qu'on appelle communément des *idées* – différence qui se répercute sur la description sémantique des phrases, puisque le sens d'une phrase est,

pour Bally, ce que cette phrase communique. Pour caractériser la pensée, Bally, fidèle, là encore, à une tradition bien établie, dit que toute pensée consiste à «réagir à une représentation» (LG, p. 35), cette réaction pouvant être, selon une tripartition familière à la psychologie de l'époque, de type intellectuel (on adhère à la représentation ou on la refuse), de type affectif (on s'en réjouit ou on s'en attriste), ou enfin de type volitif (on souhaite ou on craint la réalisation de cette représentation). Je retiendrai de ceci que toute pensée se décompose en un élément actif, ou subjectif, la réaction, et en un élément passif, ou objectif, la représentation<sup>4</sup>. Analyse, je l'ai dit, tout à fait traditionnelle. On la trouve chez Descartes, auquel Bally fait une référence indirecte (LG, note 1, p. 37). Cf., dans la première partie des *Principes de la philosophie*, § 32: «... toutes les façons de penser que nous remarquons en nous peuvent être rapportées à deux générales, dont l'une consiste à apercevoir par l'entendement, et l'autre à se déterminer par la volonté», ces deux «façons» étant souvent associées l'une à l'autre, par exemple dans le jugement (§ 34). La même analyse commande l'organisation de la grammaire de Port-Royal, les mots étant répartis en deux classes, ceux qui signifient «la forme ou la manière de nos pensées», c'est-à-dire «l'action de notre esprit», et ceux qui signifient «les objets des pensées» (2<sup>e</sup> partie, chap. 1).

Je voudrais signaler qu'on trouve une décomposition à bien des égards analogue chez la plupart des «philosophes du langage» modernes (je pense notamment à la théorie des actes de langage telle qu'elle a été mise en forme par Searle). Ils disent que le sens d'un énoncé est toujours l'application d'une certaine force illocutoire (ordre, assertion, interrogation... etc.) à une certaine proposition, ou «contenu». L'étude des forces illocutoires relève de la pragmatique, alors que celle des propositions relève d'une sémantique de type logique. Le point commun entre cette théorie moderne et la représentation traditionnelle de la pensée est toujours la dissociation entre un élément subjectif (la «réaction» de Bally, la «force illocutoire» pragmatique) et un élément objectif, appelé par Bally «représentation» et «proposition» par Searle.

---

<sup>4</sup> On trouve une idée analogue chez un logicien, G. H. Luquet, cité par M. Lips, élève de Bally, dans son ouvrage sur le style indirect libre: «Une proposition (i.e., chez Bally, une «pensée», *O. D.*) quelconque se compose de deux éléments. L'un, que nous appellerons «énonciation» (chez Bally «représentation», *O. D.*), est un contenu de pensée d'ordre intellectuel, simplement envisagé par l'esprit; l'autre est une attitude, une «prise de position» (chez Bally «réaction», *O. D.*) d'ordre volontaire à l'égard de cette représentation» (*Logique formelle*, Paris, 1925).

Les différences entre les conceptions de Descartes, Port-Royal, Bally, d'une part, et la théorie des actes de langage, d'autre part, tiennent essentiellement à deux points. D'abord les conceptions de type cartésien déclarent s'appuyer sur une analyse de la «pensée», alors que Searle, par exemple, déclare s'appuyer sur une analyse de l'activité de communication. Selon Port-Royal, c'est en réfléchissant sur ce qu'est une pensée élémentaire qu'on y voit apparaître une «manière» et un «objet». Selon Searle en revanche, c'est en réfléchissant sur ce qu'est un acte élémentaire de communication qu'on y voit apparaître une force illocutoire et une proposition. Mais le point d'arrivée reste très semblable même si le point de départ est différent<sup>5</sup>. On n'analyse peut-être pas exactement les mêmes choses, mais on les analyse selon la même structure, ce qui semble montrer que cette structure est une sorte de constante de notre civilisation en ce qui concerne la représentation de l'homme par lui-même.

La deuxième différence est plus importante de mon point de vue. Pour la théorie des actes de langage, la force illocutoire liée à une phrase caractérise l'énonciation de cette phrase. Dire que *Viens!* a une force illocutoire d'ordre, c'est dire que son énonciation a tel ou tel caractère. En revanche, lorsqu'on dit que la pensée signifiée par une phrase est une réaction à une représentation, on n'implique en rien que cette réaction signifiée soit celle-là même qui commande l'énonciation, ni donnée pour telle. Si je vous annonce «J'aime les olives», le sens de ma phrase consiste, dirait Bally, en une certaine attitude gastronomique favorable devant une assiette d'olives, mais le locuteur ne prétend pas pour autant que son énonciation revienne à avoir cette réaction, il ne prétend pas énoncer «J'aime les olives» par amour pour les olives – alors qu'il prétend énoncer «Viens!» parce qu'il veut donner l'ordre de venir. Ce rapport différent que la force illocutoire et la «réaction» ont à l'énonciation a une conséquence en ce qui concerne l'identité du sujet auquel elles sont attribuées. Le sujet de l'acte illocutoire ne peut être que le sujet parlant, l'auteur de l'énonciation. Rien en revanche, dans la conception de Bally, n'impose une identité entre le sujet de la réaction communiquée et le sujet parlant. On verra même par la suite que la possibilité d'une dissociation entre ces deux sujets est essentielle pour Bally. Cette remarque me

---

<sup>5</sup> Ce point de départ est d'ailleurs peut-être moins différent que ne le laisse penser la terminologie employée – si l'on admet que l'acte de penser et l'acte de communiquer se présupposent l'un l'autre.

permet, en anticipant, de signaler le caractère paradoxal de la conception polyphonique que j'essaie de constituer. Je voudrais maintenir, avec la théorie des actes de langage, que le sens concerne l'énonciation, qu'il a pour thème l'énonciation de cet énoncé même qui le communique. Mais je voudrais en même temps, avec Bally, admettre que le sens peut manifester, montrer, d'autres sujets que le sujet parlant.

Une fois précisé que, pour Bally, le sens d'une phrase est une pensée, et qu'une pensée est une réaction à une représentation, les notions de *modus* et de *dictum*, reprises par Bally à la philosophie médiévale, se définissent sans peine. Le sens d'une phrase, quelle qu'elle soit, étant toujours de la forme «X a telle réaction devant telle représentation», le premier élément de cette structure sémantique binaire (X a telle réaction) est le *modus*; X, l'être qui réagit, est dit «sujet modal», et le type de réaction est dit «verbe modal»<sup>6</sup>. Quant au *dictum*, c'est la représentation objet de la réaction.

II. La deuxième section de mon exposé sera pour montrer l'application linguistique de la théorie du sens qui vient d'être schématisée. Si la structure sémantique d'une phrase est toujours du type «Modus (= sujet modal + verbe modal) + dictum», la configuration signifiante peut réaliser plus ou moins explicitement cette structure. Bally donne de nombreux exemples des divers degrés d'explicitation que la structure signifiée peut recevoir dans le signifiant. J'en signalerai seulement quelques-uns, qui font apparaître certaines conséquences de la théorie, importantes de mon point de vue.

Une phrase est dite «explicite» lorsqu'on peut la segmenter selon sa structure sémantique, c'est-à-dire y distinguer deux segments représentant le *modus* et le *dictum*, et, à l'intérieur du segment modal, distinguer un constituant qui représente le sujet modal, et un constituant qui représente le verbe modal. Cf. :

---

<sup>6</sup> Dans la formulation que je donne à la théorie de Bally, les expressions «sujet modal» et «verbe modal» désignent donc des éléments sémantiques, des constituants du sens, et non pas des mots, c'est-à-dire des constituants de la phrase. Bally n'est pas toujours clair sur ce point. Il dirait que, dans «Je crois que Pierre viendra», les mots *Je* et *crois* sont sujet et verbe modaux. Mais il y a là un abus de langage évident. Sinon il serait impossible de parler de sujet et de verbe modaux dans des phrases à structure implicite comme «Pierre viendra», où il ne peut plus s'agir de signifiants.

Je	crois	que cet accusé est innocent
Je	veux	que vous sortiez
Les astronomes	pensent	que la terre tourne
Mon mari	a décidé	que je le trompe

Les deux derniers exemples montrent clairement que le sujet modal, i.e. le sujet à qui est attribuée la pensée communiquée (donc celui qui réagit à la représentation) n'est pas nécessairement identique au sujet parlant. Ils montrent du même coup que le modus n'est pas la modalité au sens des grammairiens ou des logiciens, c'est-à-dire la prise de position *du locuteur* vis-à-vis du contenu exprimé: Port-Royal ne dirait jamais, à propos du dernier exemple, que le segment «mon mari a décidé» manifeste la «manière de la pensée». Ils montrent enfin combien il est impossible d'assimiler la réaction exprimée à celle qui se manifeste par l'énonciation accomplie (l'énonciation accomplie par la femme ne manifeste évidemment pas la réaction communiquée par la phrase, c'est-à-dire celle du mari devant l'idée qu'il est trompé. Ce qui manifesterait cette dernière, ce serait l'énonciation «Elle me trompe» éventuellement accomplie par le mari à tel autre moment.) D'où la différence déjà signalée avec la force illocutoire des philosophes du langage.

Bally est d'ailleurs lui-même parfaitement conscient de cette séparation possible entre sujet parlant et sujet modal, et de son caractère paradoxal. Cf. LG., p. 37: «Le sujet modal peut être et est le plus souvent en même temps le sujet parlant; c'est le cas dans les exemples cités jusqu'ici. Mais il peut englober d'autres sujets: «*Nous* ne croyons pas qu'il pleuvra», ou bien c'est un autre ou plusieurs autres sujets: «*Galilée, les astronomes* pensent que la terre tourne»; puis on reste dans le vague: «on croit que le roi est mort».»

On pourrait penser (mais je vais montrer que ce serait une erreur) que si Bally affirme cette divergence dans le cas des exemples précédents, c'est simplement parce que son analyse s'en tient à la structure superficielle et que, dans cette structure superficielle, il n'y a pas, pour les phrases en question, possibilité de repérer un segment correspondant à ce qu'un logicien tiendrait habituellement pour leur modus (i.e. une indication sur l'attitude *du sujet parlant*). Il s'agirait alors, de la part de Bally, d'une simple timidité, due au fait qu'il n'a pas l'audace spéléologique nécessaire pour explorer les structures profondes. Tout le mal viendrait donc de ce qu'il est encore trop saussurien et pas assez chomskien.



Mais il est évident qu'une telle interprétation est intenable. Car Bally consacre un paragraphe aux phrases «implicites», définies comme celles où la modalité n'est pas repérable dans un segment déterminé de la chaîne parlée. Quelquefois le sujet modal n'a pas de représentant dans la phrase. C'est le cas pour les énoncés du type «Il faut que vous cessiez de fumer», où le verbe modal, exprimé par l'impersonnel *il faut*, signale que le dictum est l'objet d'une décision, mais où il n'est pas précisé à quel sujet modal la décision doit être imputée: ce peut être, selon la situation de discours, le locuteur ou telle autorité dont le locuteur se fait l'écho. Quelquefois, même, c'est l'ensemble [sujet modal + verbe modal] qui n'est pas représenté. Ainsi «Il pleut» = «Je constate qu'il pleut». Et Bally énumère soigneusement les différentes traces que, dans ces cas, le sujet et le verbe modaux ont pu laisser (par exemple le verbe modal d'attitude assertive est souvent représenté en surface par le simple mode grammatical indicatif).

Ayant à sa disposition un abondant matériel spéléologique, Bally pouvait donc facilement traiter n'importe quel énoncé de façon à y faire apparaître, derrière la surface, un *modus* conforme à la description traditionnelle, c'est-à-dire un *modus* dont le sujet soit identique au sujet parlant. S'il s'agit par exemple de la phrase «Mon mari a décidé que je le trompe», rien n'empêcherait de lui attribuer un *modus* implicite assertif du type «Je trouve que» (dont le résidu superficiel serait l'indicatif de *a décidé*), en prenant pour dictum l'ensemble «Mon mari... trompe». Dans ce cas on retrouverait la conception habituelle assimilant sujet modal et sujet parlant. Si Bally n'a pas voulu recourir à cette stratégie, c'est qu'il a décidé d'emblée d'admettre comme possible une divergence entre les deux sujets.

Une telle décision est d'ailleurs pour lui en rapport avec une décision beaucoup plus générale concernant la nature du langage. C'est ce qui ressort, me semble-t-il, d'un passage, assez obscur, de la p. 37 de LG, passage qui suit immédiatement l'énumération, que j'ai citée plus haut, des différents cas de dissociation entre sujet modal et sujet parlant: «Mais même lorsque le sujet pensant est identique au sujet parlant, il faut prendre garde de confondre *pensée personnelle* et *pensée communiquée*. Cette distinction est de la plus haute importance, et s'explique par la nature et la fonction du signe linguistique lui-même». Pour comprendre ce passage, il faut d'abord interpréter les connecteurs qui l'introduisent: *mais même*. La structure générale où ils s'insèrent me semble du type:

«p, mais même lorsque non-p, q». Un exemple simple en serait: «Quelquefois il fait beau, mais même lorsqu'il fait mauvais, Pierre va se promener». Dans le texte de Bally, p est donné par l'alinéa qui précède le *Mais même lorsque...*, c'est-à-dire par l'énumération des différents cas possibles de dissociation entre sujet modal et sujet parlant. Quant à q, c'est l'idée d'une distinction entre pensée réelle et pensée communiquée, distinction à faire même lorsque non-p, c'est-à-dire même lorsque le sujet pensant (i.e. le sujet modal, à qui est attribuée la pensée communiquée) et le sujet parlant ne sont pas dissociés.

La structure «quelquefois p, mais même lorsque non-p, q» laisse toujours entendre (peut-être présuppose) que lorsque p est vérifié, q l'est aussi (dans mon exemple: quand il fait beau, Pierre va se promener). Quant à l'objet propre de la communication (selon le locuteur), c'est de signaler que q se vérifie aussi dans le cas où p n'est pas satisfait. En outre, ces deux indications sont présentées comme des arguments possibles pour une certaine conclusion, la seconde étant, de ce point de vue, plus significative encore que la première<sup>7</sup>. Le texte de Bally apporte donc trois indications:

1) les cas de dissociation entre sujet modal et sujet parlant font apparaître une distinction entre la pensée réelle du sujet parlant et celle qu'il communique.

2) cette distinction, loin d'être limitée à de tels cas, vaut aussi lorsque sujet modal et sujet parlant sont identiques.

3) les indications 1) et 2) appuient l'une et l'autre, et la seconde plus encore que la première, une conclusion commune.

Il nous reste maintenant, pour interpréter le texte de Bally, à spécifier cette conclusion. Je poserai qu'elle est constituée par le principe sémiologique général: «Toute communication implique une distinction entre la pensée communiquée et la pensée personnelle de celui qui parle.»<sup>8</sup> Ce

<sup>7</sup> Que les deux éléments articulés par *même* soient donnés comme arguments pour une même conclusion r, cela n'implique pas nécessairement, selon la théorie de l'argumentation dans la langue, que le locuteur les utilise pour un *acte* d'argumentation en faveur de r. Il faut distinguer les visées argumentatives véhiculées par un énoncé (et attribuées à des énonciateurs mis en scène dans cet énoncé) et l'acte d'argumentation accompli par le locuteur qui s'assimile à tel ou tel de ces énonciateurs.

<sup>8</sup> La conclusion r de la suite «quelquefois p et, même lorsque non-p, q» ressemble donc ici, à la proposition q elle-même, mais cela n'a pas de rapport avec la nécessité *logique* de tenir q pour vrai s'il est vrai à la fois dans les deux cas complémentaires p et non-p (d'une façon générale, ce que j'entends par argumentation a peu à voir avec la nécessité logique).

principe, selon Bally, est évidemment satisfait lorsque sujet parlant et sujet modal sont dissociés, mais il l'est tout autant lorsqu'ils coïncident. Dans ce dernier cas, en effet, il reste toujours possible (je résume la suite du passage que j'ai cité) que le sujet parlant s'attribue à lui-même, dans son acte de communication, une pensée qui n'est pas la sienne (c'est ce qui se passe lorsqu'il y a mensonge ou ironie: on constate alors, selon les termes de Bally, un «dédoublement de la personnalité», le sujet parlant étant à la fois le lieu de deux pensées différentes, la sienne et celle qu'il communique comme étant la sienne).

Bally va plus loin encore dans la généralisation. La perpétuelle possibilité d'une séparation entre la pensée que l'on a et celle que l'on s'attribue lui semble une conséquence nécessaire de la nature du signe<sup>9</sup>. Dans la mesure où celui-ci, selon la formule saussurienne, comporte à la fois un signifiant et un signifié, dans la mesure d'autre part où le signifié, selon Bally, est une pensée, la liberté que nous avons de choisir des signes implique la liberté de choisir une pensée: le trésor de phrases mis à notre disposition par la langue est en même temps une galerie de masques ou une garde-robe de costumes permettant de jouer une multitude de personnages différents – et même si le personnage choisi est conforme à la pensée «réelle», c'est encore un personnage. Contrairement à la formule de Port-Royal, on ne communique pas «sa» pensée, on communique «une» pensée (que l'on peut choisir parce qu'elle correspond à ce qu'on pense effectivement, mais aussi parce qu'elle n'y correspond pas): la différence sur ce point entre Bally et les analystes lacaniens est que Bally, s'appuyant sur une psychologie sûre de son objet, ne met pas en doute qu'il y ait une «pensée réelle» susceptible soit de ressembler, soit de ne pas ressembler à la pensée communiquée; mais Bally ne confond jamais cette pensée communiquée – qui seule le concerne, en tant que linguiste – avec ce qu'il croit être la pensée réelle, même si elles sont conformes l'une à l'autre.

Je peux revenir maintenant au problème qui m'occupe directement ici, à savoir la dissociation du sujet modal et du sujet parlant, telle qu'elle

---

<sup>9</sup> La distinction entre pensée personnelle et pensée communiquée, et son illustration par la possibilité du mensonge (qui n'est plus alors considéré comme un phénomène marginal et pathologique), se retrouvent fréquemment dans l'histoire de la linguistique. Par exemple chez J. B. Vico, qui voit dans la distinction en question le caractère essentiel du langage intellectuel par rapport au langage passionnel de l'humanité primitive: pour Vico la possibilité du mensonge est une conséquence inévitable de l'abandon du langage passionnel.

apparaît dans le texte que je viens de commenter. D'une part Bally prend pour accordé qu'il y a une relation entre cette dissociation et la nécessité de distinguer pensée communiquée et pensée réelle (c'est la première indication que j'ai extraite du *mais même lorsque*). D'autre part, il fait de cette relation un argument (faible – puisqu'il devra être complété par un argument plus fort, constitué par la deuxième indication –, mais néanmoins réel) en faveur du principe sémiologique général de la distinction entre pensée réelle et pensée communiquée (troisième indication véhiculée par *mais même lorsque*). Ce qui me semble important dans cette démarche, c'est que la dissociation des deux sujets (celui qui parle et celui à qui la pensée est attribuée dans l'acte de communication) n'est pas considérée comme un phénomène marginal et accidentel, même si, pour Bally, elle est relativement rare, et n'a lieu que «quelquefois». Elle est au contraire attachée à la nature même du signe. Celle-ci implique que l'on ne communique pas directement sa propre pensée, mais seulement une pensée – qui peut par ailleurs, soit se trouver, soit ne pas se trouver conforme à la sienne. La distinction du sujet parlant et du sujet modal ne serait ainsi que l'aspect le plus évident du caractère schizophrénique inhérent à toute communication.

N.B. Le tableau suivant rassemble les trois cas signalés par Bally en ce qui concerne les rapports entre pensée personnelle et pensée réelle.

(Ia) La pensée communiquée est attribuée au sujet parlant (donc sujet parlant = sujet modal).

Cette pensée correspond effectivement à celle du sujet parlant (parole honnête et sérieuse).

(Ib) La pensée communiquée est attribuée au sujet parlant (donc sujet parlant = sujet modal).

Cette pensée ne correspond pas à celle du sujet parlant (parole malhonnête ou ironique).

(II) La pensée communiquée n'est pas attribuée au sujet parlant (donc sujet parlant  $\neq$  sujet modal).

Je proposerai d'ailleurs de distinguer un quatrième cas, en subdivisant (II) comme on l'a fait pour (I). Dans (IIa) comme dans (IIb) le sujet parlant serait différent du sujet modal. Mais dans (IIa) la pensée communiquée serait conforme à la pensée de la personne à qui elle est attribuée; dans (IIb), au contraire, la pensée communiquée n'est pas conforme à celle de la personne à qui elle est attribuée. Dans cette dernière catégorie se situerait, notamment, le recours à des «autorités fictives»: on fait dire

par quelqu'un, qui ne l'a jamais dit en fait, quelque chose que l'on pense, mais que l'on n'ose pas dire à son propre compte.

Avant d'étudier un prolongement important, dans LG, de la distinction du sujet modal et du sujet parlant (ce qui sera l'objet de la prochaine section), je voudrais présenter et discuter deux exemples, donnés par Bally, de phrases à structure implicite. Le premier, parce que l'analyse de Bally peut être rapprochée de certaines propositions soutenues récemment en philosophie du langage. Le second, parce qu'il a des implications pour les problèmes que je traiterai dans la section suivante.

Page 46, Bally parle des cas où la «modalité est incorporée dans le dictum sous la forme d'un adjectif de jugement et d'appréciation». Il prend pour exemple l'énoncé *Ce fruit est délicieux*, qu'il analyse en lui attribuant la structure sémantique «J'ai du plaisir à le manger», où l'on retrouve un sujet modal (*je*), un verbe modal (*avoir du plaisir*) et un dictum (*je mange ce fruit*).

Je voudrais d'abord éliminer un certain flottement terminologique qui, sur le fond, n'enlève rien à l'intérêt de l'analyse. Si l'adjectif *délicieux*, qui est un signifiant, fait partie du dictum (ce que dit Bally), il faut admettre que la notion de «dictum» désigne une entité de l'ordre du signifiant, entité qui serait, en l'occurrence, l'énoncé lui-même pris dans sa totalité. Mais on ne voit plus alors comment définir cette notion. Il ne peut pas s'agir de la «représentation» à laquelle le sujet modal réagit, puisque celle-ci appartient par définition au signifié. Et on ne peut pas dire non plus que le dictum, c'est l'expression de cette représentation, puisque justement, dans l'exemple du *fruit délicieux*, l'adjectif, donné comme un élément du dictum, exprime non pas une représentation mais une «réaction». La meilleure solution à ce casse-tête terminologique consiste, je pense, à maintenir la convention que j'ai posée dès le début de cet article et qui correspond à la plupart des usages de LG. Le dictum sera considéré comme un élément de la structure sémantique, donc comme une partie du signifié: il consiste en une représentation de la réalité. Et pour exprimer l'analyse faite par Bally de l'énoncé *Ce fruit est délicieux*, on dira que, dans ce cas, et contrairement à ce qui arrive lorsque sujet et verbe modaux sont explicités, le prédicat grammatical, élément du signifiant, amalgame deux signifiés, dont l'un relève du modus («j'ai du plaisir»), et l'autre relève du dictum («manger»).

Quoi qu'il en soit de ces difficultés terminologiques, l'analyse de Bally me semble, je l'ai dit, extrêmement moderne; elle est en tout cas facile à

situer dans le débat qui oppose, en philosophie du langage, ascriptivisme et descriptivisme. Les descriptivistes voient dans tout énoncé déclaratif une description ou représentation de la réalité, constatant que tels et tels objets ont telles propriétés ou sont dans telles relations. Les ascriptivistes admettent au contraire, à la suite de Austin, que l'aspect déclaratif est, dans beaucoup d'énoncés, un masque déguisant une fonction fondamentale bien différente de la constatation. Ainsi la phrase *Cet hôtel est bon* sert d'abord, selon les descriptivistes, à attribuer à l'objet-hôtel la propriété de bonté-pour-un-hôtel. L'analyse ascriptiviste de la même phrase y fait apparaître au contraire, derrière l'apparence descriptive, qui l'apparente à *Cette table est rouge*, un acte de langage de recommandation, sans rapport avec l'assertion: la paraphrase performative de la phrase serait *Je te recommande cet hôtel*.

On s'aperçoit tout de suite que l'analyse par Bally de l'adjectif *délicieux* annonce celle d'Austin. Une seule différence en effet: la partie non représentationnelle, dans le sens de l'énoncé, consiste, selon Bally, en une attitude mentale, alors qu'il s'agit, pour les austiniens, d'une force illocutoire. Les problèmes soulevés par les deux théories sont d'ailleurs analogues. Comment décrire les adjectifs évaluatifs lorsqu'ils font partie de phrases grammaticalement complexes comme, par exemple, *Quand on est malade, aucun fruit ne semble délicieux*, ou encore *Quand on est malade, les fruits les plus délicieux semblent insipides*? Dans ces deux cas, l'adjectif *délicieux* paraît fonctionner comme une étiquette désignant une propriété inhérente à certains fruits. En tout cas il ne renvoie pas directement à l'acte illocutoire qui serait accompli, ni à la réaction qui serait exprimée par l'énonciation même de l'énoncé.

Pour traiter ce type d'exemples tout en maintenant que *délicieux* – comme les autres évaluatifs – marque une position «subjective»<sup>10</sup>, je vois deux possibilités, mais qui sont l'une et l'autre étrangères à la théorie explicite de Bally. La première est de recourir à la notion de «dérivation délocutive», en posant que l'adjectif *délicieux*, primitivement destiné à signifier une réaction ou un acte, en est venu à suggérer et à désigner une pseudo-propriété des choses, celle qui est censée conduire à accomplir cette action ou à exprimer cette réaction – propriété qui n'a d'autre réalité

<sup>10</sup> L'expression «marquer une position subjective» implique, pour moi, que la *signification* de l'adjectif comporte une allusion à cette position. Il ne s'agit pas seulement – j'espère que cela va sans dire – du lieu commun selon lequel ce qui est délicieux pour X peut être répugnant pour Y.

que d'être leur explication ou leur justification<sup>11</sup>. La deuxième serait de décrire les énoncés complexes que j'ai pris en exemples comme des espèces de dialogues cristallisés (traitement qui s'inscrit dans le cadre de la théorie de la polyphonie).

Ainsi, pour mon dernier exemple, on dirait que le locuteur – j'entends par *locuteur* la personne à qui est attribuée la responsabilité de l'énonciation –, met en scène deux énonciateurs qui, à propos du même objet (un fruit), réagissent (au sens de Bally) de façon opposée. L'un, malade, aurait la réaction exprimée par l'adjectif *insipide*, et l'autre, non malade, celle qui est exprimée par l'adjectif *délicieux*. Et pour expliquer le sens général de l'énoncé, on le déduirait du fait même d'avoir mis en scène ce dialogue, et de l'avoir mis en scène selon un protocole particulier, inscrit dans l'organisation de la phrase (comme le sens d'une pièce de théâtre se dérive du fait d'avoir fait agir et parler les divers personnages de telle ou telle façon). On voit tout de suite que pour envisager une solution polyphonique de ce type, il faut admettre la coexistence possible de plusieurs *modus* et de plusieurs *dictum* dans le sens d'un énoncé unique. Possibilité qui n'a été exploitée explicitement dans aucune des analyses de Bally, et qui, de plus, exigerait une dissociation de la structure syntaxique et de la structure sémantique encore plus radicale que celle impliquée par LG.

Le second exemple que je commenterai est la phrase «Ce sermon est monotone». (LG, p. 46). Bally propose de l'analyser comme «Ce sermon est uniforme, je m'ennuie à ce sermon». Malheureusement il n'indique pas en détail comment faire entrer cette analyse dans le schéma canonique «*modus-dictum*». Pour ma part, je ne vois pas d'autre solution possible que d'y reconnaître deux *modus* «Je m'ennuie» et «Je trouve», appliqués respectivement aux *dictum* «J'écoute ce sermon» et «Ce sermon est uniforme». Eventualité théorique qui est d'ailleurs envisagée, à la même époque, par d'autres linguistes. Ainsi Brunot (*La Pensée et la langue*, p. 508) reconnaît deux modalités dans «Ce vieillard, peut-être respectable, le méritait», l'une, affirmative, concernant ce que le vieillard mérite, l'autre, dubitative, concernant sa respectabilité. Mais cette pluralité des modalités aurait, dans la perspective de Bally, des conséquences importantes qu'elle ne peut pas avoir pour Brunot.

---

<sup>11</sup> Cette utilisation de la délocutivité pour dériver des significations apparemment descriptives est élaborée de façon plus détaillée dans Anscombe, Ducrot, *L'argumentation dans la langue*, Mardaga, 1983, chap. VI, section 1.

Pour Brunot, fidèle à la tradition grammaticale, la modalité représentée par définition une attitude du sujet parlant, ce qui s'exprimerait, dans la terminologie de LG, en disant que sujet parlant et sujet modal sont toujours identifiés. De sorte que les différentes modalités reconnues par Brunot ont nécessairement une source unique. Mais pour Bally, qui distingue ces deux sujets, et refuse donc d'ancrer la modalité dans un individu du monde réel, rien ne peut interdire d'admettre, pour le même énoncé, des sujets modaux distincts: l'énoncé pourrait alors représenter les points de vue ou les réactions de différentes personnes. Ce qui suggère une conception théâtrale de l'énonciation: le sens de l'énoncé décrit l'énonciation comme la confrontation de points de vue différents, qui se juxtaposent, se superposent ou se répondent.

Certes aucun des exemples donnés par Bally n'impose cette conception: si l'énoncé sur le sermon suggère une pluralité de modus, le sujet modal, dans chacun des deux modus, est identifiable au sujet parlant, de sorte qu'on peut admettre, au total, l'existence d'un seul sujet modal. Mais il est facile d'imaginer, et l'on rencontre en fait souvent, des énoncés où une analyse menée à la façon de Bally obligerait à reconnaître, non seulement divers modus, mais aussi divers sujets modaux. Sinon, comment rendre compte, par exemple, du vers des *Animaux malades de la peste*:

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Pour Bally – qui fait de tout discours rapporté l'expression d'un modus –, il est inévitable d'admettre que le vers présente une réaction des animaux, qui jugent la faute de l'âne un motif de pendaison: on a donc un sujet modal, *les animaux*, un verbe modal, *condamner à mort*, et une représentation dictale, *l'âne a brouté le pré*. Or il est clair que l'emploi du mot *peccadille* implique qu'un second modus est applicable à cette représentation, un modus exprimant cette fois le point de vue du narrateur: c'est le narrateur qui en est le sujet et le verbe modal serait du type «excuser», «innocenter»<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> Une telle démonstration, qui aboutit à ne chercher dans la structure syntaxique que des marques (et non plus le canevas) de la structure sémantique, est proposée par exemple dans l'étude sur *D'ailleurs* publiée dans Ducrot et alii, *Les mots du discours*, Paris, Seuil, 1980 («notation XYpq»)



De ces diverses analyses je conclurai que la lecture de Bally dirige, sans y conduire tout à fait, vers une conception théâtrale du sens, où l'énoncé apparaît comme la mise en scène de différentes attitudes – indépendantes les unes des autres ou qui se répondent les unes aux autres. Je dis que le texte de Bally y «conduit» parce que rien, dans sa théorie, ne s'oppose à cette conception, et que, d'autre part, cette conception devient inévitable dès qu'on applique le type d'analyse de LG à des exemples plus complexes que ceux envisagés dans cet ouvrage.

III. Il me reste maintenant à exposer un problème directement lié à la distinction du sujet modal et du sujet parlant, et dont Bally parle dans le dernier paragraphe du chapitre que j'étudie – sous le titre «procédés de communication» (LG, p. 50-52). Jusqu'ici deux éléments seulement, le *modus* et le *dictum*, apparaissaient dans la structure sémantique de la phrase. Maintenant Bally en ajoute un troisième qu'il appelle «la communication». Cf. ce texte de la page 50 qui donne ce que j'appellerai la forme canonique de la signification selon LG: «La phrase *La terre tourne* signifie logiquement «Je vous fais savoir (communication) que je suis convaincu (modalité) que la terre tourne»» (et non pas seulement, comme Bally le laissait entendre jusque là: «Je suis convaincu que la terre tourne»). Aux rôles de sujet parlant et de sujet modal nous devons donc ajouter un troisième rôle, celui de sujet communicant, désigné, dans l'exemple précédent, par le *je* de *je vous fais savoir*. Que cette fonction de sujet communicant soit différente de celle de sujet modal (même si, comme je le montrerai ensuite, les titulaires de ces deux fonctions sont, pour Bally, toujours identiques), cela se voit par le simple examen de la forme canonique, qui distingue le sujet de *faire savoir* et celui de *être convaincu*. Que la fonction de sujet communicant doive se distinguer de celle du sujet parlant, cela se voit de façon moins immédiate, puisque le sujet parlant, extérieur par définition au sens, n'apparaît pas dans la forme canonique du sens. Mais cette différence de fonction ressort néanmoins du texte de Bally, qui cite plusieurs exemples où la même personne ne peut pas être sujet parlant et sujet communicant, la dualité des individus impliquant a fortiori que les fonctions sont distinctes.

Particulièrement net, à ce point de vue, le commentaire par Bally de l'énoncé attribué à une servante qui annonce à sa maîtresse «Un monsieur désirerait parler à Madame», énoncé où l'indication relative à la communication est, selon Bally, implicite. Cette indication tiendrait à ce

que la servante «reproduit les paroles du visiteur: «Je désire parler à Madame»». Commentaire un peu étonnant dans la mesure où, de toute évidence, la servante ne *reproduit* pas tels quels les mots du visiteur qui n'a pas dit «un monsieur», et qui peut très bien avoir précisé le nom de la dame («Je désire parler à Madame Dupont») sans que cela oblige la servante à répéter ce nom. Ce que Bally, me semble-t-il, a voulu dire, c'est que le monsieur est le sujet communicant: il est la personne qui, à l'intérieur du sens de l'énoncé, essaye de «faire savoir quelque chose» – alors que le sujet parlant ne peut être que la servante, porte-parole. Autrement dit, l'analyse de l'énoncé, si Bally la présentait de façon explicite, serait: «Un monsieur fait savoir (communication) qu'il désire (modalité) parler à Madame».

Cette distinction des trois sujets (dont l'un, le sujet parlant, n'appartient pas à la signification elle-même) me semble très proche de l'analyse de l'acte narratif proposée par Genette dans *Figures III. L'écrivain* de Genette, i.e. l'individu historique (Proust, Balzac... etc.) qui invente l'histoire, ou au moins lui donne une forme littéraire, n'appartient pas plus au récit lui-même, dont il est la source, que le sujet parlant de Bally n'entre dans le sens de l'énoncé. Le *narrateur* de Genette, celui qui est, d'après le texte même, censé rapporter les événements, pourrait à son tour être mis en parallèle avec le sujet communicant, c'est-à-dire l'être qui, d'après la signification de l'énoncé, «fait savoir». Et l'analogie est enfin presque évidente entre le sujet modal ou pensant, d'une part, et, d'autre part, le centre de perspective ou de focalisation de Genette, celui qui «voit», celui dont on choisit le point de vue pour présenter les événements. La formule canonique de Bally trouve ainsi sa contrepartie dans un schéma narratif qui serait: «Le narrateur raconte (voix) que X voit (modalité) telle ou telle chose se passer».

C'est d'autre part cette même tripartition que j'ai reprise dans ma théorie polyphonique de l'énonciation présentée dans *Le dire et le dit* (Paris, Minuit, 1985). J'y soutiens que le sujet parlant, producteur effectif de l'énoncé, n'a pas de place prévue dans la structure sémantique de cet énoncé<sup>13</sup>, i.e. dans la description que celui-ci donne de son énonciation.

<sup>13</sup> Je n'admets donc pas la formulation selon laquelle «*je* renvoie au sujet parlant». Ce qui n'interdit pas bien sûr que les rôles de locuteur et d'énonciateur, rôles qui sont, eux, inscrits dans la structure sémantique, soient éventuellement attribués à une personne qui se trouve être le sujet parlant (cette attribution d'un titulaire à un rôle est ce que j'appelle «l'assimilation» du locuteur ou d'un énonciateur à tel ou tel individu).

Dans cette structure j'introduis en revanche les rôles de locuteur et d'énonciateurs. La fonction de locuteur (fonction qui peut, pour certains énoncés, ne pas être remplie) consiste à être présenté comme le responsable de l'énonciation, et la fonction d'énonciateur, comme l'origine des points de vue exprimés par l'énonciation. Ces fonctions, on le voit, correspondent assez bien, respectivement, au sujet communicant et au sujet modal de Bally. La différence essentielle, sur laquelle je reviendrai, fait apparaître l'aspect paradoxal, mais je ne pense pas contradictoire, de ma théorie polyphonique. Pour moi, locuteur et énonciateurs, tout en étant (comme dans LG) distincts du sujet parlant effectif, servent à caractériser l'énonciation même à propos de laquelle ils apparaissent. Non seulement j'admets, comme Bally, que leur réalité est intralinguistique, qu'ils sont des éléments du sens, mais ils ne sauraient relever, pour moi, de l'image du monde véhiculée par l'énoncé: j'y vois, je l'ai dit, une caractérisation, par l'énoncé, de *sa propre* énonciation. Même, en effet, lorsqu'un énonciateur est assimilé à quelqu'un d'autre que le sujet parlant, je ne dirais pas, contrairement à ce que semble faire Bally, que le sens est d'indiquer que telle ou telle personne du monde voit les choses de telle ou telle façon: le sens de l'énoncé est que *son énonciation* exprime cette façon de voir le monde (pour reprendre une distinction classique en philosophie du langage, je dirais que le point de vue de l'énonciateur n'est pas asserté mais montré).

Avant d'indiquer quelques problèmes soulevés par la théorie de Bally lorsqu'on y introduit l'élément «communication», je voudrais d'abord résumer son analyse de cet élément – en me bornant aux aspects qui me serviront dans la discussion. Si la structure *modus-dictum* n'est déjà pas toujours explicitée dans l'organisation syntaxique de la phrase, il en est ainsi à plus forte raison de la structure complète. D'où la détermination de différents degrés dans cette explicitation, qui s'étagent entre la latence absolue (*La terre tourne*) et la mise en évidence complète (que traduit par exemple *Je vous dis, moi, que je sais que la terre tourne*; cf. LG, p. 51). Je signalerai deux de ces degrés, importants à la fois en eux-mêmes et pour la discussion qui va suivre.

Ce qu'on appellerait aujourd'hui «marqueur d'acte illocutoire», qu'il s'agisse de verbes performatifs ou de morphèmes à fonction purement pragmatique, est décrit par Bally comme l'amalgame d'un verbe de communication et d'un verbe modal: «*Affirmer* signifie «dire qu'on croit»... *dire que* + *subjonctif*, «dire qu'on veut que»». Et de même pour le

morphème interrogatif *Est-ce que*. Il signifie la même chose que «Je vous demande si», et, comme sa paraphrase performative, il cumule deux idées, «désir de savoir quelque chose par quelqu'un et communication de ce désir» (LG, p. 51).

N.B. A cette analyse des énoncés performatifs et à l'analyse qu'en donnera plus tard la «philosophie du langage», un point au moins est commun. Dans les deux cas on insiste sur l'idée que ces énoncés exhibent l'acte de communication dont ils sont le produit. Mais cette exhibition n'a, pour Bally, aucune fonction particulière, elle ne sert à rien. Pour la philosophie du langage, au contraire, la mise en évidence de la communication conditionne le pouvoir illocutoire (réel ou prétendu) de l'énoncé: en questionnant quelqu'un, on donne son acte de communication comme efficace, en ce sens qu'il est censé obliger l'autre à répondre.

Un autre degré d'implication important est celui où la structure de surface marque uniquement soit la communication, soit la modalité. Ainsi, lorsqu'on a «Galilée dit que la terre tourne» ou «Galilée croit que la terre tourne». Dans le premier cas c'est la modalité qui est *impliquée*, et dans le second, la communication – de sorte que la signification complète, pour l'un comme pour l'autre, est «Galilée dit qu'il croit que la terre tourne». Je reviendrai plus tard, d'un point de vue théorique, sur ces exemples, mais je voudrais déjà noter une chose. Que les sujets interprétants décèlent la première implication postulée par Bally, cela se comprend à la rigueur si l'on suppose qu'ils mettent en œuvre un principe comme «on ne saurait dire que p sans dire que l'on croit que p». (On remarquera toutefois que ce principe, s'il peut être formulé de façon apparemment raisonnable, doit, pour donner le résultat voulu par Bally, être compris de la manière suivante – qui le rend du même coup fort contestable: «en disant p, *tout ce que l'on dit, c'est seulement* que l'on croit que p»). Quant à la seconde implication, celle qui va de «croire que p» à «dire que l'on croit que p», elle se comprend encore plus difficilement. Car il peut être raisonnable d'imputer une croyance à Galilée – ses juges le savaient bien – même si elle n'est pas exprimée dans ses paroles ou ses écrits. Cf.: «Il ne m'a jamais avoué cela, mais je suis sûr qu'il le pense.»

En laissant de côté les problèmes particuliers posés par les exemples de LG, je signalerai, en ce qui concerne l'élément «communication», deux difficultés générales, à propos desquelles Bally ne prend pas, à mon goût, une position assez claire. La première concerne le statut à donner à un tel

élément. Bally propose, pour ce statut, deux caractérisations, entre lesquelles il ne choisit pas, mais qui, de mon point de vue, sont incompatibles.

L'une est de type fonctionnel: l'élément «communication» est la trace, dans une phrase, de la fonction fondamentale de toute phrase (cf. LG, p. 50: «Puisque le langage sert à communiquer la pensée, il faut s'attendre à ce qu'il marque ce caractère primordial par des procédés appropriés»). Explication quelque peu surprenante, car on pourrait tout aussi bien attendre, si la fonction de tout énoncé, quel qu'il soit, est de faire savoir quelque chose, que cette fonction, au contraire, ne soit pas marquée: seul a à être marqué ce qui ne va pas de soi. On me répondra peut-être que si l'accomplissement d'un acte de communication va de soi, il n'en est pas de même pour l'identité du sujet communicant – qui mérite donc, elle, d'être marquée. Ce que je ne peux pas nier, ayant rapproché le sujet communicant de Bally de mon «locuteur», qui, comme le «narrateur» de Genette, a souvent ses marques dans la matérialité du texte. Mais cette éventualité ne saurait être exprimée en termes de fonction – comme elle l'est dans LG. Si on regarde de plus près le texte de LG que je viens de citer, on peut en effet se demander quel est, dans ce texte, le complément du verbe *servir*. A qui le langage *sert-il* à faire un acte de communication? Ce ne peut être, me semble-t-il, qu'à celui qui l'utilise, autrement dit au sujet parlant. Or il est clair, je l'ai dit, que sujet parlant et sujet communicant peuvent, selon Bally, être disjoints. Quand la servante annonce «Un monsieur désire parler à Madame», la phrase *sert* à la servante, sujet parlant, et non pas au monsieur, sujet communicant. J'en conclurai que la présence, dans la structure de la phrase, d'un sujet et d'un verbe de communication (je reprends les termes de Bally) n'est en rien la marque de la fonction communicative de la phrase, fonction qui a rapport au producteur effectif de celle-ci. Pour décrire ce qui se passe lors d'une énonciation, il faut donc dire: «Un sujet parlant X indique qu'un sujet communicant Y fait savoir qu'un sujet modal Z pense que p» (par exemple: «la servante indique qu'un monsieur fait savoir qu'il désire parler à Madame»). L'énoncé a pour fonction d'indiquer quelque chose, et c'est le sujet parlant X qui lui confère cette fonction; or ni X ni la fonction ne peuvent être marqués dans l'énoncé. En revanche le «sujet communicant» dont parle Bally, c'est-à-dire Y, peut être marqué dans la phrase, mais cette possibilité a pour contrepartie qu'il ne saurait être caractérisé en termes fonctionnalistes.

En fait LG suggère également, et à la même page, une autre caractérisation de l'élément «communication»: «*La terre tourne* signifie logiquement «je vous fais savoir...».» Il semble ici que la spécification du procès de communication relève de la signification même de l'énoncé. Mais il faut voir qu'une telle formulation, plus conforme à la théorie générale de Bally (en tout cas à ce que j'ai tiré de cette théorie) interdit d'assimiler la signification de la phrase à la «pensée communiquée» par la phrase, comme le laissait entendre la section consacrée au *modus* et au *dictum*: maintenant, au contraire, le fait de la communication semble intégré à la signification. Du même coup disparaît une des principales différences que j'ai signalées entre Bally et les philosophes du langage: dans les deux cas la signification de l'énoncé apparaît comme une description de l'énonciation même qui la véhicule. Ce qui met en lumière l'aspect paradoxal de la théorie de Bally – un paradoxe que je crois justifié, et que j'ai mis au centre de ma théorie polyphonique: tout en décrivant l'énonciation, l'énoncé peut non seulement y faire apparaître les points de vue de *sujets modaux* (dans ma terminologie *énonciateurs*) différents du sujet parlant, mais il peut aussi lui attribuer un responsable (le *sujet communicant* de Bally ou, pour moi, le *locuteur*) qui n'est pas non plus le producteur effectif des paroles.

Le second problème théorique que je voudrais soulever concerne les rapports entre sujet modal et sujet communicant. Bien qu'il ne le dise pas explicitement, Bally semble en effet tenir pour évident qu'ils doivent coïncider. Ce qui me permet d'attribuer à Bally une telle opinion, c'est d'abord le fait que, dans les exemples qu'il propose, la même personne se trouve jouer les deux rôles. En tout cas l'analyse que Bally donne de ces exemples aboutit toujours à cette assimilation, même lorsqu'il pourrait y avoir des doutes sur ce point. Ainsi pour l'exemple de la servante, où le sujet communicant, selon Bally, est le monsieur, alors qu'on pourrait envisager que ce soit la servante (qui, dans ce cas, communiquerait les désirs du monsieur, sujet modal).

Une autre raison pour supposer que Bally postule une identité nécessaire entre l'origine communicative et l'origine modale: ce postulat expliquerait pourquoi Bally, comme je l'ai signalé tout à l'heure, attribue à toute phrase un sujet modal unique. Une fois admise cette identité, on doit en effet admettre, si l'on accepte des sujets modaux différents, qu'il y ait aussi différents sujets communicatifs. Or une pluralité communicative peut sembler absurde, vu que la phrase est justement définie par sa

cohésion interne, c'est-à-dire par le fait que ses divers constituants ne sont pas juxtaposés, mais combinés dans une organisation unitaire – que ce caractère unitaire tienne, comme le dit Bally, à la structure thème-propos (on dit quelque chose de quelque chose), qu'il soit, comme dans les grammaires arborescentes à la Tesnières ou à la Chomsky, représenté par un nœud supérieur unique auquel tous les constituants sont rattachés, ou encore qu'il soit lié, comme dans le fonctionnalisme de Martinet, à l'existence d'un prédicat central enrichi par une pluralité de compléments. Cette cohésion, constitutive de la phrase, interdit d'en distribuer la responsabilité à des sources communicatives différentes: si donc on impute à Bally le postulat que je lui ai prêté, et selon lequel sujet modal et sujet communicant doivent nécessairement se recouvrir, on comprend qu'il refuse décidément, et sans justifier son refus par aucun argument empirique, de reconnaître plusieurs sujets modaux.

J'ajouterai encore, pour appuyer, sur ce point, mon exégèse de LG, qu'elle est impliquée par le passage où Bally s'interroge sur la fonction que possèdent, dans l'économie de la langue, les procédés marquant la communication. Bally note d'abord que l'explication de ce procès est inutile lorsque le sujet parlant est censé exprimer sa propre pensée, c'est-à-dire lorsque sujet parlant et sujet modal coïncident: dans ce cas, en effet, le fait même de la parole, «déictique général», «identifie l'expression à la pensée du parleur» (formule que j'interprète: «identifie la pensée exprimée à la pensée du parleur, i.e., en fin de compte, identifie sujet modal et sujet parlant»). L'indication de l'auteur de la communication a seulement alors une valeur stylistique d'insistance. S'il peut y avoir un intérêt autre que stylistique à présenter cette indication d'une façon explicite, c'est seulement, selon Bally, dans les cas où sujet modal et sujet parlant effectif divergent, et elle sert à indiquer cette divergence, comme dans «Pierre dit: *Je suis malade*» ou «Pierre dit qu'il est malade». Bally admet (je ne serais pas d'accord sur ce point) que ces deux phrases ont Pierre pour sujet modal, puisque c'est la personne qui croit Pierre malade. Mais, pour admettre cela, Bally doit évidemment supposer que Pierre, du fait que l'énoncé fait de lui le sujet communicant, doit aussi apparaître comme sujet modal. Ce qui revient, une fois de plus, à admettre a priori l'identité nécessaire de ces deux sujets.

Il s'agit là d'un postulat difficile à éviter, et que l'on retrouve dans la plupart des recherches sur l'énonciation, même dans celles qui refusent, comme le fait Bally, d'aplatir la subjectivité dans la seule personne du

producteur effectif de l'énoncé. On l'observe par exemple, mais selon une stratégie différente de celle de LG, dans un article d'Ann Banfield (*Langue française*, 1979, n° 44, p. 9-26). Celle-ci distingue le locuteur (analogue au «sujet communicant», et qui, comme ce dernier, est non pas le parleur effectif, mais la personne dénoncée dans l'énoncé comme l'origine de la communication). Contrairement à ce que dit Bally, il se peut, selon Banfield, qu'il n'y ait pas de locuteur, et d'autre part, lorsqu'il y en a un, il a nécessairement la même identité que le sujet parlant effectif (dans ma terminologie, il est assimilé au sujet parlant). Mais Banfield rejoint Bally pour affirmer que, s'il y a un locuteur, il doit être également sujet modal. Pour l'un comme pour l'autre, il semble absurde qu'un énoncé puisse se présenter à la fois comme l'œuvre de X et comme exprimant le point de vue de Y. Le tableau suivant résume les positions défendues par la linguistique traditionnelle (1), Bally (2), Banfield (3), et par ma théorie polyphonique (4) («+» signifie «est nécessaire», «-» signifie «est facultatif», «L» = «locuteur», «P» = «sujet parlant effectif», «M» = «sujet modal»):

	(1)	(2)	(3)	(4)
Présence d'un L	+	+	-	-
Identité de P et de L	+	-	+	-
Identité de L et de M	+	+	+	-

Si, comme le montre le tableau, la tendance est constante d'attribuer à un même comédien les deux rôles de locuteur et de sujet modal, on peut citer beaucoup d'exemples difficiles à traiter dans cette perspective. C'est le cas d'abord chaque fois que l'on a plusieurs sujets modaux. Certes il serait malhonnête de ma part de m'appuyer sur le vers, déjà cité, «Sa peccadille fut jugée un cas pendable», vers qui ne peut pas, selon moi, être analysé comme l'*expression* de deux points de vue, car le «fut jugé...» me semble relever non pas de l'*expression*, mais du *rapport*, d'un point de vue (or le rapport, pour moi et contrairement à Bally, n'*exprime* pas le point de vue rapporté, mais l'intègre au seul point de vue exprimé, qui est celui du rapporteur: l'origine du point de vue rapporté ne joue donc pas le rôle d'un énonciateur, mais d'un objet à l'intérieur du point de vue du rapporteur, seul énonciateur). En revanche je peux utiliser comme arguments certains cas de style indirect libre où l'énoncé, dans sa présentation des événements, imbrique les visions qu'en ont des personnes



clairement distinctes. Ainsi lorsque La Fontaine décrit les affres du savetier devenu riche :

Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent...

Il est significatif que Bally, commentant ces vers dans son étude sur le style indirect libre, en donne une analyse à la fois inacceptable et appelée par sa théorie monomodale de l'énonciation. Selon lui, c'est le savetier qui s'exprime dans la proposition principale. Or on ne voit pas pourquoi le savetier, fût-il millionnaire, irait s'imaginer qu'il est volé par un chat. En fait le savetier pense que quelqu'un prend l'argent, alors que le fabuliste réduit ce quelqu'un aux dimensions d'un honnête chat – et le vers amalgame les deux points de vue en un seul énoncé.

J'ajouterai un autre argument, plus direct, pour montrer la non-coïncidence possible entre sujet communicant et sujet modal. Il est tiré des cas où le sujet communicant est nettement indiqué dans l'énoncé, et où il serait pourtant impossible de l'assimiler au sujet modal. Par exemple lorsque l'on trouve un *je* dans un énoncé au style indirect libre. Cf.: «Pierre m'en veut de toutes ses forces: je l'ai toujours détesté, je le détesterais toujours». La marque *je* montre que quelqu'un prend en charge l'énonciation, mais ce n'est à coup sûr pas la personne (en l'occurrence Pierre) dont le point de vue est exprimé dans l'énoncé contenant le *je*. Et en dehors même du style indirect libre au sens étroit, on peut utiliser, contre Bally, tous les énoncés où l'on emploie un *je* tout en *exprimant* (je dis bien *exprimant* et non pas *rapportant*) le point de vue d'un autre: «Il paraît que je vais être élu», «Selon Pierre, je suis malade». La présence d'une marque de première personne n'est d'ailleurs même pas nécessaire pour signifier que la parole doit être imputée à quelqu'un de précis. Revenons à l'exemple de l'affiche «Il est défendu de fumer». Bally remarque, dans la section sur le modus, que le sujet modal doit généralement, ici, être assimilé à une personne morale comme l'administration. Et, dans la section consacrée à la «communication», il laisse entendre que cette même entité constitue aussi le sujet communicant. Mais qu'en est-il si, entrant avec un ami fumeur dans un lieu où la cigarette est interdite, je lui glisse à l'oreille «Il est défendu de fumer»? C'est encore l'administration qui est sujet modal, mais c'est moi qui suis sujet communicant, le rôle communicatif que je joue pouvant être rendu explicite par un «Je te préviens» ou un «Attention!».

Cet argument peut d'ailleurs être combiné avec celui tiré plus haut de la pluralité des sujets modaux. Il suffit d'ajouter, dans les énoncés qui précèdent, une interjection présentant le point de vue, affectif par exemple, du locuteur. Cf.: «Il paraît, hélas, que je vais être élu» ou «Hélas, selon Pierre, je suis malade». Le sujet modal (énonciateur) dont la tristesse est exprimée<sup>14</sup> à travers le *hélas* peut, ou même doit, dans ces cas, être assimilé à la personne (locuteur) désignée par *je* et non pas aux sujets modaux (autres énonciateurs) des opinions présentées. La pluralité des sujets peut être rendue plus spectaculaire en insérant le *hélas* dans la défense de fumer. Supposons que je ne sois pas moi même fumeur. La tristesse du «Il est hélas défendu de fumer» n'est alors plus celle du locuteur, mais celle de l'ami auquel je m'adresse: on a donc deux énonciateurs, l'administration et l'ami, qui ne peuvent être ni l'un ni l'autre assimilés au sujet communiquant.

Ayant montré à la fois ce que je dois à Bally, et pourquoi il faudrait, selon moi, radicaliser plus qu'il ne l'a fait cette notion de polyphonie dont il suggère la nécessité, je voudrais signaler rapidement trois décisions théoriques qui me semblent nécessaires pour opérer une telle radicalisation d'une façon cohérente.

A. En accord avec la philosophie du langage, et en m'éloignant de Bally (ou plutôt, en retenant de lui, sur ce point, le seul passage où il dit que l'énoncé «signifie», entre autres choses, le procès de communication), je poserai que le sens d'un énoncé consiste en une description, au moins partielle, de sa propre énonciation. Les indications relatives aux sujets communicants et modaux relèvent de cette description, qui signale ainsi le responsable de l'énoncé et les points de vue qui y sont exprimés.

B. Lorsque l'on relève dans une énonciation la présence de telle parole ou de tel point de vue, il faut préciser si cette parole et ce point de vue sont *rapportés*, *mentionnés*, si donc leur existence est l'objet d'une affirmation, ou bien s'ils sont *exprimés*, si donc l'énonciation est donnée comme leur manifestation. C'est seulement ce qui est *exprimé* qui peut constituer cette description de l'énonciation par l'énoncé où je vois (cf. A.) la caractéristique générale du sens.

<sup>14</sup> Lorsque le sujet modal de la tristesse est assimilé au locuteur, on peut dire que celui-ci «exprime» sa tristesse, et non pas seulement qu'une tristesse est exprimée à travers l'énonciation du *hélas*. Mais ce n'est pas nécessaire: cf. *Hélas pour toi*, *Hélas pour lui*.

C. Les points de vue qui, d'après le sens de l'énoncé, sont exprimés à travers l'énonciation ne doivent pas être analysés par le linguiste (contrairement à ce que fait Bally, fidèle sur ce point à la tradition grammaticale) comme des structures binaires comportant un élément subjectif (le *modus*) appliqué à un élément objectif (le *dictum*). Il ne s'agit pas d'adopter une attitude vis-à-vis d'un contenu. S'il en était ainsi, en effet, les attitudes devraient nécessairement être celles de personnes. Or on voit mal comment ces personnes seraient différentes du sujet communicant (locuteur) – à moins bien sûr qu'il ne s'agisse d'attitudes *mentionnées*: si le sujet communicant peut *mentionner* l'attitude de quelqu'un d'autre, il ne peut *exprimer* que la sienne. La distanciation, toujours possible, du sujet communicant par rapport aux «pensées communiquées» exige donc que ces «pensées» apparaissent non pas comme des «réactions» à propos de faits, mais comme des façons de voir les faits, où l'objectif et le subjectif sont indissociables – le subjectif n'étant qu'une organisation particulière de l'objectif (au sens où la monade de Leibnitz est, non pas une attitude vis-à-vis du monde, mais une façon de voir le monde, ou plutôt le monde représenté d'une certaine façon). Ce qui n'empêche pas que ces visions peuvent être éventuellement attribuées à des personnes précises (attribution que j'appelle «assimilation» de l'énonciateur à tel ou tel individu).

Les trois thèses que je viens de poser sont, on l'a remarqué, soit absentes du texte de LG, soit même contraires à ce texte. Elles me semblent néanmoins utiles pour développer jusqu'au bout cette analyse polyphonique de la notion de sujet dont Bally est sans doute l'initiateur principal dans la linguistique moderne.

*Ecole des hautes études en sciences sociales*  
54, boulevard Raspail  
F-75006 Paris

*Oswald Ducrot*

JEAN RYCHNER

LE SYNTAGME NARRATIF *PERCEPTION* + *SENTIMENT*  
OU *PENSÉE* + *ACTION* DANS QUELQUES RÉCITS  
DU XII<sup>e</sup> SIÈCLE\*

Il ne s'agira pas, dans les observations qui suivent, des sentiments et des pensées en eux-mêmes, ni de la sensibilité, de la mentalité dont ils témoignent. Il ne s'agira pas non plus de leur vocabulaire ou de leur syntaxe. Une autre restriction me touche davantage, car elle concerne directement le sujet tel que je l'envisage: elle engage l'expressivité, l'affectivité et le point de vue du narrateur; le temps me manque en effet d'en traiter sérieusement et d'envisager la corrélation qui lie certaines formes de l'expression des sentiments au point de vue du narrateur, à l'angle sous lequel il prend ses personnages. Je vais donc seulement examiner avec vous un *lieu narratif* privilégié de l'expression des sentiments et des pensées par le narrateur.

Cette dernière précision, «par le narrateur», est importante, si l'on tient à comprendre les limites étroites du cadre où je me place; où je m'enferme, diront certains. Pour mieux le définir, il me faut rappeler sommairement que le narrateur du XII<sup>e</sup> siècle recourt, comme celui du XX<sup>e</sup> siècle mais non de la même façon, aux types de discours suivants:

- 1) Son propre discours, c'est-à-dire la narration de 3<sup>e</sup> personne: «il éprouva une grande joie».
- 2) Le discours de ses personnages, cité tel qu'il a été prononcé, à la première personne: «j'éprouve une grande joie».

En dehors de ces deux types bien tranchés existent trois solutions hybrides, qui ont en commun ce trait qu'un discours prononcé par un personnage y est rapporté à la 3<sup>e</sup> personne:

- 3) Le narrateur mentionne simplement l'acte de parole d'un personnage, par exemple un appel: «il appela ses conseillers». Le verbe *appela*

---

\* Texte de la 6<sup>e</sup> conférence Charles Bally, donnée à Genève le 5 juin 1986.

dénote et dénomme un acte de parole, c'est un verbe performatif, d'où le terme de discours performatif qui désignera ce type.

- 4) Le narrateur rapporte le discours d'un personnage en le reformulant dans son propre discours, c'est-à-dire en narration, où il lui donne le statut grammatical de proposition complétive subordonnée à un verbe de dire. «J'éprouve une grande joie» devient «il dit qu'il éprouve une grande joie». C'est le discours indirect.
- 5) Le narrateur rapporte le discours d'un personnage en narration, mais sans subordonner explicitement sa voix à la sienne, d'où l'épithète de «libre» qu'on donne habituellement à ce type: discours indirect libre. Vous savez que Charles Bally s'est intéressé particulièrement à ce dernier type, qui continue à attirer l'attention des linguistes sous un nom qui fait recette, le «discours polyphonique».

Ces différents types de discours se mêlent constamment dans l'expression des sentiments et des pensées, mais la part respective qu'ils y prennent varie beaucoup selon les œuvres et, me disais-je, selon les temps. Frappé par la faible part de la narration proprement dite dans l'expression des sentiments de la *Chanson de Roland*, par exemple, je me suis demandé si cette part «narrative» était réduite à ce point dans d'autres œuvres de la même époque et si l'on pouvait croire qu'elle s'était développée avec le temps.

Face au seul discours direct, prépondérant dans le *Roland*, l'enquête m'a paru devoir s'étendre à tous les types de discours de 3<sup>e</sup> personne, c'est-à-dire non seulement à celui du narrateur lui-même, mais aux discours «narratifs» des personnages: discours performatif, indirect et indirect libre. Cette orientation explique le parti drastique que j'ai pris d'observer les seuls moyens de 3<sup>e</sup> personne et de ne pas entrer dans l'examen interne du discours direct (même si celui-ci est narratif, comme il arrive dans le récit de 1<sup>re</sup> personne). Je tiens naturellement compte des combinaisons du discours direct avec les autres types, mais je ne pénètre pas à l'intérieur: il sera censé constituer, de manière indifférenciée, un des moyens de l'expression des sentiments et des pensées, et s'il est seul, je n'en parlerai même pas. Ce parti tient au seul choix de l'objet: l'expression de 3<sup>e</sup> personne des sentiments et des pensées. Reste à savoir si l'examen d'un seul organe ne révèle rien sur la répartition et l'organisation générale des fonctions, même s'il laisse de côté la beauté du corps ou le sens de l'existence...

Cela dit, il faut des cadres à l'enquête. Si je prends les œuvres, les résultats seront monographiques et comparatifs. Je pourrai répondre à une question comme: quels sont les rôles respectifs de la narration et du discours direct dans la *Chanson de Roland*, puis dans d'autres œuvres? La réponse sera d'ailleurs frappante. Par exemple, les arguments échangés lors du jugement de Ganelon sont tous exprimés en discours direct, conformément à une préférence marquée du genre épique pour cette perspective proprement dramatique, alors que le jugement de Pâris entre les trois déesses Junon, Minerve et Vénus est entièrement en discours indirect dans l'*Eneas*; les occasions de discours direct y étaient pourtant aussi nombreuses.

Quelque intéressantes qu'elles soient, des observations aussi générales que celle-là ne me disent rien sur le fonctionnement détaillé des combinaisons de discours dans l'expression des sentiments et des pensées. J'aimerais savoir non seulement dans quelles œuvres la part de la 3<sup>e</sup> personne s'affirme, mais où, dans les textes, elle se développe. Problème de langue ou d'«écriture» narrative, en somme, plus que de «littérature» peut-être, si la littérature plane dans la seule interprétation, mais problème d'art littéraire assurément. Pour le saisir, il faut en venir à des observations plus précises. J'ai donc choisi de vous présenter des «diapositives textuelles» en quelque sorte, illustrant un lieu narratif limité, mais à la fois dans plusieurs récits du XII<sup>e</sup> et du début du XIII<sup>e</sup> siècle (on en trouvera la liste à la fin de cet article).

Pour se prêter à cet examen, le lieu doit faire des sentiments ou des pensées un des prédicats narratifs principaux de la chaîne narrative. Il y sera dit d'un personnage, au plan principal, qu'il ressent ou pense de telle façon. Ces lieux ne sont pas très nombreux dans le récit ancien; leur distribution y est peu variée. La localisation de l'expression des pensées et des sentiments en quelques endroits fixes constitue même, à mon sens, un des traits importants de l'art narratif de l'époque considérée.

Je répartirais ces endroits en deux catégories, selon que les sentiments y sont libres ou dépendants.

Les situations libres des sentiments et des pensées sont beaucoup moins fréquentes que les situations dépendantes, et ceci encore est un trait important du récit ancien. Un personnage éprouve très rarement un sentiment qui ne dépende pas clairement et immédiatement d'un motif nettement défini. Un vague cafard, la difficulté d'être, ou bien au contraire une bonne humeur irraisonnée, sont rares dans nos récits. Voici

pourtant l'exemple d'une idée qui vient au personnage sans préparation.

Moniage 44    Quant morte fu Guibors o le vis cler,  
                   Dont s'apensa Guillaumes au cort nés  
                   Que mout a mors Sarrasins et Esclers,  
                   Maint gentil home a fait a fin aler;  
                   Or se vaura envers Dieu amender.  
                   Mout a perdu de son grant parenté,  
                   Ne li plaist mais au siecle converser,  
                   Ains sera moines, ce li vient en penser.

L'idée de Guillaume de devenir moine, qui est, comme on sait, le thème du *Moniage Guillaume*, n'a pas d'antécédent dans le texte; elle y occupe une situation libre.

Les sentiments placés dans une situation dépendante procèdent d'un élément précédent du récit, en général immédiatement précédent. Nous nous arrêtons à la plus fréquente de ces situations, qui est celle où les sentiments et les pensées découlent d'une perception. Prenons tout de suite un exemple pour fixer les idées: la réaction de Ganelon au fameux rire de Roland:

Roland 303    Quant ço veit Guenes qu'ore s'en rit Rollant,  
                   Dunc ad tel doel pur poi d'ire ne fent;  
                   A ben petit que il ne pert le sens,  
                   E dit al cunte: «Jo ne vus aim nient:  
                   Sur mei avez turnet fals jugement.  
                   Dreiz emperere, veiz me ci en present:  
                   Ademplier voeill vostre comandement [...]

La perception de Ganelon (*veit*) entraîne deux sentiments (*doel* et *ire*), une réaction mentale (*perdre le sens*) et, finalement, un discours direct, ce que nous pouvons noter: *narr* (*perc* + *st* + *st* + *ps*) + *dcd*. Si les notations *perc* pour perception, *st* pour sentiment, *ps* pour pensée (ou tout autre phénomène mental) et *dcd* pour discours direct sont immédiatement lisibles, *narr* suivi d'une parenthèse demande deux mots d'explication. Cette notation-là tient à un souci de cohérence. On ne peut en effet opposer à *dcd* qu'un élément de même niveau, c'est-à-dire un type de discours; *narr* signifie donc 'discours du narrateur de 3<sup>e</sup> pers.' et la parenthèse comprend les éléments exprimés dans ce type. Mais on peut admettre une fois pour toutes que les notations *perc*, *st* et *ps* appartiennent

nent par définition au discours du narrateur, pris pour base de l'analyse, et poser simplement: *perc + st + st + ps + dcd*.

Cette unité narrative, bien loin d'être indifférente dans le cours d'un récit, y cerne le lieu où s'élabore la transformation d'une donnée, acquise par perception, en une décision, traduite en action. Creuset de l'action, en quelque sorte, lieu de la liberté des personnages, son importance est d'autant plus grande dans les récits anciens que la structure dramatique, fondée sur l'opposition des personnages, y est plus forte.

On comprend peut-être mieux encore la fonction essentielle et la composition de cette forme si on la réduit à ses deux éléments extrêmes, la perception à gauche, l'action à droite. La perception mène à l'action. Cette forme nue, sans intermédiaire de sentiment ni de pensée, se rencontre fréquemment, ce n'est pas une construction de l'esprit. L'élément terminal de droite y est soit un discours, qui est une action parlée, soit une action concrète:

Roland 1757    Karles l'oït e ses cumpaignes tutes.  
Ço dit li reis: «Bataille funt nostre hume!»

Roland 3924    Ço veit Tierris que el vis est ferut:  
Li sancs tuz clers en chiet el pred herbut.  
Fiert Pinabel sur l'elme d'acer brun [...]

Le schème perception + action sous-tend certaines de ses réalisations où l'un de ses deux éléments, nié, apparaît, pourrait-on dire, au degré zéro:

Roland 1991    Tant ad seinet li oil li sunt trublet.  
Ne loinz ne pres ne poet vedeir si cler  
Que reconoistre poisset nuls hom mortel.  
Sun cumpaignun, cum il l'at encuntret,  
Sil fiert amunt sur l'elme a or gemet [...]

Moniage 586    Od le li abes, n'ose dire un seul mot.

Il va de soi que, d'habitude, l'action résulte, procède de la perception. Aussi le divorce entre l'action et la perception, quand il se produit, tire-t-il son effet et sa signification de son opposition avec le rapport attendu. Le plus bel exemple que l'on puisse en citer est assurément celui du départ de Perceval:



Perceval 620    Quant li vallés fu eslongiez  
 Le get d'une pierre menue,  
 Si se regarde et voit cheüe  
 Sa mere al pié del pont arriere,  
 Et jut pasmee en tel maniere  
 Com s'ele fust cheüe morte.  
 Et cil cingle de le roorte  
 Son chaceor parmi la croupe,  
 Et il s'en va, que pas n'açoupe,  
 Ains l'en porte grant aleüre  
 Parmi le grant forest obscure.

Les éléments de l'unité étoffée de sentiments ou de pensées sont liés par le sens et la fonction; dans la réaction de Ganelon au rire de Roland, par exemple, la vue du rire entraîne le *doel* et l'*ire*, qui inspirent le discours. Rien ne nous empêcherait donc d'appeler *syntagme narratif* cette unité. Il faut simplement admettre que ce syntagme est constitué en sens et que la réalisation particulière de chacun de ses éléments demeure libre et variable. On reconnaîtra peut-être dans cette condition une règle plus générale du passage de la linguistique de la phrase à la linguistique du texte.

L'avantage de cette appellation de syntagme serait de dégager clairement, pour chaque élément, l'existence d'équivalences que l'on nommera tout naturellement *paradigmatiques*. S'est ébauchée déjà, dans les exemples que nous avons vus, l'équivalence entre action concrète et action verbale dans la fonction terminale du syntagme. Le discours direct n'est d'ailleurs pas seul à pouvoir assumer cette fonction: discours performatif, indirect et même indirect libre en sont également capables et enrichissent le paradigme:

Partonopeu 628    Li rois l'oïe des chiens pert.  
 Il a grant peor de l'enfant,  
 Que lui est vis qu'il va perdant.  
 Quant venu sont si compaignon,  
 Si lor a *conté* del guiton  
 Et lor *commande* qu'il trestuit  
 Le voisent querre tote nuit.

Eneas 122    Paris les a bien conetües;  
 Chascune d'eles esgarda  
 Et longuemant les avisa;

Porpansa soi que jugemant  
Ne feroit pas hastivemant  
Sanz grant porpens et rova lor  
A lui reviegnent al tierz jor,  
*Si s'en sera miauz porpansez;*  
*Dunc jugera de lor biautez.*

Nous ne nous occuperons pas davantage, aujourd'hui, de la perception ni de l'action. Je souhaite simplement que vous mesuriez l'omission. La perception, extrêmement fréquente dans nos récits, y comporte des variations de conséquence, selon que son objet est concret ou mental, externe ou interne pour le sujet, proche ou éloigné, connu ou nouveau, décrit ou seulement mentionné. Quant à l'action, elle soulève principalement la question de la limite de droite du syntagme, moins explicite que celle de gauche. Je ne peux m'y arrêter et précise seulement que, si l'enchaînement perception + action peut structurer de très vastes ensembles, selon le niveau d'abstraction de l'analyse, nous le prenons toujours dans ses plus petites réalisations textuelles.

Cela dit, consacrons quelques instants à chacune des composantes de la réaction du sujet: sentiments, pensées, discours.

Le paradigme particulier de l'élément *sentiment* compte, dans les quelques textes que j'ai pris en considération, une vingtaine de formes grammaticales. Les deux plus fréquentes sont le substantif complément direct de *avoir*, que nous connaissons par l'exemple de Ganelon: *dunc ad tel doel*, et l'adjectif attribut du sujet après le verbe *estre*, dont voici un exemple:

Lanval 287    Quant il l'oï, *mut fu dolenz*;  
Del respundre ne fu pas lenz.  
Teu chose dist par maltalent  
Dunt il se repentï sovent.  
«Dame, dist il, de cel mestier  
Ne me sai jeo nient aidier [...]

Des différences de fréquence étonnantes entre ces deux formes distinguent les œuvres. Ainsi, le poète du *Roland* marque une nette préférence pour le substantif complément direct de *avoir*, tandis que Marie de France affectionne l'adjectif attribut après *estre*. Cette différence n'est pas due au mètre, car d'autres chansons de geste en décasyllabes se condui-

sent à cet égard tout autrement que le *Roland*. Faut-il croire que, par l'adjectif, Marie s'attache plutôt aux humeurs individuelles et accidentelles, tandis que «Tuold», grâce au substantif, intègre davantage ses sujets à l'univers plus profond des essences tragiques? Mystère.

Le paradigme des sentiments comprend aussi toutes les variétés de *manifestations* physiques et gestuelles, qui constituent à coup sûr un langage affectif conventionnel. Pleurer, sourire, rougir, pâlir, s'arracher les cheveux, se tirer la barbe, se battre la poitrine sont autant de signes des sentiments correspondants.

Il ne faut pas confondre ces manifestations conventionnelles avec des comportements plus particuliers, inventés pour l'occasion et qui jouissent d'un grand pouvoir expressif. Ainsi de Lanval rentrant en ville après sa rencontre avec la fée et se retournant sur son cheval pour regarder derrière lui si l'aventure qu'il vient de vivre est réelle, ou de Perceval jetant en tous sens ses javelots autour de lui dans la joie de son élan printanier. Ces manifestations-là n'ont rien de conventionnel et n'appartiennent pas à la langue commune des sentiments.

Le cumul des sentiments entre eux, des manifestations conventionnelles entre elles et des sentiments alliés aux manifestations est très fréquent, cela va de soi, et fournit un des moyens les plus faciles et les plus utilisés de l'amplification. Un forestier apprend au roi Marc qu'il a trouvé Tristan et Iseut endormis dans une hutte de feuillage:

Bérout 1895    Li rois l'entent, *boufe et sospire,*  
                   *Esfreez est, forment s'aïre;*  
                   Au forestier dist et conselle  
                   Priveement dedenz l'orelle:  
                   «En qel endroit sont il? Di moi!»

Le paradigme des opérations intellectuelles ou *pensées* remplissant une même fonction dans notre syntagme établit les équivalences suivantes entre phénomènes de sens différent.

MÉMOIRE: le printemps de Nîmes rappelle à Guillaume les plaisirs de Paris:

Prise 48        A granz fenestres s'est alez acouter;  
                   Il regarda contreval le regné,  
                   Voit l'erbe fresche et les rosiers plantez,  
                   La mauviz ot et le melle chanter.  
                   Lors *li remembre* de grant joliveté

Que il soloit en France demener.  
Bertran apele: «Sire niés, ça venez.  
De France issimes par mout grant povreté,  
N'en amenames harpeor ne jugler  
Ne damoisele por noz cors deporter [...]

RÉFLEXION: Œdipe réfléchit à l'énigme du Sphinx:

Thèbes 331 Edyppus oi la nouvele,  
Par soi meïsmes *se conseille*,  
Si li respont conme afaitiez:  
«Tu meïsmes t'en es jugiez [...]

RÉFLEXION PROSPECTIVE ET PRAGMATIQUE: Isengrin sent les anguilles et cherche à entrer chez Renart:

Renart III 191 Ysengrin en sent la fume  
Qu'il n'avoit mie acoustumee.  
Du nez commença a fronchier  
Et ses guernons a delechier.  
195 Volentiers les alast servir,  
S'il li vousissent l'uis ouvrir.  
Il se traist vers une fenestre  
Pour esgarder que ce puet estre.  
Il commence a *pourpenser*  
Comment il pourra ens entrer  
Ou par priere ou par amour,  
202 Mais il n'i puet avoir honour,  
Que Renart est de tel maniere  
Qu'il ne fera rien pour priere.  
Acroupiz s'est sus une souche.  
De baailer li deult la bouche,  
Court et recourt, garde et regarde,  
Mais tant ne se sot donner garde  
Que dedenz puisse le pié mettre  
Ne pour donner ne pour promettre.  
Mais a la fin *se pourpensa*  
Que son compere priera  
Que pour Dieu li doint, si'l commande,  
Ou poi ou grant de sa viande.  
Lors l'apela par un pertuis:  
«Sire compere, ouvrez moi l'uis! [...]

Le schème qui sous-tend le passage est clairement: *perc* + *dcd*, ou, à un degré d'abstraction moindre: *perc* + *ps* + *dcd*. L'élément pensée en est réalisé dans le texte par deux occurrences du même verbe: *soi pourpenser*. Suivi d'une interrogative indirecte au futur, il exprime la recherche; suivi d'une proposition complétive au futur, il exprime la décision. Deux courts passages de la scène sont d'un statut moins clair que les deux «pensées». Ces dernières appartiennent entièrement au discours du narrateur. Mais qu'en est-il des vers 195-196 et des vers 202-204? Il faut sans doute les ranger parmi les formes libres: sous le couvert de la 3<sup>e</sup> personne du narrateur s'exprime, mais sans lui être subordonnée, la pensée du personnage. L'intégration non marquée de ces pensées indirectes libres au discours du narrateur est, elle encore, caractéristique du récit ancien.

IDÉE: l'idée vient à Arthur que le chevalier inconnu qui a renversé Boort pourrait être Lancelot:

Mort 19/60 Et quant li rois entent ceste parole, si *s'apensa* maintenant que ce iert Lancelos; si commence a sozrire et dist a monseigneur Gauvain: «Par mon chief, biax niés [...]

OPINION: la suivante de la future amie de Guigemar l'estime mort quand elle le trouve dans le bateau:

Guigemar 277 Sun mantel oste la pucele,  
 Entre en la neif, ki mut fu bele,  
 Ne trovat nule rien vivant  
 For sul le chevalier dormant.  
 Arestut sei, si l'esgarda;  
 Pale le vit, mort le *quida*.  
 Ariere vait la dameisele;  
 Hastivement la dame apele,  
 Tute la verité li dit,  
 Mut pleint le mort que ele vit.

Quand sentiment et pensée se trouvent ensemble entre perception et action, ce qui est fréquent, ils concourent d'habitude à l'expression d'une réaction simple et cohérente. Brun l'ours, par exemple, pris dans le tronc du chêne tandis que s'approchent les vilains avec leurs chiens, éprouve une grande frayeur (sentiment) en même temps qu'il doit décider ce qu'il lui faut faire (pensée):

Renart I 636 Grant *peor* a Brun de s'escine  
 Quant il oï venir la rage;  
 Fremist et *pense* en son corage  
 Que meus li vient le musel perdre  
 Que Lanfroi le poüst aerdre,  
 Qui devant vient a une hace.  
 Tent et retent, tire et relache [...]

Mais la combinaison entre sentiment et pensée peut être plus complexe. Gauvain, toujours entreprenant avec les jolies femmes, a tenté sa chance auprès de la demoiselle d'Escalot, chez qui il passe la soirée. Mais elle s'est récusée, voulant, lui dit-elle, demeurer fidèle au meilleur chevalier du monde, qu'elle aime. Gauvain, doublement vexé, lui en demande le nom. La demoiselle refuse de le lui dire, mais consent à lui montrer l'écu que ce chevalier a déposé chez elle :

Mort 27/13 Messire Gauvains regarde l'escu et connoist qu'il estoit  
 Lancelot del Lac. Si se tret arrieres trop esbahiz et trop  
 dolenz des paroles qu'il avoit dites a la pucele, car il a poor  
 de Lancelot qu'il nel sache. Et neporquant, s'il pooit sa pes  
 fere a la damoisele, il s'en tendroit a bien païé. Lors dist a la  
 damoisele: «Damoisele, por Dieu [...]

La perception mentale de Gauvain (*connoist que*) conduit tout naturellement à son étonnement comme à ses regrets d'avoir fait des propositions à la demoiselle, encore que ces regrets demandent à être justifiés par un sentiment supplémentaire, la peur que Lancelot n'apprenne ce qu'il a fait. Il y a là, déjà, une complication, et notons qu'elle a pour instrument la conjonction *car*. La restriction en *neporquant* 'et pourtant', qui introduit l'appréciation au conditionnel *il s'en tendroit*, elle-même assortie d'une hypothèse, *s'il pooit*, tout cela ne procède plus directement de la perception initiale; celle-ci s'est enrichie de toute une modulation intellectuelle avant de donner lieu au discours direct, qui en est pourtant bien l'aboutissement. La *Mort Artu*, il faut le dire, marque un pas très important, et même saisissant, vers l'expression analytique des mouvements du cœur et de l'esprit. Pensez que la *Chanson de Roland* ne comporte qu'une occurrence, en narration de 3<sup>e</sup> personne, d'une opinion rendue en proposition complétive: *Quidet li reis que el se seit pasmee* (v. 3724)!

Nous versons maintenant dans notre creuset, entre perception et action, un nouvel ingrédient, le *discours des personnages* (à ne pas

confondre avec l'élément terminal du syntagme). Le sujet perçoit, il parle, il agit. Il va sans dire que, tout en parlant, il peut aussi éprouver ou penser.

Il parle à quelqu'un, ou bien il se parle à lui-même. Voici la fameuse scène du départ d'Alexis le soir de ses noces :

Alexis 56 Cum veit le lit, esguardat la pulcela,  
Dunc li remembret de sun seinor celeste,  
Que plus ad cher que tut avoir terrestre.  
«E! Deus! dist il, cum fort pecét m'apresset!  
S'or ne m'en fui, mult criem que ne t'em perde!»

Quant an la cambra furent tut sul remés,  
Danz Alexis la prist ad apeler;  
La mortel vithe li prist mult a blasmer,  
De la celeste li mostret verité;  
Mais lui est tart quet il s'en seit turnét.

«Oz mei, pulcele! Celui tien ad espus  
Ki nus raenst de sun sanc precïus.  
An icest secle nen at parfit' amor;  
La vithe est fraisle, n'i ad durable honur;  
Cesta lethece revert a grant tristur.»

Quant sa raisun li ad tute mustrethe,  
Pois li cumandet les renges de s'espethe  
Ed un anel; a Deu l'ad comandethe.  
Dunc en eissit de la cambre sum pedre;  
Ensure nuit s'en fuit de la contrethe.

Entre sa perception (*cum veit le lit*) et son action (*dunc en eissit*), Alexis parle à Dieu, ce qui est, du point de vue expressif, proche du monologue. Il exprime sa crainte de perdre Dieu par engagement dans la vie du monde. Il parle ensuite à la jeune fille, en discours performatif d'abord: le narrateur a sans doute voulu poser lui-même, à l'usage des fidèles qui l'écoutent, les thèmes de l'enseignement d'Alexis à sa femme, mépris du monde et seule vérité de la vie spirituelle. Puis le narrateur cède la parole au sujet, pour assurer à la scène son actualité dramatique.

A Roncevaux, l'archevêque Turpin, bien que frappé à mort, continue à se battre:

Roland 2083 Turpins de Reins, quant se sent abatut,  
De .IIII. espiez par mi le cors ferut,  
Isnelement li ber resailit sus,  
Rollant regardet, puis si li est curut,  
E dist un mot: «Ne sui mie vencut!  
Ja bon vassal nen ert vif recreüt.»  
Il trait Almace, s'espee d'acer brun,  
En la grant presse mil colps i fiert e plus [...]

Le syntagme peut se schématiser: *perc + dcd + action*, alors que le passage du *Saint Alexis* donnait: *perc + ps mémoire + dcd prière + dcp + dcd + action*. Le simple discours direct de Turpin à Roland équivaut, en fonction, à l'ensemble *ps mémoire + dcd prière + dcp + dcd* du *Saint Alexis*. Vous me direz peut-être que mes rapprochements n'ont ni rime ni raison: qu'y a-t-il de commun entre un saint qui quitte sa femme le soir de ses noces et un archevêque qui se bat contre les Sarrasins: le premier fuit le corps à corps, le second se précipite dans la mêlée, où il ne va pas tarder à mourir. Ce qui m'importe – vous l'avez compris depuis longtemps – ce n'est pas le contenu de ces scènes, mais les moyens qu'un artiste utilise pour les rendre, et parmi ces moyens, l'emploi qu'il fait du syntagme *perc + stps + action*.

L'élément discursif *monologue* a constitué un outil important de l'expression des pensées. Les anciens narrateurs ont souvent assimilé, en effet, les opérations mentales de leurs personnages à un discours intérieur qu'ils se tiendraient. Il y en a des exemples très connus. Je pense, entre d'autres, à celui du roi Marc. Il voit qu'Iseut a gardé sa chemise et qu'une épée la sépare de Tristan: perception célèbre, qui, rendue par Bédier, a jeté une confusion touchante dans l'esprit de beaucoup d'adolescents! Le roi se dit ensuite à lui-même sa surprise, son revirement affectif et ses projets, dans un long monologue de discours direct. Enfin, il agit: protège Iseut du soleil, échange anneaux et épées. Tout cela constitue un beau syntagme *perc + dcd monologue + action*, mais intéresse assez peu, en somme, l'amateur que je suis de l'expression des sentiments et des pensées à la 3<sup>e</sup> personne.

Le *monologue de discours indirect* me satisfait davantage. Chrétien utilise les deux formes quand il nous raconte les réactions de Perceval à la recherche du château dont le pêcheur qui descendait la rivière en bateau lui a indiqué tout à l'heure la situation. Vous vous souvenez que, tout d'abord, Perceval ne trouve rien au haut de la falaise:



- Perceval 3037 Et quant il fu enson le pui,  
 Si esgarda tot entor lui,  
 Si ne vit rien fors ciel et terre  
 Et dist: «Chi que sui venus querre?  
 Le musardie et le bricoigne.  
 Diex li doinst hui male vergoigne  
 Celui qui cha m'a envoié;  
 Si m'a il or bien avoié  
 Qui me dist que je troveroie  
 Maison quant cha amont venroie!  
 Peschieres qui ce me deïs,  
 Trop grant desloiauté feïs  
 Se tu le me deïs por mal.»  
 Lors vit pres de lui en un val  
 Le chief d'une tor qui parut.
- .....
- 3058 Li vallés cele part avale  
*Et dist que bien avoié l'a*  
 Cil qui l'avoit envoié la,  
 Si se loe del pescheor;  
 Ne l'apele mais traïtor  
 Ne desloial ne mençoignier,  
 Des que il trove ou hebergier.  
 Einsi vers la porte s'en va [...]

Ce passage nous offre l'occasion de revenir sur une différence très importante, au demeurant bien connue, entre les deux types de discours, direct et indirect. Le premier permet l'expressivité *du sujet*; ici: interrogation, exclamation, ironie. Le second, incapable de rendre l'expressivité du sujet, peut teinter en revanche son discours de la modalité *du narrateur*. Ici, dans les trois derniers vers du passage, filtre l'ironie du narrateur: le seul souci de Perceval est de trouver un gîte, souci matériel, très éloigné de toute prescience de l'identité du pêcheur ou de l'épreuve décisive qui l'attend au château.

Voici la réaction de Guigemar aux paroles de la biche blanche, qui lui annonce qu'il ne sera guéri de sa blessure que par une femme qui l'aimera et qu'il aimera:

- Guigemar 123 Guigemar fu forment blesciez;  
 De ceo k'il ot est esmaiez.  
 Començat sei a purpenser  
 En quel tere purrat aler  
 Pur sa plaie faire guarir,  
 Kar ne se voelt laissier murir.

129 *Il set assez e bien le dit*  
 K'unke femme nule ne vit  
 A ki il aturnast s'amur  
 Ne kil guaresist de dour.  
 Sun vallet apelat avaunt:  
 «Amis, fait il, va tost poignaut!  
 Fai mes compaignuns retourner,  
 Kar jo voldrai od eus parler.»

Vous aurez remarqué: la perception au v. 124; le sentiment dans sa forme attributive au même vers; la réflexion prospective, dans la forme habituelle de *sei purpenser* suivi d'interrogation indirecte au futur; la justification en *kar* de ce qui précède; les actes de parole que constituent l'appel au valet et l'ordre de Guigemar en discours direct. Mais il faut remarquer surtout le vers 129: *Il set assez e bien le dit*. Il fait un discours de la conscience qu'a Guigemar de ne jamais avoir aimé; un discours qui, extériorisant et verbalisant la pensée, permet de la saisir, de l'explicitier et de la rendre simplement et clairement.

Le paradigme de l'élément discursif de notre syntagme comprend enfin des *formes indirectes libres*. Dinas de Lidan refuse d'assister au supplice de la reine Iseut:

Béroul 1129 Dinas l'entent, mot a grant duel.  
 Ce poise li: ja par son vuel  
 Nen iert destruite la roïne.  
 En piez se live o chiere encline:  
 «Rois, je m'en vois jusqu'à Dinan.  
 Par cel seignor qui fist Adan,  
 Je ne la verroië ardoir  
 Por tot l'or ne por tot l'avoir  
 C'onques ourent li plus riche home  
 Qui furent des le bruit de Rome.»  
 Puis monte el destrier, si s'en torne,  
 Chiere encline, marriz et morne.

La pensée de Dinas est rendue dans une forme libre, *ja par son vuel* etc., qui ne la place pas dans la subordination du narrateur, mais lui laisse sa subjectivité. Si l'on compare ce passage à celui de la *Mort Artu* où Gauvain est dans la même situation et animé des mêmes pensées que Dinas, on voit que l'auteur de la *Mort* a utilisé le monologue de discours indirect, c'est-à-dire une forme plus analytique, qui s'intègre entièrement au discours du narrateur:

Mort 93/17 Quant messire Gauvains vit que li jugemenz estoit a ce menez que la mort la reïne i estoit toute esclairiee, lors dist que, se Deu plect, ja ceste dolour n'esgardera que il voie morir la dame del mont qui greigneur enneur li a portee. Lors vient messire Gauvains au roi, si li dit: «Sire, ge vos rent quanque ge tieng de vos, ne jamés jor de ma vie ne vos servirai [...]

En somme, nous avons reconnu un lieu, entre d'autres, de l'expression des sentiments et des pensées des personnages par le narrateur. Ce qui me frappe d'abord, pour ma part, c'est son existence. L'expression des sentiments, loin d'être diffuse, se localise, se cristallise en certaines situations. Les caractères, les tempéraments, les vocations se composent tout au long des récits dans les aventures, les actions et les attitudes. Mais, nous étant limités à l'expression spécifique et explicite des sentiments et des pensées, nous constatons sa distribution en des lieux narratifs définis.

Ce n'est pas le fait d'un narrateur donné. La forme en cause apparaît partout à l'époque dans la même configuration; nous avons pu l'illustrer d'exemples pris à des œuvres aussi différentes par ailleurs que le *Roland*, le *Tristan*, le *Perceval* ou le *Renart*. Elle appartient à la «grammaire narrative» dont les narrateurs ont observé les règles. Qu'ils aient tous eu à relater des décisions prises sur perception, là n'est pas l'étonnant, mais qu'ils l'aient fait dans une forme aussi constante, cela les rassemble clairement dans le même métier.

On ne jugera pas de l'ampleur donnée à l'expression des sentiments et des pensées dans la littérature du XII<sup>e</sup> siècle d'après cette seule forme, qui la contraint quelque peu et qui force la vie du cœur et de la conscience à un dessin explicite et déchiffrable. Nous y avons noté le recours à des moyens divers: sentiments et pensées exprimés par le narrateur, discours des personnages, rapportés ou cités, adressés ou monologués. Ces moyens mériteraient chacun une étude particulière; nous n'avons fait que les «placer», en un lieu qui les intègre. Intégration de fait, à tout le moins, que nous retenons comme un trait de l'art narratif du temps, même si, à nos yeux, elle demeure bien incomplète.

Deux remarques pour terminer. La première est un avertissement que je me dois de donner. A l'intérieur du syntagme, les moyens sont parfois un peu plus complexes que ne l'ont laissé paraître les lignes principales auxquelles j'ai dû réduire ici ma description. Il faudrait tenir compte, notamment, d'un élément qui a joué un rôle considérable dans le déve-

loppement de l'analyse psychologique: la motivation ou plutôt la *justification* des sentiments et des pensées. Elle revêt deux formes principales: une forme libre et une forme conjonctionnelle, en *car* ou *que*. La forme libre est fréquente chez les mêmes auteurs qui affectionnent le discours indirect libre, auquel elle est apparentée. En voici un exemple:

- Guigemar 151 El hafne out une sule nef,  
Dunt Guigemar choisi le tref [...]  
161 Li chivaliers fu mult pensis:  
*En la cuntree nel païs*  
*N'out unkes mes oï parler*  
*Ke nefz i peüst ariver.*  
Avaunt alat, si descent jus,  
A graunt anguisse munta sus.

La forme en *car* ou *que* se multiplie dans les analyses de la *Mort Artu*, dont elle est même l'instrument principal, mais les narrateurs du XII<sup>e</sup> siècle y recourent déjà fréquemment; la voici qui justifie le silence de Perceval:

- 3202 Li vallés voit cele merveille  
Qui la nuit ert laiens venus,  
Si s'est de demander tenus  
Coment ceste chose avenoit,  
*Que* del chasti li sovenoit  
Celui qui chevalier le fist,  
Qui li ensaigna et aprist  
Que de trop parler se gardast,  
Et crient, se il le demandast,  
Qu'en le tenist a vilonie;  
Por che si nel demanda mie.

La seconde remarque ouvre *in extremis* une perspective historique. Au fur et à mesure que la psychologie des personnages prend plus d'ampleur et de nuances, la forme que nous avons reconnue devient moins propre à la contenir. J'extrai deux exemples de la *Mort Artu*. Lancelot, malgré son amour pour la reine Guenièvre, accepte de porter sur son heaume, au tournoi de Winchester, la manche de la demoiselle d'Escalot, mais il y consent avec peine:

Mort 14/17 Quant Lancelos entent ceste requeste, si l'en pesa moult; et nequedant il ne li ose contredire, puis qu'il li avoit creanté. Et neporquant il fu moult dolenz de cest otroi, car il set bien, se la reïne le set, ele l'en savra maugré si grant a son escient qu'il ne trouvera jamés pes envers li. Mes toutevoies, si come il dit, se metra il en aventure por son creant tenir, car autrement seroit il desloiax, se il ne fesoit a la damoisele ce qu'il li avoit en couvenant.

Le schème est clairement: perception de la requête de la demoiselle + réponse affirmative (réalisée en discours performatif: *il ne li ose contredire*). Mais les sentiments réels de Lancelot, le conflit entre sa fidélité à Guenièvre et la promesse qu'il a faite à la demoiselle, sont exprimés hors du syntagme, débordent de ce cadre pour se compliquer notablement (on y remarquera le monologue de discours indirect accompagné de l'incise *si come il dit*).

Le second exemple, trop long pour être cité *in extenso*, est celui de la découverte par Arthur de la liaison de sa femme avec Lancelot. On sait qu'elle lui est révélée par les images que Lancelot lui-même avait peintes de sa propre histoire sur la paroi d'une chambre du palais de Morgue. Cette découverte, qui pourrait se résumer en *perception + projet d'action* (car Arthur, en fin de compte, se promet de surprendre les amants et de les châtier cruellement), engage en fait au moins trois syntagmes bien fournis de notre type (chap. 51-53 de la *Mort Artu*); développement bien significatif, puisque cette scène capitale va entraîner de proche en proche la disparition du monde arthurien.

Dans la *Mort Artu* donc, vers 1220, les anciennes formes sont ébranlées. Il serait fort intéressant de suivre l'histoire de leur transformation et la part de plus en plus grande, sans doute, qu'y prend la narration de 3<sup>e</sup> personne. La description d'une des formes anciennes permettra, je l'espère, d'établir un des points de départ.

LISTE DES RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Alexis *La Vie de saint Alexis*. Texte du manuscrit de Hildesheim (L) publié avec une introduction historique et linguistique, un commentaire et un glossaire complet par Christopher Storey, Genève, 1968 (*Textes littéraires français*).
- Béroul Béroul, *Le Roman de Tristan*. Poème du XII<sup>e</sup> siècle édité par Ernest Muret, 4<sup>e</sup> édition revue par L. M. Defourques, Paris, 1972 (*Les Classiques français du Moyen Âge*).
- Eneas *Eneas*. Roman du XII<sup>e</sup> siècle édité par J.-J. Salverda de Grave, t. I, Paris, 1973 (*Les Classiques français du Moyen Âge*).
- Guigemar *Les Lais de Marie de France*, publiés par Jean Rychner, Paris, 1966 (*Les Classiques français du Moyen Âge*), p. 5-32.
- Lanval *ibidem*, p. 72-92.
- Moniage *Les deux rédactions en vers du Moniage Guillaume*. Chansons de geste du XII<sup>e</sup> siècle publiées d'après tous les manuscrits connus par Wilhelm Cloetta, t. I, Paris, 1906 (*Société des anciens textes français*), seconde rédaction.
- Mort *La Mort le roi Artu*. Roman du XIII<sup>e</sup> siècle édité par Jean Frappier, Genève, Lille, 1954 (*Textes littéraires français*).
- Partonopeu *Partonopeu de Blois*. A French Romance of the Twelfth Century Edited by Joseph Gildea, vol. I, Villanova, Pennsylvania, 1967.
- Perceval Chrétien de Troyes, *Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*, publié d'après le ms. fr. 12576 de la Bibliothèque nationale par William Roach, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Genève, Paris, 1959 (*Textes littéraires français*).
- Prise *La Prise d'Orange*. Chanson de geste de la fin du XII<sup>e</sup> siècle éditée d'après la rédaction AB, avec introduction, notes et glossaire, par Claude Régner, Paris, 1967 (*Bibliothèque française et romane*, série B: *Editions critiques de textes*, 5).
- Renart *Le Roman de Renard (branches I, II, III, IV, V, VIII, X, XV)*. Chronologie, préface, bibliographie, notes et lexique par Jean Dufournet, Paris, 1970 (*Texte intégral Garnier Flammarion*).
- Roland *La Chanson de Roland*, publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite par Joseph Bédier, Paris, 1924.
- Thèbes *Le Roman de Thèbes*, publié par Guy Raynaud de Lage, t. I, Paris, 1966 (*Les Classiques français du Moyen Âge*).

III. ARTICLES

RENÉ AMACKER

## ENTRE SYNTAXE ET SÉMANTIQUE: L'AMBIGUÏTÉ PAR ALTERNAT EN LATIN

Amphiboliae species sunt innumerabiles, adeo ut philosophorum quibusdam nullum uideatur esse uerbum quod non plura significet; genera admodum pauca: aut enim uocibus accidit singulis aut coniunctis (QVINT. inst. 7, 9, 1).

On sait que l'ambiguïté est une propriété universelle des langues dites naturelles; comme Quintilien l'affirme, les manifestations en sont innombrables<sup>1</sup>. Ce phénomène, qui reste en général potentiel<sup>2</sup>, se localise le plus souvent dans la parole: quand je dis «*Jette donc un coup d'œil sur la TABLE*», c'est le contexte et la situation qui permettent de préciser qu'il s'agit d'un meuble ou d'une liste de logarithmes, par exemple. Ce type d'ambiguïté ne nous intéressera pas ici. Mais il arrive parfois que l'ambiguïté relève de la langue; la question qui se pose donc est de déterminer si une ambiguïté de langue, notamment une ambiguïté de construction, peut être systématique, autrement dit si le mécanisme de la langue peut produire des ambiguïtés structurales non pas accidentelles (ce qui est banal), mais régulières.

---

<sup>1</sup> L'ambiguïté a suscité de nombreux travaux, surtout dans les courants transformationnalistes. Cf. J. G. Kooij, *Ambiguity in Natural Language* (Amsterdam, 1971); H. Weydt, «Le concept d'ambiguïté en grammaire transformationnelle-générative et en linguistique fonctionnelle», *La Linguistique* 8/1, 1972, 41-72; L. Michelena, «De la ambigüedad sintáctica», *Revista Española de Lingüística* 2, 1972, 237-247. – Je signalerai en leur lieu les travaux d'inspiration saussurienne ou fonctionnaliste que j'ai directement utilisés.

<sup>2</sup> Ce point est relevé par S. Stati, «Homonymie, synonymie et équivalence en syntaxe», *Revue Roumaine de Linguistique* 11, 1966, 133-146, p. 138: «Les énoncés homonymes [...] doivent être envisagés de ce point de vue potentiel, c'est-à-dire détachés des chaînes parlées où on les a trouvés [...]. Ignorer cette exigence méthodique signifierait interdire au chercheur l'accès aux faits qui nous intéressent».



Cette question soulève évidemment, dans la perspective saussurienne, un problème théorique de fond, que je n'ai pas l'ambition de résoudre ici; la réponse que je proposerai, limitée à un cas particulier, restera donc empirique et partielle. Les quelques constructions latines sur l'observation desquelles elle se fonde se prêtent bien à la recherche envisagée, quoique l'interprétation, comme toujours lorsqu'il s'agit d'une langue morte, n'en puisse pas être contrôlée par le sentiment linguistique des sujets parlants.

Par définition, est ambigu dans la langue tout signe, simple ou complexe, dont le signifiant unique est relatif à deux ou plusieurs signifiés distincts<sup>3</sup>. La typologie générale des ambiguïtés, qui reste sauf erreur à établir<sup>4</sup>, devra tenir compte non seulement de la différence traditionnelle entre ambiguïté lexicale et ambiguïté syntaxique, mais aussi de la différence entre ambiguïté accidentelle (qui ne concerne que des cas singuliers) et ambiguïté systématique (qui touche des familles d'exemples régulièrement constituées)<sup>5</sup>. A ce propos, il convient de préciser que j'appelle systématique toute propriété qui répond à une règle du mécanisme de la langue s'appliquant à un ensemble déterminé d'entités linguistiques<sup>6</sup>.

De son côté, l'ambiguïté syntaxique repose sur une série de causes différentes, telles que le changement de catégorie grammaticale des termes en construction syntaxique (par exemple anglais *this means*,

<sup>3</sup> L'identité du signifiant s'entend de sa constitution phonématique et, subsidiairement, de son intonation. La différence des signifiés se manifeste par leur appartenance à des réseaux distincts de rapports associatifs (cf. R. Godel, «Homonymie et identité», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 7, 1948, 5-15, p. 12: «C'est donc seulement dans le système des rapports associatifs [...] que l'on peut tenter de faire le départ entre signes homonymes et variations sémantiques d'un signe identique»).

<sup>4</sup> La typologie proposée par Ch. Bally (*Linguistique générale et linguistique française*, Berne, 1965, pp. 172-178), quoique relativement complexe, mais fondée sur des critères peu explicites, n'est pas satisfaisante et devrait être reprise.

<sup>5</sup> Cf. la distinction établie par R. Godel (*op. cit.* à la n. 3), p. 14, entre homonymie (accidentelle) et alternance des signifiés (régulière).

<sup>6</sup> Il faut entendre par là un ensemble qui ne soit ni nul, bien sûr, ni total, auquel cas la 'règle' n'aurait plus d'existence oppositionnelle, donc plus de réalité dans le système arbitraire de la langue (cf. l'observation de R. Godel [*op. cit.* à la n. 3], p. 13, à propos des syncrétismes casuels). En pratique, pour qu'une règle ne soit pas considérée comme établie *ad hoc*, il faut que l'ensemble sur lequel elle s'applique ait un nombre d'éléments jugé suffisant (sur une base intuitive) par le linguiste, compte tenu de la nature des phénomènes auxquels s'attache sa description (cf. R. Amacker, *Structures et conventions. Essai sur la morphologie de la proposition en latin*, Turin, 1986, pp. 9 s.; 160 s.; etc.); autrement dit, il faut qu'elle fournisse une «généralisation significative du point de vue linguistique» («linguistically significant generalization»: N. Chomsky, *Aspects of the Theory of Syntax*, Cambridge, Mass., 1965, p. 44 [cf. p. 40]).

pronom démonstratif + verbe à l'indicatif ou adjectif démonstratif + substantif), le changement de nature du rapport sémantique entre des termes qui conservent leur catégorisation (par exemple [*j'aime*] *le café chaud*, où le rapport est soit de détermination: *le* + *café chaud*, soit de prédication: *le café* + *chauf*<sup>7</sup>), etc. L'ambiguïté syntaxique pure est celle qui ne fait intervenir qu'une différence de rapport sémantique, sans changement de catégorisation des termes de la construction ni modification de la structure syntaxique exprimée en termes de dépendance. Selon toute vraisemblance, l'ambiguïté syntaxique pure est essentiellement systématique.

Dans l'ensemble des types d'ambiguïté syntaxique, l'ambiguïté par interprétation alternative se distingue par le caractère réciproque des constructions en cause. J'envisagerai ce phénomène là où il me paraît indéniable, c'est-à-dire dans le groupe nominal, envisagé sous sa forme la plus simple: substantif + adjectif (ou participe)<sup>8</sup>.

Le groupe nominal ambigu par interprétation alternative suppose une ambiguïté fondée sur un chiasme de l'interprétation sémantico-syntaxique: le groupe peut être le représentant de deux constructions symétriques l'une de l'autre, impliquant un changement parallèle dans la catégorisation des termes du groupe et le renversement de l'orientation de la dépendance entre eux. Ainsi, *second téméraire* peut s'analyser en adjectif + substantif ('deuxième personnage téméraire') ou en substantif + adjectif ('officier de marine téméraire'). Schématiquement, ce type d'ambiguïté peut se représenter dans les formules suivantes.

Un groupe nominal non coordinatif (c'est-à-dire à structure hiérarchique) de la forme (*a - b*) est ambigu par interprétation alternative si, pour les termes *a* et *b* et pour les catégories *X* (correspondant au terme principal, ou noyau [*n*]) et *Y* (correspondant au terme subordonné, ou satellite [*s*]), on peut avoir à la fois:

- I. (*a rd X*; *b rd Y*)  $\Rightarrow$  (*a - b rd (X ← Y)*)  
 et II. (*a rd Y*; *b rd X*)  $\Rightarrow$  (*a - b rd (Y → X)*)

(où 'rd' signifie 'représente dans le discours', '←' signifie 'a pour conséquence' et '→' signifie 'dépend de').

<sup>7</sup> Le changement de rapport syntaxique s'accompagne ici d'une différence de structure en termes de dépendance (symbolisée par la place du signe '+').

<sup>8</sup> Le groupe 'substantif + substantif au génitif' a été étudié, dans une perspective différente il est vrai, par Mme H. Fugier, qui en a défini les variétés fonctionnelles et donc aussi, au fond, l'ambiguïté systématique potentielle (H. Fugier, «Génitif adnominal et transformations en latin», *Revue des Études Latines* 51, 1973 [1974], 326-345).

C'est bien l'alternance des structures symétriques ( $X \leftarrow Y$ ) [substantif + adjectif] et ( $Y \rightarrow X$ ) [adjectif + substantif] qui rend compte de l'ambiguïté de l'interprétation du groupe ( $a - b$ ) [par exemple *second téméraire*], réalisation possible à la fois de l'une ou de l'autre structure dans le discours; on observe en outre que les catégorisations se trouvent échangées et que la dépendance a changé de direction (quel que soit le critère qui la fonde, d'ailleurs).

Sous sa forme pure, l'ambiguïté par interprétation alternative suppose l'échange de deux constructions que ne distinguent que leurs valeurs sémantiques, donc sans changement dans les catégorisations des termes du groupe ambigu ni renversement de la dépendance entre eux. C'est cette double contrainte qui définit ce que je propose d'appeler l'ambiguïté par alternat<sup>9</sup>. H. Seiler a décrit un phénomène allemand intéressant dans notre perspective, quoiqu'on n'y ait pas affaire à une ambiguïté au sens propre, les deux constructions se distinguant par l'intonation; il s'agit de la distinction entre ce qu'il appelle *spécification* et *caractérisation*, qui sont deux des valeurs que peuvent prendre les groupes nominaux sans modifier leur appartenance catégorielle ni leur structure de dépendance (substantif noyau  $n$  et adjectif satellite  $s$ ): le groupe orthographique *böse Hunde* peut se réaliser – le mot en petites capitales portant l'accent d'intensité – *BÖSE Hunde* (spécification:  $n^s$ ) ou *böse HUNDE* (caractérisation:  $s^n$ ) alternativement, ce qui montre que la relation ( $n - s$ ), fondée sur la dépendance syntaxique, n'est pas la seule qui s'instaure dans un groupe tel que *böse Hunde*<sup>10</sup>.

La relation sémantique qui définit les deux types de Seiler, fondée sur l'opposition d'une *classe* (le terme de base) et d'un *sélecteur* (le terme en exposant), vaut pour tous les groupes nominaux; elle ne constitue donc pas une propriété systématique au sens où je l'ai définie ci-dessus, mais, reposant sur un élément distinctif abstrait (l'opposition classe-sélecteur), elle n'en fournit pas moins une bonne illustration métaphorique de ce que j'entends par alternat, qui est l'entité abstraite, active sur le plan du contenu et sans support segmental direct sur le plan de l'expression, distinguant les deux interprétations de certains groupes alternatifs ambigus.

<sup>9</sup> Ce terme d'origine juridique signifiant «le droit d'occuper tour à tour le premier rang» (*Le Petit Robert*, s. v.) me paraît susceptible de désigner sans équivoque la propriété, relative aux termes d'un groupe syntaxique, d'occuper tour à tour la position sémantiquement principale dans le groupe en question.

<sup>10</sup> H. Seiler, *Relativsatz, Attribut und Apposition* (Wiesbaden, 1960), pp. 19 ss.

En latin, on connaît deux types de groupes nominaux ambigus par alternat. Il s'agit d'abord des groupes qui comprennent un adjectif indiquant soit la localisation (spatiale ou temporelle) d'un objet soit une partie de l'objet en question (exemple traditionnel: *summus mons*, 'la montagne la plus haute' [respectivement aux autres] ou 'le sommet de la montagne' ['la partie la plus haute de la montagne']<sup>11</sup>; ensuite des groupes, le plus souvent à l'ablatif, qui sont formés d'un substantif et d'un participe, éventuellement d'un adjectif à valeur prédicative possible, constituant des structures soit déterminatives, centrées sur le substantif, soit prédicatives (à prédication naturellement secondaire), centrées sur le participe ou sur l'adjectif (exemple: *conuersa cuspide*, 'de son trident renversé' ou 'ayant renversé son trident')<sup>12</sup>. Comme ces deux types structuraux sont parfaitement établis, quelques exemples seulement suffiront à en illustrer l'ambiguïté par alternat, phénomène pour lequel il faudra surtout construire ensuite une explication plausible du mécanisme grammatical qui le constitue.

Du fait que l'ambiguïté reste le plus souvent latente dans le discours (cf. note 2), le grammairien n'est pas toujours en mesure de l'illustrer de manière satisfaisante par un exemple unique. Hors de son contexte, en effet, une expression comme *in prima fabula* pourrait certes signifier aussi bien 'au début de la pièce' (interprétation partitive) que 'dans la première pièce' (interprétation situative); mais Térence n'avait en vue que le premier sens, le seul possible du reste dans la situation donnée (TER. Ad. 9). De même, si la situation nous permet d'attribuer seulement l'interprétation partitive à la phrase *mediam mulierem complectitur* (TER. Andr. 133)<sup>13</sup> et l'interprétation situation à *mediam [...] tuebere quercum* (OV. met. 1,563)<sup>14</sup>, la syntaxe de ces deux groupes est exactement parallèle en ce qui concerne

<sup>11</sup> Cf. Kühner-Stegmann, *Lateinische Grammatik* II/I (Hannover, 1912), pp. 233 s. (liste des adjectifs en question et exemples de leur emploi comme terme sémantiquement principal du groupe); Hofmann-Szantyr, *Lateinische Grammatik* (München, 1965) [= Hdb. d. Altertumswiss. II, II/II], p. 161 (avec bibliographie).

<sup>12</sup> Cf. Kühner-Stegmann (*op. cit.* à la n. 11), pp. 771 ss. (comme simple ablatif: p. 771, rem. 4; ablatif absolu sans sujet: p. 773, rem. 7); Hofmann-Szantyr (*op. cit.* à la n. 11), pp. 117 et 141 s.

<sup>13</sup> Il s'agit de la seule *Glycerium*, que Pamphilus serre contre lui en l'entourant de ses bras 'à mi-corps', en lui prenant la taille.

<sup>14</sup> Apollon s'adresse au laurier-Daphné, dont deux plantes se dresseront devant la maison d'Auguste, encadrant la porte et la 'couronne de chêne' qui y sera suspendue 'entre elles deux'.

la catégorisation des termes et les relations de dépendance qui les relient entre eux.

Si donc la construction de type *summus mons* est incontestablement susceptible des deux interprétations ainsi sommairement illustrées, il reste à montrer qu'il s'agit bien de deux valeurs distinctes dans la langue, autrement dit qu'à la construction unique sur le plan de l'expression et de la structure proprement grammaticale correspondent deux signifiés sur le plan du contenu, conformément à la définition de l'ambiguïté de langue admise ci-dessus. Comme, par hypothèse, l'ambiguïté par alternat ne se manifeste que dans une opposition sémantique, il faudra trouver ailleurs dans le système linguistique le corrélat formel de l'opposition supposée. En effet, si l'on ne trouve nulle part ce corrélat, on a toute chance d'avoir affaire à de simples variétés d'un signifié unique, puisque le principe de l'arbitraire du signe exige que l'on n'admette pas d'unité de langue dont les deux faces ne soient pas, d'une manière ou d'une autre, mutuellement et réciproquement déterminées. Il s'agit donc d'établir l'identité linguistique des deux interprétations du type *summus mons*, situative et partitive, en montrant qu'elles se distinguent bel et bien grammaticalement. La démarche doit se fonder sur le fait que toute entité linguistique est définie, dans le système, par les rapports syntagmatiques et par les rapports associatifs qui la lient au reste du système<sup>15</sup>, ce qui implique qu'il faut observer, entre autres choses, les substitutions dont la construction est susceptible, ainsi que les relations de transposition (ou de transformation) dans lesquelles elle peut figurer<sup>16</sup>.

Les rapports syntagmatiques régnant à l'intérieur de la construction envisagée ne peuvent pas servir à en différencier les deux valeurs, puisque l'alternat suppose par définition qu'ils restent inchangés. Quant aux rapports syntagmatiques de la construction envisagée avec son contexte, il n'y a que deux observations à faire, l'une et l'autre peu significatives dans notre perspective: 1) dans ses deux interprétations la construction peut figurer dans toutes les positions syntaxiques nominales de la proposition; 2) formellement et théoriquement, les groupes qui représentent la construction peuvent toujours être réduits par substitution à leur seul noyau syntaxique, c'est-à-dire le substantif, quoique la conservation

<sup>15</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (Paris, 1916), pp. 176 ss.

<sup>16</sup> Sur ces techniques dans la linguistique saussurienne, cf. H. Frei, «Syntaxe et méthode en linguistique synchronique», in M. Thiel (éd.), *Enzyklopädie der geisteswissenschaftlichen Arbeitsmethoden*, t. 4 (München, 1968), pp. 39-63.

du sens soit meilleure lors de la réduction du groupe employé dans sa valeur situative: ainsi, l'expression *diem supremum* 'le dernier jour, la mort' (NEP. Milt. 7,6 [*Miltiades*] *in uincola publica coniectus est ibique diem obiit supremum*) connaît aussi, on le sait, la variante réduite au seul substantif (cf. SVET. Vesp. 1,3 [*Flavius Sabinus*] *faenus apud Heluetios exercuit ibique diem obiit*). De même, on peut réduire sans perte sémantique excessive le groupe *mediam quercum tuebere* (cf. ci-dessus) à *quercum tuebere*. En revanche, la perte sémantique est parfois plus sensible lors de la réduction d'un groupe utilisé dans son interprétation partitive: ainsi en va-t-il pour le passage du texte *ex intima philosophia haurienda est iuris disciplina* à sa version réduite *e philosophia haurienda est* (CIC. leg. 1, 17) et surtout de *mento summam amnem attingens* à la forme – de sens bien différent – *mento amnem attingens* (TRAG. inc. 111 in CIC. Tusc. 1, 10). Enfin, on peut relever, toujours à propos des rapports syntagmatiques de la construction avec son contexte, que l'expansion de l'adjectif donne nécessairement au groupe la valeur situative, à l'exclusion de la valeur partitive (type: *mons summus omnium*)<sup>17</sup>; la valeur situative semble également l'unique possible lorsque le groupe s'inscrit dans une structure déictique (type: *hic summus mons*).

A propos des rapports associatifs, ici bien plus importants, deux observations s'imposent. La première a trait à la sous-catégorisation sémantique des substantifs impliqués dans le tour étudié: l'interprétation situative est possible, dans le cas simple (sans expansion) auquel se limite l'enquête, pour pratiquement tous les substantifs, alors que seuls les substantifs dont le référent peut être considéré sous le rapport de ses parties est susceptible de l'interprétation partitive; cette propriété ne suffit pourtant ni à assurer l'identité des deux valeurs ni à fonder une éventuelle inclusion de la valeur partitive dans la valeur situative qui serait parallèle à l'inclusion des substantifs de la deuxième catégorie dans l'ensemble des substantifs. La seconde observation concerne les possibilités transformationnelles de la structure étudiée: d'une part, dans son interprétation situative, on a par exemple la possibilité de transposer le groupe *summus mons* en *mons qui summus est*<sup>18</sup>, expression qui ne saurait

<sup>17</sup> De même pour *medius* avec l'expansion *inter*, par exemple CIC. rep. 1,52 *sic inter infirmitatem unius temeritatemque multorum medium optimates possederunt locum*.

<sup>18</sup> Cf. OV. met. 1,49 *quarum [plagarum] quae media est non est habitabilis aestu*, dont la structure, pour la partie qui nous intéresse, est bien celle de *plaga quae media est* [...] supposée dans le texte (pour *media plaga* dans l'interprétation situative).

avoir la valeur opposée; d'autre part, dans son interprétation partitive, ce groupe se transforme en *summum montis*<sup>19</sup>, dont la valeur ne peut être en aucun cas situative. Indépendamment du fait de savoir si la construction étudiée est susceptible d'autres transpositions significatives de notre point de vue, ces deux transformations exclusives l'une de l'autre permettent ainsi de lever sans équivoque l'ambiguïté du tour en question, avec lequel les structures qu'elles fournissent sont systématiquement en rapport. Ces dernières, étant univoques et opposées, déterminent le point du système linguistique latin où les deux valeurs du tour trouvent, indirectement mais régulièrement, la différenciation formelle nécessaire à assurer leur identité grammaticale.

L'ambiguïté contextuelle du tour *conuersa cuspide* est plus fréquente que celle de *summus mons*; elle apparaît notamment assez souvent dans des contextes qui autorisent les deux interprétations sans que l'une s'impose comme plus vraisemblable que l'autre. Ainsi, on ne sait trop si Virgile, en écrivant *cauum conuersa cuspide montem / impulit in latus* a voulu dire 'de son trident renversé' ou 'ayant renversé son trident' (VERG. Aen. 1, 81-82). L'ambiguïté dépend ici de la nature de la relation sémantique qui s'établit entre les termes de la construction. Dans un cas, le substantif est simplement déterminé par le participe (ou par l'adjectif: cf. ci-dessus), selon l'interprétation déterminative; dans l'autre, le substantif et le participe (ou l'adjectif) sont en rapport de sujet à prédicat (quoique à un niveau inférieur de la proposition), selon l'interprétation prédicative. En même temps, on constate très souvent que la première interprétation (quand le groupe est à l'ablatif) est celle des groupes qui expriment le moyen ou l'instrument, tandis que la seconde est celle des groupes qui expriment le temps ou la cause, comme si la cause ou la circonstance temporelle se rendaient plus volontiers dans une structure prédicative. C'est, indirectement mais – à mon sens – indubitablement, à cette distinction que fait allusion Quintilien quand il rappelle l'ambiguïté «naturelle», c'est-à-dire inscrite dans le système grammatical, des tours de ce genre: «ablatiuo ipsi [...] inest naturalis amphibolia; *caelo decurrit aperto* [cf. VERG. Aen. 5,212 *pelago decurrit aperto*]: utrum 'per apertum caelum' an 'cum apertum esset [caelum]'?» (QVINT. inst. 7,9,10), para-

<sup>19</sup> Cf. OV. met. 13,909 *peruenit in summum positi prope litora montis*. – Le *Thesaurus linguae Latinae*, s. v. MONS (col. 1432, 14-32, A. Szantyr, 1960), donne en même temps les exemples analogiques du type *ardua montis* (cf. ci-dessous).

phrases qui sont en elles-mêmes significatives (un groupe nominal, à structure déterminative, et une proposition, à structure prédicative).

L'ambiguïté du tour se laisse aisément lever par l'emploi des seuls rapports syntagmatiques qui le lient à son contexte. D'une part, en effet, les substitutions en sont clairement opposées: dans l'interprétation déterminative, c'est bien entendu le substantif seul qui représente normalement son groupe (Virgile aurait pu écrire *cauum sic cuspide montem / impulit* pour dire que le dieu frappa la prison des vents 'de son trident'), alors que, dans l'interprétation prédicative, c'est le participe (ou l'adjectif) qui, jouant en qualité de verbe ou de substitut de verbe son rôle de centre propositionnel malgré son statut formel de terme syntaxiquement dépendant du substantif auquel il se rapporte, peut seul représenter normalement son groupe, quand le contexte s'y prête<sup>20</sup>: ainsi César écrit: *Caralitani, simul ad se Valerium mitti audierunt, nondum profecto ex Italia sua sponte Cottam ex oppido eiciunt* pour *Valerio nondum profecto* (CAES. ciu. 1,30,3)<sup>21</sup>. D'autre part, il paraît légitime de supposer que le groupe se rattache différemment au prédicat principal selon ses deux interprétations, ce que devait sans doute matérialiser une différence parallèle de l'intonation de la phrase (et non pas du groupe lui-même, évidemment, vu la définition de l'alternat donnée plus haut): en tant que structure déterminative, le groupe peut – mais ne doit pas – être syntaxiquement lié au reste de la proposition (ce que montre notamment l'ordre des mots); en tant que groupe à structure prédicative, il est apparemment détaché du reste de la proposition par une pause, comme la désignation d'*ablativus absolutus* choisie par les grammairiens anciens le suggère<sup>22</sup>. Les deux valeurs du tour sont ainsi formellement distinctes: la

<sup>20</sup> Je tiens compte bien entendu seulement des cas où le participe représente une proposition personnelle réduite; je fais donc abstraction des exemples tels que QVADRIG. hist. 60 *aliquantisper pugnato nihil promouet Poenus* (cité par Hofmann-Szantyr, *op. cit.* à la n. 11, pp. 117 et 141), où le participe à l'ablatif correspond à la proposition sans sujet *aliquantisper pugnatur*.

<sup>21</sup> Dans certaines conditions exceptionnelles (structures relatives), on a aussi, il est vrai, la substitution inverse (cf. CIC. Brut. 161 *his enim consulibus eam suasit legem quibus nati sumus*).

<sup>22</sup> L'ablatif absolu (en valeur prédicative) forme le plus souvent un groupe fermé, même quand il condense une proposition relativement grande (cf. CIC. Att. 7,9,2 *illo exercitum uel per senatum uel per tribunos pl. obtinente*, exemple cité, parmi bien d'autres, par R. B. Steel, «The Ablative Absolute in the Epistles of Cicero, Seneca, Pliny and Fronto», *American Journal of Philology*, 25, 1904, 315-327, à la p. 321). – En poésie, le 'détachement' de l'ablatif absolu est souvent oblitéré par les fantaisies de l'ordre des mots (phénomène qui pose, de toute façon, des problèmes d'intonation sans doute insolubles a posteriori).



différence du lien syntaxique avec le contexte (pause *vs* absence de pause) et surtout la différence des possibilités normales de réduction du groupe à un seul de ses termes (substantif *vs* participe ou adjectif) suffisent à les établir dans la langue.

L'ambiguïté du tour n'existe pas qu'à l'ablatif: selon les contextes, *ab urbe condita* pourrait signifier non pas 'depuis la fondation de la ville', mais bien 'à partir de la ville à peine fondée'; de même, *ante urbem obsessam* s'interprétera soit comme 'devant la ville assiégée, soit comme 'avant le siège de la ville'; etc. Mais quoi qu'il en soit de ces exemples parallèles, il suffit du tour à l'ablatif pour qu'on reconnaisse l'existence d'une ambiguïté systématique de langue dans le type *conuersa cuspide*.

Il s'agit de montrer maintenant que la notion d'alternat convient à cette sorte de construction ambiguë comme au type *summus mons*, et d'en construire une explication unitaire qui soit indépendante des différences sémantiques séparant les deux tours (il n'y a, en effet, aucun parallélisme évident entre les couples situatif-partitif et déterminatif-prédicatif qui résultent des analyses précédentes). Une observation d'Ed. Wölfflin fournit une piste intéressante, bien que je ne puisse pas partager l'opinion de ce savant pour qui, dans l'ablatif absolu, «le centre de gravité se trouve non pas dans la partie verbale [de la construction], mais dans la partie nominale» («liegt der Schwerpunkt nicht in dem verbalen Teile, sondern in dem nominalen») <sup>23</sup>. En effet, la notion de 'centre de gravité' répond précisément à la définition de l'alternat: selon le déplacement du centre de gravité d'un des termes des constructions à l'autre, leur interprétation change, ainsi que les possibilités de transformation et de substitution, comme on l'a vu. Puisqu'il n'y a par définition aucune différence dans la constitution formelle des tours ambigus en question, le centre de gravité *g* doit être un élément – quelle qu'en soit la nature – du contenu <sup>24</sup>; la formule de la construction ambiguë par interprétation alternative (voir plus haut) appelle donc une modification qui tienne compte à la fois de cette nouvelle donnée et de la restriction qui avait été introduite dans la définition de l'alternat. Cette formule s'établit comme il suit.

<sup>23</sup> Ed. Wölfflin, «Der Gebrauch des Ablativus absolutus», *Archiv für lateinische Lexikographie* 13, 1904, 271-278, p. 271.

<sup>24</sup> Je ne me cache pas que *g* n'est qu'un nom, désignant un référent bien difficile à saisir (il ne s'agit pas d'un sémantème, ni d'un sème catégoriel). S'il n'était pas tout aussi imprécis de s'exprimer en termes psychologisants, je dirais que *g* désigne l'attention portée à un segment significatif ou à un autre, dans les constructions qui nous intéressent, par l'interprète qui les comprend.

Pour  $a$  rd  $X$  et  $b$  rd  $Y$  et pour  $g$  'centre de gravité', la construction  $(a - b)$  est ambiguë par alternat si, dans la constitution sémantique du signe complexe représenté par  $(a - b)$  on peut avoir aussi bien:

$$\text{I. } (a - b) \xrightarrow{\text{sem}} ([\langle a \rangle + g] - \langle b \rangle)$$

$$\text{et } \xrightarrow{\text{synt}} (a - b) \text{ rd } (X \leftarrow Y)$$

$$\text{que II. } (a - b) \xrightarrow{\text{sem}} (\langle a \rangle - [\langle b \rangle + g])$$

$$\text{et } \xrightarrow{\text{synt}} (a - b) \text{ rd } (X \leftarrow Y)$$

où les guillemets représentent le signifié du terme désigné, ' $\xrightarrow{\text{sem}}$ ' signifie 'à pour corrélat sémantique' et la flèche ' $\xrightarrow{\text{synt}}$ ' signifie 'à pour expression syntaxique' (les autres symboles comme ci-dessus).

C'est le déplacement de  $g$ , élément du contenu (cf. note 24) appartenant à la construction en tant que telle, qui seul différencie les deux interprétations I et II, puisque dans les deux cas on a  $(a - b)$  rd  $(X \leftarrow Y)$ , autrement un groupe de même constitution syntaxique 'substantif  $X$  (terme principal,  $n$ ) – participe ou adjectif  $Y$  (terme dépendant,  $s$ )'.

Contrairement à la dépendance, le centre de gravité  $g$  n'est pas un constituant universel des syntagmes hiérarchiques, car son utilité descriptive est limitée à un nombre de structures sûrement restreint (quoique les deux types étudiés ici n'épuisent sans doute pas la liste des cas d'alternat en latin)<sup>25</sup>. Par ailleurs,  $g$  n'est pas le corrélat de l'importance sémantique accordée à tel ou tel terme d'une construction, ni de l'importance du 'thème' relativement au 'propos', ni de celle de l'emphase intonationnelle (cf. la distinction de la spécification et de la caractérisation de Seiler illustrée ci-dessus), etc.: bref! le centre de gravité d'une construction ne résulte pas de la mise en relief, sous quelque forme que ce soit, d'un de ses termes (ainsi *summus MONS* comme *SUMMUS mons* sont susceptibles aussi bien de l'interprétation situative que de l'interprétation partitive). Le centre de gravité est bien plutôt un phénomène relatif à la définition

<sup>25</sup> Il se pourrait que le phénomène existe dans certaines appositions (plutôt d'ailleurs comme expansion analogique – cf. ci-dessous – que comme cas systématique); c'est du moins ainsi que je crois pouvoir interpréter le passage LIV. 1,4,2 *deus auctor culpae honestior erat*: non pas, banalement, 'un dieu était, pour sa faute à elle [Rêa Silvia] un responsable plus honorable [qu'un simple mortel]', mais peut-être bien 'un dieu responsable de sa faute [*deus auctor culpae*, rapport appositionnel] était plus honorable', c'est-à-dire 'la responsabilité d'un dieu' (cf. R. Amacker, *op. cit.* à la n. 6, p. 362).

sémantico-syntaxique d'une construction, exactement comme l'ordre des termes, comme leur catégorisation, comme leur variation morphophonologique ou comme leur intonation; *g* peut contribuer, au même titre que ces quatre éléments traditionnellement reconnus, à distinguer ce que Frei appelle des catènes (c'est-à-dire des constructions abstraites)<sup>26</sup>. Mais, au contraire de ces éléments qui sont, respectivement, d'ordre tactique, catégoriel, segmental et prosodique, *g* relève seulement du contenu (par hypothèse, ce pourrait être une valeur de langue)<sup>27</sup>.

Comme d'autres entités linguistiques, le centre de gravité peut donner lieu à des extensions d'emploi analogiques. Ainsi, le groupe *mons arduus* représente une construction où *g* ne figure pas d'ordinaire (ce type n'est pas ambigu dans des conditions normales). Mais il y a des cas où le parallélisme analogique avec *summus mons* a dû jouer, c'est-à-dire où l'interprétation partitive a pu être ressentie comme alternativement possible à côté de l'interprétation normale, fournissant le sens 'la montagne en ce qu'elle a d'escarpé' (parallèle à 'la montagne en ce qu'elle a de plus haut' pour le tour modèle supposé); c'est, en tout cas, la conclusion que je tire, indirectement, de l'existence de groupes transformés tels que *ardua montis*, etc. analogues à *summum montis* explicitant la valeur partitive du tour ambigu (cf. note 19).

L'hypothèse du centre de gravité permet ainsi d'expliquer deux cas d'ambiguïté par alternat qui requerraient sans elle des justifications indépendantes. Cette propriété suffirait à la légitimer; mais un autre aspect de cette hypothèse mériterait d'être étudié: dans les constructions où il figure, *g* est un élément mobile qui peut se grouper soit avec les éléments composant le signifié «*a*» soit avec ceux qui composent «*b*». Il serait dès lors légitime de chercher à généraliser les résultats obtenus jusqu'ici, et de formuler une nouvelle hypothèse descriptive, celle du 'groupement alternatif des valeurs' dans certaines constructions ambiguës; l'alternat serait seulement un cas particulier de ce phénomène plus général, dont l'expression formulaire pourrait se présenter comme il suit.

<sup>26</sup> H. Frei, «L'unité linguistique complexe», *Lingua* 11, 1962, 128-140, pp. 133 ss.

<sup>27</sup> Cf. mon article «Sur la notion de 'valeur'», in R. Amacker, T. De Mauro, L. Prieto (édd.), *Studi Saussuriani per Robert Godel* (Bologna, 1974), 7-43, pp. 34-39, à compléter et à corriger maintenant par R. Amacker, *op. cit.* à la n. 6, pp. 79-80 et 486 (n. 113).

I.  $(a - b) \xrightarrow{\text{sém}} ([x_a \dot{y}_a \text{ etc.} + g] - x_b \dot{y}_b \text{ etc.})$

II.  $(a - b) \xrightarrow{\text{sém}} (x_a \dot{y}_a \text{ etc.} - [x_b \dot{y}_b \text{ etc.} + g])$

où les symboles complexes ' $x_a \dot{y}_a \text{ etc.}$ ' représentent les diverses valeurs composant le signifié du terme  $a$  et du terme  $b$ .

Une telle recherche demande que l'on dispose au moins de la typologie des ambiguïtés dont il a été question au début de cet article. Dans l'état actuel des choses, je dois me borner à signaler que le groupement alternatif des valeurs permet d'expliquer, de la façon la plus simple, l'ambiguïté de langue de la séquence *si quis*<sup>28</sup>, et de la rattacher en même temps à un type connu, représenté, si mes analyses sont correctes, par les constructions ambiguës *summus mons* et *conuersa cuspide*. En effet, les deux interprétations de *si quis*, 'si quelqu'un...' et 'celui qui le cas échéant...', se laissent ramener au schéma général du groupement alternatif des valeurs, à condition de considérer la subordination comme une valeur susceptible de se déplacer d'un terme à une autre<sup>29</sup>; du point de vue sémantico-syntaxique, on a, en effet:

I. (*si quis*)  $\xrightarrow{\text{sém}}$  ([ÉVENTUALITÉ<sup>30</sup> + subordination] – indéfini singulatif indéterminé nominal, etc.<sup>31</sup>)

ou II. (*si quis*)  $\xrightarrow{\text{sém}}$  (ÉVENTUALITÉ – [indéfini singulatif indéterminé nominal, etc. + subordination]).

Selon que la subordination passe d'un terme à l'autre, elle produit l'interprétation 'adverbiale' de *si quis* (fragment de subordonnée circonstancielle hypothétique) ou l'interprétation 'nominale' de relatif indéfini singulatif indéterminé (ce sont bien entendu les valeurs 'nominal' + 'subordination' qui donnent le relatif), alors que, formellement, rien ne

<sup>28</sup> Sur cette ambiguïté, voir mon article «Latin *si quis* et la distinction syntaxique entre nom et adverbe», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 31, 1977, 15-35.

<sup>29</sup> La mobilité de la valeur 'subordination' est de toute manière exigée pour expliquer, notamment, l'interrogation indirecte et surtout la 'décomposition du relatif' (cf. Amacker, *op. cit.* à la n. 6, pp. 150 s.).

<sup>30</sup> Par ÉVENTUALITÉ je désigne le contenu lexical de *si*.

<sup>31</sup> Sous 'etc.', je comprends les valeurs ici sans importance: 'nominatif', 'masculin', 'singulier'. – Pour l'analyse sémantique des indéfinis, cf. l'article cité à la n. 28, par. 3.2.1.

distingue les deux suites *si quis*, sinon peut-être la cohésion apparemment plus forte des deux mots dans l'interprétation nominale (d'où l'orthographe fréquente en un mot graphique *siquis*).

L'hypothèse du groupement alternatif des valeurs permet ainsi de ramener au moins trois sortes d'ambiguïtés systématiques de la langue latine à un type unique, dont l'ambiguïté par alternat est l'exemple canonique mais non exclusif. N'est-ce pas là, sous une forme rudimentaire certes, mais satisfaisant aux besoins de la description, une «*linguistically significant generalization*» (cf. n. 6)?

5, rue des Charmilles  
1203 Genève

René Amacker

HÉLÈNE RICHARD

DE L'AFFECTIVITÉ À L'EXPRESSIVITÉ:  
SUR LA STYLISTIQUE DE CHARLES BALLY

I *Introduction.*

Le langage est le produit de l'instinct de sociabilité de l'homme. Cependant, l'homme n'est pas que social. Ses instincts individuels ne sont pas continuellement subordonnés à son instinct social. De là découle en lui un conflit entre son instinct individuel et son instinct social. Ce conflit va se retrouver au niveau du langage (Bally, *LV*: 21).

C'est ce conflit entre l'instinct individuel de l'homme et son instinct social que Bally se propose d'étudier dans ce qu'il va appeler *la langue parlée*. Nous reviendrons sur ce concept, issu d'un doute qui était venu à Bally quant à la distinction établie par Saussure entre la langue et la parole:

En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup 1° ce qui est social de ce qui est individuel; 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel.

La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement; elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement [...]

La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il convient de distinguer: 1° les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle; 2° le mécanisme psycho-physique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons» (*CLG*: 30 et 31).

Si Saussure ne voit d'acte concret que dans la parole et ne considère pas la langue comme une fonction de l'individu, Bally, quant à lui, propose de chercher dans une seule entité: *la langue parlée*, le jeu entre individu et société:

Il y a toujours lutte entre la parole des individus et la langue organisée, parce que cette langue ne les satisfait jamais complètement. La langue organisée, normale, intellectuelle répond aux besoins de la communication et de la compréhension des idées; la parole, au contraire, est au service de la vie réelle et ce qu'elle veut exprimer, c'est le sentiment, la volonté, l'action; voilà pourquoi les créations de la parole sont essentiellement affectives et subjectives. La question est maintenant de savoir si ces créations n'ont pas de lendemain et ne peuvent pénétrer dans la langue: tout nous donne à penser qu'il en est autrement. L'action incessante des sujets parlants peut être comparée à un siège en règle que la parole fait subir à la langue. J'entends: la langue normale, la langue intellectuelle. La parole livre des assauts ininterrompus à la forte citadelle où se cantonnent le vocabulaire usuel et la grammaire «logique». J'ajoute immédiatement: ces assauts sont partiellement victorieux, et toujours quelques soldats de l'armée de la parole finissent par entrer dans la place. Ce sont surtout les créations affectives qui y pénètrent et y demeurent; ce sont elles qui, par leur fusion avec la langue normale, forment ce composé particulier qu'on nomme la langue parlée (*LV*: 158).

Bally se distingue donc de Saussure en ce sens que si, pour ce dernier, la langue «est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier» (*CLG*: 31), elle est, pour Bally un *produit* qui reste extérieur à l'individu, mais sur lequel il agit tout de même dès lors qu'il l'utilise. C'est cette action, souvent inconsciente, de l'individu sur le système linguistique qui retiendra toute l'attention de Bally. C'est pourquoi il cherchera à montrer que la langue n'est pas uniquement régie par la logique, selon la conception qu'il croit être celle de Saussure, mais également par l'affectivité des sujets parlants. On sera peut-être surpris de la conception un peu restrictive de la langue que Bally attribue à Saussure; ce dernier reconnaît, en effet, que la partie psychique entre également en jeu dans la langue; cependant, il est vrai que pour lui, elle n'est pas «tout entière en jeu, [que] le côté exécutif reste hors de cause, car l'exécution n'est jamais faite par la masse; elle est toujours individuelle et l'individu en est toujours maître; nous l'appellerons la parole» (*CLG*: 30).

Plus loin, en outre, il dit bien que «le signe échappe toujours en une certaine mesure à la volonté individuelle ou sociale, c'est là son caractère essentiel!» (*ibid.*: 34) et que «la langue est un système de signes exprimant des idées» (*ibid.*: 33). Saussure met donc surtout l'accent sur la pensée de type idéale. Or, nous verrons plus loin que Bally, quant à lui, distingue deux types de pensée: l'une d'ordre intellectuel et logique, l'autre d'ordre affectif. C'est en établissant cette distinction qu'il se

démarque de Saussure et qu'il peut postuler que l'individu intervient au niveau de la langue également et non pas seulement à celui de la parole. Bally estime, en effet, que la pensée est un composé d'idées et de sentiments et que, si l'individu peut exprimer linguistiquement autant ses idées que ses sentiments, c'est que la langue lui en fournit les moyens. (Que l'on songe, par exemple, sur le plan syntaxique, à l'ellipse, à l'exclamation, etc.). Ainsi dira-t-il de la langue qu'elle est non seulement «un système de signes exprimant des idées» comme le pense Saussure, mais également un système de signes exprimant l'affectivité. Nous avons là, en germes, les fondements de la théorie de l'énonciation.

Même si, avec Bally, le sujet parlant «entre» dans la langue, ce ne sont toutefois pas les rapports qu'il entretient avec elle qui l'intéressent. La prise en considération de l'individu permet seulement à Bally de donner une dimension nouvelle à la conception que Saussure a de la langue en étudiant la part affective et subjective de l'homme, dans la langue également et pas seulement dans la parole:

En somme je reste fidèle à la distinction saussurienne entre la langue et la parole, mais j'annexe au domaine de la langue une province qu'on a beaucoup de peine à lui attribuer: la langue parlée envisagée dans son contenu affectif et subjectif. Elle réclame une étude spéciale: c'est cette étude que j'appelle la stylistique. Un des objets de mon enseignement sera de montrer comment la stylistique s'emboîte dans la linguistique générale (*LV*: 158-159).

Dès le moment que l'on tient compte du rôle joué par l'affectivité de l'individu dans la langue, on peut en étudier les manifestations formelles. C'est l'étude de ces procédés d'expression de l'affectivité que Bally nomme *Stylistique*. Gardons-nous cependant de la confondre avec une étude de style, car voilà bien deux domaines totalement différents l'un de l'autre, même s'ils peuvent se compléter. Pour Bally seuls comptent les moyens linguistiques au travers desquels s'exprime la pensée.

## II *La pensée et le langage selon Bally.*

Bally conçoit la pensée comme un composé d'éléments intellectuels et affectifs. La partie affective comprend nos émotions, nos sentiments, nos impulsions, nos désirs, nos tendances; la partie intellectuelle, nos idées, la conception qu'on se fait de la réalité objective – ou du moins qui nous



apparaît comme telle – qu'elle soit extérieure à nous ou qu'elle relève de notre monde intérieur. Pour Bally, « nous pensons par idées toutes les fois que nous nous affranchissons de notre moi pour pénétrer dans le domaine de ce qui n'est pas nous » (Bally, *TSF*: 7). Ce qui nous touche personnellement, par contre, est pensé et exprimé dans le langage de façon plus affective ou subjective. Bally note cependant que le langage étant un fait social, il ne peut exprimer de l'individualité que ce qui est accessible à l'ensemble des individus d'un même idiome. Car, « si nos pensées nous sont propres, les symboles employés pour leur expression sont communs à tous ceux qui parlent de la même façon que nous » (*ibid.*: 7). Le langage n'est pas seulement un fait psychologique, même s'il exprime notre pensée: il est aussi social dans la mesure où l'interlocuteur et la représentation qu'on en a peuvent influencer l'expression; l'autre devient par exemple une cible à atteindre: « Le langage devient alors une arme de combat: il s'agit d'imposer sa pensée aux autres; on persuade, on prie, on ordonne, on défend; ou bien, parfois, la parole replie et cède: on ménage l'interlocuteur, on esquive son attaque, on cherche à capter sa faveur, ou bien on lui témoigne son respect, son admiration » (*LV*: 18).

Ainsi, « pour l'énoncé des moindres choses, il faut que la pensée devienne une action et s'impose par le langage; il faut que celui-ci se fasse tantôt pénétrant, incisif, énergique, suppliant, souvent même hypocrite » (*ibid.*: 21).

A la lecture de ces lignes, comment ne pas songer au discours que Socrate tient à Phèdre au sujet de l'art oratoire: « Puisque le propre du discours est de conduire les âmes, pour être habile orateur, il faut savoir combien il y a d'espèces d'âmes; or il y en a un certain nombre, avec telles ou telles qualités; il y a par suite aussi tels et tels hommes. A ces distinctions correspondent respectivement autant d'espèces de discours, et c'est ainsi qu'il est facile de persuader tels hommes de telles choses par tels discours et par telle cause, tandis que tels autres résistent aux mêmes moyens de persuasion. Quand on s'est bien mis dans la tête ces distinctions, il faut en observer les effets dans la vie pratique et pouvoir les suivre vivement par la pensée; autrement on n'est pas plus avancé que lorsque l'on était à l'école de ses maîtres. Mais lorsqu'on est à même de juger par quels discours tel homme peut être persuadé et qu'on peut, à la vue d'un individu, le pénétrer et se dire: voilà l'homme, voilà le caractère dont on m'a fait leçon jadis; il est là devant moi, il faut lui appliquer des discours de telle sorte pour lui persuader de telle chose; quand on est

maître de tous ces moyens, qu'on sait en outre discerner les occasions de parler ou de se taire, d'être concis, émouvant, véhément, et s'il est à propos ou mal à propos de recourir à telle espèce de discours, apprise à l'école, alors on aura atteint la pleine perfection de l'art; auparavant, non pas». (Platon, *Phèdre*, 272a ss.).

Ce que Socrate attend ici des orateurs, Bally pense que n'importe lequel d'entre nous le fait inconsciemment. Il faut noter l'importance accordée à l'interlocuteur. Au sentiment individuel vient donc s'ajouter le sentiment social. Un même désir s'exprimera différemment selon l'interlocuteur auquel on s'adresse ou selon la représentation qu'on en a. C'est ce contact avec les autres sujets qui donne, pour Bally, un double caractère au langage. Tantôt, en effet, c'est l'interlocuteur lui-même qui est pris comme cible du discours, ce qui pousse alors le sujet parlant à concentrer ses efforts sur l'effet qu'il veut produire pour toucher l'autre, tantôt c'est la représentation qu'on a de l'autre qui influence la nature des procédés d'expression utilisés. Ainsi, pour Bally, ce ne sont jamais les formes logiques du langage qui sont au premier plan pour le sujet parlant, mais l'affectivité ou l'expressivité:

Affectivité et expressivité, voilà ce qui domine; il est nécessaire de se faire comprendre, et c'est l'intelligence qui sert à cette fin (*LV*: 22).

L'intelligence, dans le langage, n'est donc jamais une fin en soi, mais un moyen:

Tout homme qui agit et qui exprime son activité intérieure par la parole, pour la communiquer aux autres ou la leur imposer, a besoin d'analyser et d'ordonner sa pensée; la première condition pour arriver à ses fins est d'être compris et toute compréhension repose sur une analyse; les mots, leur enchaînement, l'ordonnance des phrases reflètent cette analyse. Il s'agit là d'une opération intellectuelle au premier chef; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle ne se fait pas pour l'amour de la compréhension; compréhension et analyse ne sont que des moyens d'atteindre le but (*ibid.*: 22-23).

Si donc l'intelligence sert à agencer mots et phrases dans un certain ordre, dans l'ordre voulu pour atteindre le but fixé, c'est l'affectivité cependant qui est le moteur du discours.

### III *L'étude de l'expressivité.*

Si une expression nous paraît affective, ce n'est pas par sa vertu propre, mais parce que nous la comparons à d'autres qui traduisent la même notion qu'elle, mais de façon plus abstraite, plus intellectuelle. Ainsi, un fait est expressif par rapport à un autre qui l'est plus ou moins. La stylistique étudiera donc la valeur affective des faits du langage organisé et l'action réciproque des faits expressifs qui concourent à former le système des moyens d'expression d'une langue. L'expression est l'action d'exprimer la pensée par l'intermédiaire du langage. La langue est composée de formes (temps des verbes, singuliers, pluriels, etc.), de structures syntaxiques (ellipses, ordre des mots, etc.) et de mots. Bally, lui, s'occupe essentiellement de la recherche de l'expressivité au niveau lexicologique. Son étude s'inscrit dans un courant de recherches portant sur l'expressivité en général, et en particulier sur l'étude des moyens phonologiques, morphologiques et lexicologiques mis en œuvre par la langue pour exprimer l'affectivité. Que l'on songe à Troubetzkoy par exemple, qui, trente ans après le *Traité* environ, consacre un chapitre de ses *Principes de phonologie* (1939) à l'élaboration de ce qu'il appelle la phonostylistique. A l'instar de la phonologie qui étudie l'ensemble des procédés phoniques à valeur représentative, la phonostylistique, elle, ne devra s'occuper que des procédés à valeur expressive ou appellative. Elle aura pour but d'établir les marques phoniques conventionnelles susceptibles de distinguer un discours émotionnel d'un discours qui ne l'est pas.

### IV *La langue parlée.*

Pour Bally, «l'étude du langage n'est pas généralement ce qu'elle devrait être: l'enseignement traditionnel des langues tend à procéder mécaniquement, analytiquement et historiquement, tandis qu'il devrait établir avant tout les relations existant entre la parole et la pensée» (*TSF*: 1). La recherche, à son avis, doit porter sur un idiome particulier à une époque donnée. On choisira de préférence la langue maternelle, car «c'est là que la correspondance entre la parole et la pensée se manifeste de la façon la plus claire et la plus aisée. Chacun porte en soi dans la langue qu'il emploie à tout instant et qui exprime ses pensées les plus intimes, les éléments de l'information la plus fructueuse et la plus sûre. Ainsi nous

dirons que la stylistique ne saurait mieux commencer que par la langue maternelle, et cela sous sa forme la plus spontanée qui est la langue parlée» (*TSF*: 20).

La langue parlée n'est pas un mode d'expression idéal mais la seule langue réelle et vivante qui existe. Elle n'est pas à confondre avec la langue familière, populaire ou argotique; l'argot tout comme la langue littéraire ou scientifique étant des formes de langues décentrées. Par langue parlée, il faut entendre langue commune:

La langue parlée n'est donc pas la langue d'une élite, c'est celle de la masse; elle reflète l'état d'esprit de la majorité et non des mentalités d'exception (*TSF*: 285).

Ce terme est à prendre dans un sens purement fonctionnel: c'est la langue utilisée dans le parler moyen et qui sera la norme à laquelle se référer pour étudier d'autres formes de langue. La langue parlée, en outre, n'est pas une; il y en a autant qu'il y a de groupes sociaux et même d'individus. C'est aussi une abstraction, bien qu'elle soit plongée dans la réalité. L'intérêt qu'elle offre au chercheur est qu'elle représente une forme-type à condition que son étude porte sur une forme d'élocution moyenne et fondamentale.

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est en étudiant les moyens d'expression mis en œuvre dans la langue parlée qu'un doute vient à Bally quant à la distinction établie par Saussure entre langue et parole:

La langue parlée, que nous employons tous, tous les jours et toute la journée, ne m'est pas apparue purement intellectuelle mais au contraire profondément affective et subjective dans ses moyens d'expression et d'action (*LV*: 157).

Si elle n'est pas intellectuelle, serait-elle alors à rapprocher de la parole? Le sujet parlant serait-il dès lors un perpétuel «créateur», la langue normale ne lui permettant pas d'exprimer ses désirs comme il le voudrait? – Non; pour Bally, «la langue qu'on parle regorge d'éléments non intellectuels; mais elle n'est pas, dans chaque cas, une création du moment, une improvisation; celui qui parle pour exprimer une émotion, pour prier, pour ordonner, n'a presque jamais besoin d'inventer pour être expressif: il trouve des moyens d'expression tout prêts dans la langue parlée, ce sont même les premiers qui lui viennent à l'esprit. Ainsi c'est bien de la langue et non de la parole; pourtant c'est une langue qui donne

à chaque individu l'illusion qu'il parle d'une façon personnelle» (*LV*: 158).

Bally propose donc qu'on s'intéresse aux moyens d'expression que la langue «met à disposition» du sujet parlant pour exprimer son affectivité. Il suggère, en outre, d'annexer l'étude de la langue parlée à celle de la langue car, dit-il, «la langue affective m'apparaît (...) dans le globe de la langue tout entière, comme une zone périphérique qui enveloppe la langue normale; elle participe de son caractère social, puisque tous les individus s'accordent sur les valeurs qu'elle contient; ce caractère la distingue nettement de la parole, avec laquelle elle a une affinité indéniable à cause de son adaptation plus immédiate aux besoins de la vie». (*ibid.*: 158).

Bally, ainsi, reste fidèle à la distinction «langue-parole», mais il veut qu'on prenne aussi en compte la langue parlée envisagée dans son contenu affectif et subjectif, car les moyens qu'elle met en œuvre pour l'expression de l'affectivité sont pour lui des moyens conventionnels reconnus et adoptés par l'ensemble de la communauté linguistique en question.

## V *Le Traité de stylistique française.*

Si, dans le *Précis de stylistique française*, Bally étudie principalement la caractérisation des tendances expressives du langage en général, dans le *Traité de stylistique française* en revanche, il se consacre aux procédés d'expression en particulier, étudiés les uns par rapport aux autres.

Comme c'est la relativité des faits d'expression qui fixe leur nature, leur caractère propre et que les différents caractères peuvent se ramener par abstraction à quelques types fondamentaux, correspondant aux catégories constitutives de la pensée et surtout du sentiment, on est amené à concevoir l'existence d'un système expressif des faits de langage dont l'explication est la tâche la plus haute qui incombe à la stylistique (*TSF*: 16).

La stylistique recherchera donc les types expressifs qui, dans une période donnée servent à rendre les mouvements de la pensée et du sentiment des sujets parlants et à étudier les effets produits sur l'interlocuteur par l'emploi de ces types. Il faut seulement distinguer ces deux faces de l'observation car intentions et effets ne se recouvrent pas toujours. Bally,

toutefois, ne s'occupe ni des effets produits par les moyens d'expression à caractère affectif ni des causes qui motivent l'emploi de telle ou telle expression. Seuls l'intéressent les procédés linguistiques et leur mise à jour qu'il tentera de systématiser. Son étude se situe dans le cadre du rapport pensée-langage et à l'intérieur de ce cadre, c'est un certain type de pensée qu'il étudie dans son expression linguistique: la pensée de nature affective par opposition à une pensée plus intellectuelle.

La stylistique étudie donc les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité (*ibid.*: 16).

Le fondement de la recherche de Bally est psychologique dans la mesure où il cherche à établir une correspondance entre les faits d'expression et les unités de pensée qu'ils expriment, mais cette étude n'est pas le but poursuivi par la stylistique; elle n'est que sa condition nécessaire:

Une linguistique qui s'inspire des idées saussuriennes doit – nous l'avons vu – tout ramener à la conscience intérieure que nous avons de la langue. Notre méthode sera psychologique ou elle ne sera pas. [...] Toute la recherche doit se concentrer sur les rapports reliant la pensée au langage. En se repliant sur soi-même au moment précis où une pensée particulière ou un mouvement affectif vient s'enchâsser dans une phrase, il s'agirait d'analyser les actes successifs de ce drame complexe: les motifs qui ont déterminé la pensée ou le sentiment, le type général de pensée où s'emboîte cette pensée particulière pour les besoins de la compréhension ou de l'action, puis les formes linguistiques qu'elle revêt spontanément, réductibles elles-mêmes à des types généraux (*LV*: 157).

Bally ajoute cependant que: «Si l'étude du langage est l'étude d'un système de relations entre l'esprit et la parole, la stylistique ne peut être cela, et tout cela; car son domaine propre ne se distinguerait alors en rien du champ général de la recherche linguistique; bien plus, une définition aussi large en ferait une discipline intermédiaire entre la psychologie et la linguistique; or nous prétendons que son objet est l'expression parlée et non le fait pensé; son regard est tourné vers le dehors et non vers le dedans; [...]» (*TSF*: 12-13).

Délimiter ces moyens d'expression, les identifier et en dégager le caractère affectif, voilà la tâche que s'est fixée Bally dans le *Traité* pour

atteindre son but, qui est de voir si ces moyens sont systématisables. C'est le rapport qu'entretiennent les procédés d'expression les uns avec les autres, et non celui existant entre le sujet parlant et les moyens linguistiques qu'il utilise pour s'exprimer, que Bally étudie. Son objectif sera donc de mettre à jour les relations réciproques existant entre ces faits, puis d'examiner l'ensemble du système expressif dont ils sont les éléments:

Un système linguistique se présente à nous comme un vaste réseau d'associations mémorielles constantes sensiblement analogues chez tous les sujets, associations qui s'étendent à toutes les parties de la langue, depuis la syntaxe et la stylistique, en passant par le lexique et la constitution des mots, jusqu'aux sons et aux formes fondamentales de la prononciation (Bally, *LGLF*: 20).

Cette conception de la langue implique, pour l'étude d'une unité linguistique, qu'on en considère la valeur au sein du système duquel elle fait partie. On l'envisagera donc dans le réseau de relations qu'elle entretient avec les autres unités.

L'analyse d'une entité linguistique n'est donc rien d'autre que la recherche de son caractère distinctif par rapport aux autres entités co-existant avec elles. On ne reconnaît ainsi une identité à un objet qu'en se référant à un autre, absent ou présent.

Le caractère «systémique» de la langue impose à la linguistique une attitude «systématique»: même s'il s'agit de décrire une unité minimum, car la décrire implique qu'on en détermine la «valeur», il est nécessaire de la voir dans toutes ses associations oppositives possibles (que nous appelons aujourd'hui paradigmatiques) et dans toutes ses possibilités de combinaison syntagmatique (De Mauro, «Introd.» *CLG*: IX).

Pour étudier les faits d'expression, Bally préconise d'agir en trois temps: tout d'abord délimiter le fait de pensée auquel il correspond, puis identifier ce fait et enfin en dégager la nature affective.

*Délimiter* un fait, c'est pouvoir l'assimiler à un fait de pensée dont il est le symbole. Pour délimiter un fait d'expression, il faut lutter contre l'instinct étymologique qui tend à décomposer les mots dans leurs éléments et à isoler les uns des autres des groupes de mots formant une unité.

On peut alors *identifier* le fait d'expression, c'est-à-dire établir une correspondance entre lui et la notion simple et abstraite à laquelle il

correspond. L'identification demande qu'on tienne compte de l'entourage et que les faits d'expression soient reliés entre eux par des associations naturelles. Elle consiste à trouver pour toute expression étudiée un équivalent logique et cette valeur logique conduit à une classification des faits d'expression.

Enfin, il convient de *dégager la nature affective* du fait d'expression. En d'autres termes, il s'agit de chercher les procédés formels qui permettent l'expression de l'affectivité au niveau du langage. Parmi ces procédés, l'on peut distinguer les moyens directs et les moyens indirects. Les moyens directs sont essentiellement liés aux mots eux-mêmes, tandis que les moyens indirects sont la syntaxe, l'intonation, l'ellipse ou la phraséologie, par exemple.

#### VI *Les caractères affectifs des faits d'expression.*

Bally distingue deux types de caractères affectifs: les caractères affectifs naturels et les caractères affectifs liés à un effet par évocation. Si les premiers «s'expliquent immédiatement par les rapports existant entre les faits de langage et les faits de pensée, pourvu que le sentiment intervienne dans le travail d'association», et que les effets qu'ils produisent «semblent émaner des expressions mêmes, parce qu'ils sont inséparables de leur signification» (*TSF*: 204), les seconds, quant à eux, «au lieu de reposer sur un rapport direct et immédiat ont un caractère indirect, symbolique, représentatif, en ce sens qu'ils résultent de l'évocation de certaines formes de vie et d'activité par des associations devenues habituelles et inconscientes [...]» (*ibid.*: 204). En d'autres termes, on peut dire que les effets par évocation résultent de l'emploi de certaines formes de langage dans des milieux sociaux autres que celui dans lequel elles ont normalement cours. Si, par exemple, dans une soirée mondaine, l'on entend dire de quelqu'un qui est décédé, qu'il «a rendu l'âme» ou qu'il est «raide», l'effet produit par ces expressions sera un effet par évocation, car leur emploi fait allusion à un milieu social autre que celui où elles sont prononcées. On mesurera l'effet de ces expressions par rapport à celui d'une forme de la langue commune tel que «il est mort», par exemple. Mais, à ce sujet, Bally nous met en garde devant le risque qu'il y a à confondre une affectivité de type naturel et une affectivité liée à une situation. Ainsi, dans la phrase «il est mort», le contenu affectif est



évident, mais il n'est pas produit linguistiquement. Le mot «mort», en effet, est parfaitement neutre, froid et arbitraire par rapport à la situation qu'il signifie. L'affectivité ou l'impression qui se dégagent de cette phrase sont donc extralinguistique et leur étude n'entrera pas dans le cadre des recherches que s'est fixé Bally. Rappelons, en effet, que toute son étude se situe dans les rapports entre la pensée et le langage.

Ainsi, les effets par évocation résultent de la valeur symbolique des faits d'expression et de la faculté qu'ils ont d'évoquer le milieu où leur emploi est le plus courant :

Chaque groupement distinct et chaque forme d'activité tend à créer un type spécial d'expression [...]; l'ensemble des personnes auxquelles chaque type d'expression est familier et l'ensemble des circonstances qui en déterminent la création et la conservation, voilà ce que nous appelons, faute de mieux, un «milieu» (*TSF*: 218).

En outre, deux conditions sont nécessaires pour qu'un fait de langage évoque un milieu :

Il faut d'abord qu'une représentation, vraie ou fausse, mais en tout cas typique et traditionnelle, de ce milieu existe dans la conscience des sujets parlants; il faut ensuite que le fait de langage ait un rapport quelconque avec les choses relatives à ce milieu (*ibid.*: 221).

Si l'on peut parler de langages propres à certains milieux, c'est qu'il existe une langue commune qui traduit ce que Bally appelle «les formes constantes de la vie» (*ibid.*: 209), c'est-à-dire les besoins essentiels de l'individu que sont ceux de manger, de boire, de dormir, de respirer, etc. :

Le sujet parlant a l'impression qu'il y a dans la langue maternelle des mots fréquents et des mots rares, des expressions usuelles et des expressions non usuelles; cela prouve indirectement l'existence d'une langue commune, qui reflète, dans un groupe linguistique donné, des formes constantes de la vie humaine et de la vie sociale; toutes les formes d'expression servant à des emplois plus restreints, ou particulières à des groupements plus limités lui restent subordonnées. La langue commune ne se confond qu'en partie avec le mode intellectuel et se distingue nettement de la langue parlée ou expression familière (*ibid.*: 203).

La langue parlée, comme nous l'avons vu plus haut, contient des éléments affectifs. La langue commune, au contraire, est neutre et dénuée

de caractère affectif. C'est la raison pour laquelle Bally la prend comme terme de comparaison. Elle se distingue aussi de la langue intellectuelle ou langue écrite, parce qu'elle est plus simple et moins abstraite. La langue intellectuelle vise à l'expression précise des idées alors que la langue commune doit être «un instrument commode pour la communication des pensées relatives aux choses essentielles de la vie» (*TSF*: 214).

Il convient cependant de rappeler qu'aussi bien la langue intellectuelle que la langue commune sont deux modes d'expression parfaitement irréels – puisqu'on ne les rencontre jamais à l'état pur – mais que Bally les conçoit comme modes d'expression idéaux par rapport auxquels comparer l'affectivité contenue dans la langue parlée, telle qu'elle a été définie plus haut, que Bally prend comme objet d'analyse.

## VII *Langue parlée, langue littéraire.*

L'expressivité modifie l'expression existante en quantité et en qualité (grossissement, rénovation, déformation, etc.); que l'on songe à des moyens d'expression tels que l'exagération, la personnification, la métaphore, par exemple! Elle évite ainsi la notation exacte des faits et pousse à des créations incessantes, autant dans la langue parlée que dans la langue littéraire. Cependant, si dans la langue parlée, «ces créations passent inaperçues, c'est que la plupart n'ont pas de lendemain, sont oubliées au moment de leur éclosion et échappent à l'attention; on a tort de les négliger; si l'on y prenait garde, on verrait qu'elles se font au nom de tendances souterraines qui régissent le langage, que ces créations spontanées se détachent sur le fond de la langue usuelle comme les créations de style se détachent sur le fond de la langue littéraire conventionnelle, que ces deux types d'innovations, trouvailles spontanées du parler et trouvailles de style, dérivent d'un même état d'esprit et révèlent des procédés assez semblables» (*LV*: 28-29). Entre ces deux modes d'expression, seuls l'intention et le but sont différents, car l'effet visé n'est pas le même. L'artiste fait de la langue un emploi conscient et volontaire; son intention en outre, est d'ordre esthétique, ce qui est plus rarement le cas chez le sujet parlant qui, pour sa part, utilise la langue de façon plus spontanée et inconsciente:

Ce qui est but pour le poète n'est que moyen pour l'homme qui vit et agit. Les procédés linguistiques de celui-ci ne servent qu'à extérioriser ses impres-

sions, ses désirs, ses volontés; une fois l'action accomplie, le but est atteint. Le poète, lui, aspire à transposer la vie en beauté; il veut projeter en dehors de lui son émotion sans l'intellectualiser ni la généraliser; voilà pour le dire en passant ce qui distingue l'artiste de l'homme de science (*LV*: 29).

Bally envisage la langue littéraire non pas comme une « création » à part mais comme une transposition de la langue commune avec, pour seule différence, la motivation. Il se demande alors comment un type expressif ou un signe expressif de la langue parlée par tout le monde se transforme en un procédé littéraire. Car, pour lui, « l'écrivain se contente de transposer à son usage les thèmes qu'il trouve dans le langage de tout le monde et de les faire servir à ses fins qui sont esthétiques et individuelles, tandis que le langage est actif et social » (*ibid.*: 60-61).

Ainsi, pour Bally la langue littéraire n'est rien d'autre qu'une de ces langues spéciales, telles que la langue administrative ou technique par exemple, qui sont finalement toutes subordonnées à la langue parlée. Ce sont en quelque sorte ce qu'il appelait plus haut des langues de milieu :

La langue littéraire a surtout une valeur sociale, c'est un symbole de distinction, de bonne tenue intellectuelle, d'éducation supérieure; la linguistique ne peut l'envisager autrement que comme l'une de ces langues spéciales (...). A ce titre, elle a sa place – d'honneur il est vrai – aux côtés de la langue administrative, de la langue scientifique, de la langue des sports, etc. (*LV*: 28).

Mais, rappelons-le, ce qui intéresse Bally, ce n'est ni une de ces langues spéciales, ni la langue d'un écrivain, mais la langue elle-même. C'est le rapport qu'entretiennent les procédés d'expression les uns avec les autres et non celui existant entre le sujet parlant et les moyens qu'il utilise pour s'exprimer que Bally étudie. Cette distinction est importante, car c'est elle qui fonde la différence entre la stylistique conçue par Bally et celle de l'école idéaliste définie par les disciples de Croce et Vossler, dont Léo Spitzer tout particulièrement.

### VIII *Etude de style et stylistique.*

Pour Bally, il ne s'agit pas d'étudier l'expression d'un individu ou d'un groupe social donné. Son but, c'est la langue en général envisagée dans son contenu affectif plus particulièrement. Ainsi, les éléments

linguistiques qui traduisent l'affectivité sont à étudier à l'intérieur du système de la langue et par rapport à d'autres qui ne la traduisent pas ou d'une moindre façon. Jamais on ne débordera du cadre de la langue. Il ne sera jamais question de savoir pourquoi un sujet parlant emploie telle expression plutôt que telle autre. On se bornera à constater qu'il a recours à tel ou tel moyen d'expression, on le décrira et on le comparera à d'autres identiques du point de vue du sens (ou de l'idée) mais différents quant à la valeur expressive.

Soit la phrase de Daudet: «Le corps de Tartarin était un brave homme de corps, très lourd, très sensuel, très douillet, très geignard, plein d'appétits bourgeois et d'exigences domestiques, le corps ventru et court sur pattes de l'immortel Sancho Pança.»<sup>1</sup>

La stylistique rechercherait la nature affective des expressions contenues dans ce passage, les procédés de langage mis en œuvre pour produire ces effets et enfin la place occupée par chacune de ces expressions dans le système en général. Une étude de style, au contraire, s'attacherait à savoir pourquoi Daudet emploie tant d'expressions familières, quel effet il veut produire par leur combinaison et enfin quel rôle général joue l'expression familière et l'imitation du langage parlé dans le système de son style. Il convient donc d'éviter la confusion entre l'observation stylistique et l'observation des faits de style: on croit étudier la nature d'un fait d'expression alors qu'on étudie l'emploi qu'en fait un auteur.

C'est une langue lexicalisée et grammaticalisée qu'il [Bally] étudie et non l'emploi particulier que peut en faire un individu donné, dans des circonstances données et à des fins déterminées.

Cette définition n'a pas toujours été aperçue ou acceptée par ses contemporains ou ses successeurs immédiats» (Guiraud: 47).

Il conviendrait donc de reprendre de façon approfondie la distinction que Bally établit entre l'analyse stylistique telle qu'il la définit et l'étude du style d'un individu ou d'un groupe social donnés.

26, rue de Contamines  
1206 Genève

Hélène Richard

<sup>1</sup> Cette phrase de Daudet est citée par Bally lui-même (*TSF*: 26) pour illustrer la différence entre stylistique et étude de style.

## ABRÉVIATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

LV = Ch. Bally, *Le Langage et la Vie*, Genève: Droz, 1965<sup>3</sup> (réimpr.).

TSF = Ch. Bally, *Traité de stylistique française*, Genève: Georg, 1909<sup>5</sup>.

LGLF = Ch. Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne: Francke, 1965<sup>4</sup>.

CLG = F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris: Payot, 1972 (éd. crit. préparée par Tullio De Mauro).

## BIBLIOGRAPHIE

T. De Mauro, «Introduction» au *CLG* de F. de Saussure, Paris: Payot, 1972.

P. Guiraud, *La stylistique*, Paris: PUF, 1970 (QSJ 646).

Platon, *Phèdre*, Paris: Garnier-Flammarion, 1964 (trad. E. Chambry).

N. S. Troubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, trad. fr.: J. Cantineau, *Principes de phonologie*, Paris: Klincksieck, 1964.

HAIIM B. ROSÉN

LES LOIS SYNCHRONIQUES ET LES LOIS DIACHRONIQUES  
DANS LE *COURS* DE SAUSSURE\*

Dans un paragraphe qui est très souvent cité et que l'on considère – à juste titre, semble-t-il – comme fondamental, on trouve, selon le texte de l'édition imprimée du *Cours de linguistique générale*<sup>1</sup>, une distinction entre ce qui est une «loi synchronique» et ce qui est une «loi diachronique» (titre du paragraphe I.III.§ 6, p. 133 sq.), distinction à l'appui de laquelle le *Cours* fournit quelques exemples propres à lui servir de base. Or il nous a paru à plusieurs reprises<sup>2</sup> que ces exemples, et surtout l'application qui en est faite à la distinction entre la synchronie et la diachronie, éveillent quelques doutes sur le plan méthodologique; il nous paraît, en effet, assez difficile de concilier l'impression de manque de clarté et de netteté qui se dégage du passage en question avec la logique et la pénétration de pensée qui ont fait la réputation du maître genevois.

Dans les situations de ce genre, on souhaite pouvoir vérifier l'authenticité de ce qui est transmis dans le *Cours* imprimé, avant que l'on ne se forme un jugement hâtif et préconçu. C'est la voie qui a été empruntée par Peter Wunderli dans son ouvrage minutieux de critique textuelle et d'interprétation<sup>3</sup> concernant quelques-uns des chapitres du *Cours*, pour lesquels il juxtapose le texte imprimé avec les notes des auditeurs publiées

---

\* A quelques détails près, cet article reprend le texte d'une conférence faite à la Société de linguistique de Paris le 27 avril 1985.

<sup>1</sup> Nous évitons la nomenclature «Vulgate» employée par P. Wunderli, *Saussure-Studien* (= *Tübinger Beiträge zur Linguistik* 148, Tübingen 1970); il nous paraît que le rapport entre le texte imprimé du *Cours* et celui des «sources manuscrites» (les notes des auditeurs comprises) n'est pas analogue à celui entre une «vulgate», selon l'emploi commun de ce terme, et des formulations antérieures.

<sup>2</sup> Principalement dans «Les successivités» in: *Mélanges Marcel Cohen* (1970) 113-129, maintenant in: *East and West, Selected Writings in Linguistics* I (München 1982) 56-72.

<sup>3</sup> Voir la note 1.

par Engler<sup>4</sup>; bien que Wunderli ait consacré un paragraphe de ses *Etudes* (121-146) au sujet de «Synchronie, Diachronie, Panchronie», il ne touche pas au passage qui fait l'objet de notre analyse présente. Dans ce qui suit, nous essayerons non seulement de mettre en lumière les discordances entre le texte du *Cours* imprimé et ceux des cahiers de notes et d'en expliquer les différences de conception, mais également de reconstituer un texte, à la manière d'une édition philologique, à partir des notes de M<sup>me</sup> Secheyay, de François Bouchardy, d'Emile Constantin, de Georges Dégallier, de Léopold Gautier et de Francis Joseph des années 1908/9 (II<sup>e</sup> cours) et 1910/11 (III<sup>e</sup> cours), qui heureusement ne diffèrent pas essentiellement entre elles, les divergences qui s'y rencontrent étant de toute manière considérablement moindres que l'écart textuel et conceptuel qui s'observe entre l'ensemble des notes et le livre imprimé.

Ce qui nous amène tout particulièrement à éprouver du scepticisme envers le texte imprimé est le fait que les exemples fournis en tant qu'illustration de ce que le *Cours* présente comme des «lois diachroniques» ne sont point d'un caractère uniforme et surtout ne constituent pas tous des rapports diachroniques. On y aperçoit plutôt un mélange gênant de changements historiques véritables, de relations qui sont en réalité morphophonologiquement synchroniques, de confrontations entre des formes authentiques et d'autres qui ne sont obtenues que par la reconstruction, fondée sur la comparaison, et qui représentent donc une supposition a priori d'un développement diachronique – formant un cercle vicieux.

Regardons-les de plus près et notons d'abord que la démonstration, dans le *Cours* imprimé, se sert de six lois tirées du grec :

«Voici quelques exemples empruntés au grec, et où les 'lois' des deux ordres sont confondues à dessein» (alinéa 3 du § 6).

La mention que tous les exemples seraient tirés de la langue grecque ne figure dans aucun des cahiers des auditeurs, et de fait les exemples utilisés dans les notes ne le sont qu'en partie. On ne peut donc s'empêcher de conclure que le choix des exemples a été modifié par les éditeurs afin de créer une présentation plus contrastée des faits en question en les tirant d'une seule langue, bien connue et soigneusement étudiée, le grec.

<sup>4</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Edition critique par R. Engler (Wiesbaden 1967)

Le premier des exemples (alinéa 4) qui seront définis comme diachroniques a trait aux aspirées; il est formulé comme il suit:

«Les sonores aspirées de l'indo-européen sont devenues des sourdes aspirées: \**dhūmos* → *thūmós* 'souffle de vie'; \**bherō* → *phērō* 'je porte', etc.»

Notre objection est que rien ne nous garantit qu'un \**b<sup>h</sup>* grec ait précédé un \**p<sup>h</sup>*. Pour nous, le caractère sonore ou non des aspirées grecques est entièrement dépourvu de pertinence, comme l'est, par ailleurs, également celui des aspirées indo-européennes (selon la reconstruction qui est à la base des réflexions saussuriennes), compte tenu – dans les deux cas – du manque d'une opposition de sonorité dans les systèmes en question; on n'attribuera donc aux aspirées grecques ni une nature sonore ni une nature sourde, et l'on ne parlera pas non plus, dans notre style de présentation, d'un processus diachronique qui interviendrait entre les deux. Néanmoins, accuser Saussure de manque de méthode structurale serait un anachronisme<sup>5</sup>. Le rapport *dh* (p. ex. du sanscrit, donc sans astérisque!): ϑ (grec) est un rapport comparatif, non pas diachronique, circonstance dont Saussure était, de toute évidence, parfaitement conscient, car dans l'exemple n° 4 (alinéa 7), qui traite du *h* initial de ἑπτὰ, la forme à *s* initial est tirée, dans la formulation des cahiers des auditeurs, du latin (*septem*); elle est donc présentée d'une manière comparative, tandis que dans le *Cours* imprimé un prétendu \**septm* figure comme l'antécédent diachronique et reconstruit (voir l'astérisque!) du numéral grec. Pour en revenir aux aspirées, on pourrait admettre le rapport *dh:th* dans le sens du *Cours* imprimé, si l'on identifiait les rapports comparatifs avec les rapports diachroniques, assimilation qu'on a encore moins tendance à faire de nos jours qu'au début du siècle. Toutefois, il n'est pas concevable que le découvreur de l'origine des sourdes aspirées indo-iraniennes anciennes eût imputé au grec l'existence de phonèmes de ce même genre à côté d'autres occlusives aspirées.

Or l'examen des cahiers de notes nous enseigne que cet exemple, l'un des deux plus douteux du paragraphe examiné, ne figurait pas du tout dans les leçons professées. En fait, il fut ajouté par les éditeurs afin de fonder la présentation tout entière sur la langue grecque. A la place de cette «loi» il y avait, dans la conférence authentique, un exemple français

<sup>5</sup> Cf. Wunderli, *o.c.* 140.



(langue encore mieux connue des étudiants que le grec!), à savoir le passage de *c* latin à *ch* français, phénomène qui met en opposition deux états de langue attestés et séparés chronologiquement plutôt que topographiquement et constitue par conséquent un exemple excellent de processus diachronique-historique véritable. Nous allons voir que la deuxième loi également (alinéa 5 du *Cours* imprimé), qui est caractérisée comme synchronique (elle porte sur la position de l'accent en grec classique), bien qu'elle figure dans les leçons du II<sup>e</sup> cours, correspond, dans le III<sup>e</sup> cours, à un autre exemple, portant sur un fait analogue en français (la position finale de l'accent), auquel fait suite un trait comparable de cette langue, situé certes sur un autre niveau d'analyse, mais qui concerne également des phénomènes positionnels: «le régime ne doit pas précéder le verbe»<sup>6</sup>.

Parmi les prétendus exemples diachroniques, il s'en trouve encore un autre qui provoque notre scepticisme; dans ce cas-là nous en trouvons les traces aussi dans les cahiers des auditeurs (loi n° 5, alinéa 8):

«*m* final a été changé en *n*: \*jugom → zugón (cf. latin jugum)»<sup>7</sup>.

A nos yeux, le fait qu'une seule nasale est admise en fin de mot, loin d'être un «processus diachronique», est une réalité morphophonologique exactement comme les *Auslautgesetze* qui constituent la loi n° 3 (alinéa 6), selon laquelle «tous les mots se terminent par une voyelle ou par *s*, *n*, *r* à l'exclusion de toute autre consonne»; toutefois, cette dernière est interprétée comme étant un rapport synchronique entre «l'unité du mot et sa

<sup>6</sup> Nous croyons que cette formulation est trop généralisée et trop approximative (voir le texte, ci-après, p. 99); il se peut qu'il y ait eu un échange ou une discussion entre Saussure et ses élèves qui a donné naissance à la notation de cette loi. Bien qu'il eût été nécessaire d'ajouter «non pronominal» au terme «régime», Saussure n'avait pas besoin de tenir compte du type *La nappe je mets*, qui joue un rôle important à l'époque actuelle dans les discussions sur la structure syntaxique énonciative de la phrase française. – La note personnelle de Saussure n° 71 (R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Genève-Paris, 71) indique lesquels des phénomènes il avait à l'origine l'intention d'utiliser comme exemples (et de quelle façon): «On parle bien de lois phonétiques; mais il faut opposer la loi phonétique à la loi synchronique. Exemples de lois synchroniques (ordre des mots en français; limite de l'accent tonique en grec; en vieux slave, tout mot finit par une voyelle) et de changements phonétiques». Cette note appartient au II<sup>e</sup> cours (1908/9).

<sup>7</sup> Il n'est pas dépourvu d'intérêt de citer ici la note marginale critique, à vrai dire, qui a été ajoutée par les éditeurs du *Cours* (p. 134): «D'après MM. Meillet [...] et Gauthiot [...] l'indo-européen ne connaissait que *-n* final à l'exclusion de *m*; si l'on admet cette théorie, il suffira de formuler ainsi la loi 5: tout *-n* final a été conservé en grec».

fin» (en ceci le texte des notes et celui de l'édition imprimée concordent). En effet, aucune langue indo-européenne ancienne ne connaît des oppositions de nasales en finale absolue, et rien ne nous garantit qu'un \**m* grec précédait *v*, même pas au plan comparatif, à moins qu'on ne conçoive le sanscrit comme constituant l'«indo-européen»<sup>8</sup>.

Cependant, que Saussure n'ait pas considéré le sanscrit comme l'«indo-européen primitif», c'est ce qui ressort clairement de sa découverte du caractère non original des aspirées sourdes indo-iraniennes (à laquelle nous avons déjà eu occasion de faire allusion), de l'identification de la IX<sup>e</sup> et la VII<sup>e</sup> classe du présent en sanscrit et tout particulièrement de la doctrine des «coefficients» et de la reconstruction du système «primitif» (donc non identique à celui de l'indo-iranien) des voyelles indo-européennes.

Selon toute probabilité, l'inconvénient que nous ressentons résulte de la volonté (des éditeurs) de fonder toute la présentation des six lois sur le grec ancien. Le choix de l'exemple \**dh* → *th* est le résultat de cette intention. Par conséquent, l'indication «grec» ne se trouve dans l'édition imprimée qu'une seule fois, au début de la série d'exemples<sup>9</sup>, tandis que dans les notes elle précède chaque exemple grec, ce qui donne l'impression d'être plus conforme à la présentation adoptée lors de la conférence réelle: cette indication spécifique se trouve avant l'explication de la loi de l'accent, de l'*Auslautgesetz*, de la loi de la nasale finale, de la non-conservation des *s* initiaux, toutes déjà mentionnées ici, et encore avant la présentation de la «chute» des occlusives finales. Le seul exemple n° 1 des notes ne contient pas de grec, les autres en contiennent à côté d'illustrations tirées d'autres langues, surtout du français (cf. ce qui a été dit à la p. 93 s. concernant les exemples de l'alinéa 5). Les éditeurs ont rayé toute référence au français et à son histoire, histoire bien attestée et bien plus propre à susciter l'intérêt des auditeurs francophones. La version des cahiers s'appuie souvent sur le français, pour la synchronie (position de l'accent du mot, position du régime direct par rapport au verbe) aussi bien que pour la diachronie (naissance du *ch* de certains *c* latins ou ancien-français, remplacement des *s* par l'accent circonflexe dans le groupe *st*). De toute manière, l'exemple qui était, pour nous, le plus gênant, celui qui se rapporte à la sourde aspirée, n'est pas de Saussure.

<sup>8</sup> Cf. la note précédente.

<sup>9</sup> Alinéa 3, passage cité plus haut, p. 92.

Il ressort de la discussion des deux exemples que nous avons examinés en détail que leur présentation, et même le choix de l'un d'entre eux au moins reflète les conceptions des éditeurs du *Cours* plutôt que celles du savant qui le professait. C'est ici qu'il y a lieu d'évoquer les réflexions de Wunderli, *o.c.* 12: «Schon früh [...] hat sich die Frage gestellt, wie treu Bally und Secheyhay<sup>10</sup> den Gedankengängen Saussures gefolgt sind, ob ihre Interpretationen und Entscheide tatsächlich immer adäquat waren». Cependant l'écart des conceptions qui se fait sentir entre l'édition imprimée et ce que nous considérons comme étant les leçons authentiques semble bien tenir, plutôt qu'au choix des exemples, au sujet même du paragraphe 6. Cela ressort déjà du titre de notre paragraphe, les éditeurs ayant, en effet, omis le titre original ou l'ayant remplacé par un autre de leur propre chef. Tandis que l'édition imprimée a intitulé «Loi synchronique et loi diachronique», voici ce qu'on trouve dans les cahiers des étudiants: Gautier, qui note le II<sup>e</sup> cours (1908/9), a un titre correspondant à celui de Bally-Secheyhay, mais au pluriel («Lois... etc.»), ce qui n'a rien d'étonnant vu l'homophonie des deux formes lors de la présentation orale; cependant, il ajoute entre parenthèses une note explicative qui, bien qu'elle ait été personnelle, peut refléter une remarque à part du professeur: «Bon! on arrive à la définition de *loi*!<sup>11</sup>». Or cette remarque correspond exactement au titre du paragraphe dans le III<sup>e</sup> cours (1910/11, noté par Dégallier), qui est uniquement: «Notion de loi». (On doit s'imaginer que les titres étaient tout au moins inspirés par une déclaration de la bouche de Saussure, telle que: «Nous allons maintenant parler de...»<sup>12</sup>.)

Ainsi le sujet du § 6 n'est ni la distinction du synchronique et du diachronique (distinction qui est présupposée par le § 5 et dont, par ailleurs, Saussure ne fut pas le créateur, vu qu'elle remonte à Wilhelm von Humboldt<sup>13</sup>) ni même celle des lois synchroniques et des lois diachroni-

<sup>10</sup> Il n'est pas fait mention de Riedlinger qui, selon toute vraisemblance, ne jouait qu'un rôle marginal dans le travail d'édition, mais dont la contribution aurait paru d'autant plus intéressante qu'il est l'un des auditeurs dont les notes sont restées à la disposition des éditeurs. On peut s'étonner également de la mesure très modeste dans laquelle Albert Secheyhay semble avoir pris en considération les notes de son épouse.

<sup>11</sup> Souligné dans l'original. Cf. aussi R. Amacker, *Linguistique saussurienne* (Genève 1975) 56 sq.

<sup>12</sup> Dans le cahier de Constantin (cours de 1910/11) figure l'expression suivante: «Je ne mentionnerai que la notion de *loi*» (le dernier mot est souligné dans l'original).

<sup>13</sup> Concernant Humboldt en tant que précurseur des voies de pensée «modernes» (parmi lesquelles celles de Saussure), voir E. Coseriu, «Humboldt und die moderne Sprach-

ques, mais plutôt la notion de «loi» en linguistique et l'applicabilité de ce terme en diachronie ou en synchronie. Soulignons qu'on ne trouve nulle part dans le *Cours*, si ce n'est dans le paragraphe dont nous nous occupons, des réflexions adéquates sur cette question de principe centrale dans la recherche linguistique. Le sujet de notre paragraphe est, encore plus exactement, la «nature» de la loi et il est ainsi formulé sous forme de question directe au début du paragraphe dans toutes les notes du II<sup>e</sup> aussi bien que du III<sup>e</sup> cours: «Y a-t-il des lois diachroniques, et quelle est leur nature? Y a-t-il des lois synchroniques, et quelle est leur nature?»<sup>14</sup>; d'autre part, le texte du *Cours* imprimé obscurcit le problème en disant «de quelle nature *peuvent-elles*<sup>15</sup> être?», phrase qui s'ajoute non pas à une question portant sur l'existence des lois, mais à un problème assez différent: «On parle couramment de lois en linguistique; mais les faits de la langue sont-ils réellement *régis par*<sup>16</sup> des lois?»

Par conséquent, la réponse donnée à la question concernant la «nature» de la «loi» n'est pas – selon la pensée originale de Saussure – la distinction «synchronique : diachronique», mais plutôt l'«essence» du concept de «loi», qui est différente en synchronie (si l'on parle d'une loi synchronique) et en diachronie. Le *Cours* (dans sa version imprimée) se demande si les **faits** de langue sont **régis** par des lois, tandis que les cahiers présentent la question de savoir si les **faits sont** (peuvent être appelés) des «lois». Cette formulation, qui est sans aucun doute la formule authentique, crée une cohérence entre le titre (authentique) du paragraphe et la conclusion des délibérations sur ce point: «On ne peut méconnaître la force impérative de la loi [...]. Est-ce que la loi phonétique est absolue? N'y a-t-il pas d'exceptions?» Ces phrases qui occupent la place de la deuxième partie de l'alinéa 17 du *Cours* imprimé manquent entièrement dans ce dernier. Nous y reviendrons plus loin.

Il convient maintenant de présenter un texte «recensé» du paragraphe 6, texte qui pouvait être à la base du travail d'édition de Bally et Sechehaye, assistés par un des auditeurs, Riedlinger. Nous noterons, là où cela

---

wissenschaft», in *Arnold Cikobavas, dabadebis 80 c'lista visadmi midzghvnili k'rebuli*, 20-29, et mon étude «Wilhelm von Humboldts Begriff des Phonems», à paraître dans *Energeia und Ergon*, mélanges offerts à E. Coseriu; voir aussi le deuxième chapitre de l'ouvrage cité de P. Wunderli.

<sup>14</sup> La deuxième question ne figure pas dans les notes de Joseph.

<sup>15</sup> C'est moi qui souligne (H. R.)

<sup>16</sup> C'est moi qui souligne (H. R.)

nous semblera utile, quelques variations des notes du cours de 1908/9 relativement à celles du cours de 1910/11; les alinéas seront numérotés de manière à faciliter la comparaison avec le *Cours* imprimé, dont les alinéas sont marqués par des numéros correspondants dans l'*Édition critique* d'Engler (pp. 203 sqq., colonnes de gauche). Les expressions ou les formulations identiques ou analogues dans le texte des notes et dans celui de l'édition imprimée seront mises en relief.

\*  
\*            \*

EDITION DU TEXTE:

[*Lois diachroniques et lois synchroniques*]

*Notion de loi*

Il est important de savoir s'il y a ou non **des lois** dans la langue; y a-t-il des lois diachroniques et **quelle** est leur nature? y a-t-il des lois synchroniques et quelle est leur **nature**? [Sans vouloir épuiser la notion dans tous les domaines,] le terme de **loi** appelle **deux** idées: 1° celle de la régularité et 2° celle de son **caractère impératif**. 1

[A quel point méritent ces différents faits d'être appelés «lois»?] 2  
La notion même de loi ne peut s'aborder avec chance de succès que si l'on a préalablement **séparé les sphères du diachronique et du synchronique**. Sans cette distinction, <il est> impossible d'avancer. Il est clair que la **confusion** partout sera très grave; on pourra se débattre contre **un fantôme** sans arriver à quoi que ce soit.

Prenons **quelques exemples** de ces lois. Dans cette liste<sup>17</sup>, il y a 3  
des **lois** synchroniques et d'autres qui ne le sont pas; les unes sont selon l'axe synchronique, les autres selon l'axe diachronique:

1° latin *ca-* → français *cha-*: *cattus, cantus* = *chat, chant*. 4

2° L'accent français est toujours sur la dernière syllabe des mots. 5

Il faut opposer les deux genres de lois: la loi synchronique et la loi diachronique, représentée par la loi phonétique. Dans quelle mesure pouvons-nous employer le terme «loi synchronique?»

<sup>17</sup> Est-ce que le professeur avait distribué une feuille ou dressé une liste d'exemples au tableau?

Pour se faire une idée d'une loi synchronique, nous pouvons prendre le fait que telle suite de mots est instituée dans la phrase française: le régime direct ne précède pas (ne doit pas précéder) le verbe<sup>18</sup>.

Ou bien en grec: l'accent tonique est limité aux trois dernières syllabes.

Et ainsi, nous n'aurons pas de peine à trouver des faits dans l'ordre synchronique, des faits d'apparence très différente, auxquels on pourrait donner le nom de «lois».

L'ancien slave ne termine jamais un mot par une consonne.

Comme exemple de lois phonétiques entrant toutes dans le diachronique: *teste, paste* réduit au XIII<sup>e</sup> siècle en *tête, pâte*, etc.; *ka* latin → *ča*; ou encore *ināmicus, reddātus* → *inimicus, redditus*<sup>19</sup>.

3° La langue grecque **termine tous ses mots par voyelles ou bien** 6  
**par Σ, Π, Ν.** (Exclut toute autre consonne à la fin des mots.)

4° En grec, **s initial devient h**: ἔπτα – *septem*. 7

5° **m final** devient en grec *n*: ζυγόν – *jugum*. 8

Strictement, on pourrait parler de trois phénomènes: entre *capio* et *capio*, il y a un **phénomène** diachronique: transmission **sans changement**<sup>20</sup>. Mais on<sup>21</sup> n'y insiste pas pour le moment: l'essentiel est qu'il y en ait deux.

6° En grec, **les consonnes occlusives finales tombent**: γύνακι(κ), 9  
ἔφερε(τ), ἔφερον(τ).

[Si l'on voulait extraire la notion de loi de ces exemples, on découvrirait que les uns sont diachroniques, les autres synchroniques, donnant de la loi un modèle spécial.] **La première loi est diachronique: ce qui était *ca* sera *cha* [; *ca* disparaît devant *cha*]. Pour la deuxième, elle exprime un contrat entre l'unité du mot et l'accent; c'est un rapport présent de deux termes coexistants: c'est une loi synchronique. La troisième loi se passe entre des termes contemporains; c'est un contrat passé entre le mot et sa fin: également synchronique. La quatrième est diachronique – on est entre**

<sup>18</sup> Texte de Gautier; les autres ont seulement l'expression «ne doit pas précéder».

<sup>19</sup> Nous n'insistons pas sur le problème de l'exactitude de ces deux derniers exemples.

<sup>20</sup> Il faut songer que cette constatation fut faite comme réaction à une remarque de quelqu'un parmi les auditeurs provoquée par l'exemple *amicus* ~ *inimicus*, vu des cas tels que *cāpio* ~ *incipio*.

<sup>21</sup> Dans les notes on lit «Je» ou «M. de Saussure».

termes successifs:<sup>22</sup> **ce qui était** *s* sera *h*. La cinquième: ce qui était *m* sera *n*: ζυγόν → ζυγόν: loi diachronique. La sixième: là où il y avait *-t*, *-k* etc., il y aura *ø*.

3° exprime la même chose que **le résultat de 5° et 6°**. Il a fallu 11  
une loi synchronique et **deux lois diachroniques** pour créer cet état.

**Une fois les lois séparées**, on peut étudier quelle est leur **nature**; 12  
**on verra que** l'idée de loi n'est pas la même sur terrain diachronique  
et sur terrain synchronique.

[...]

[...]

Dans le diachronique, on ne peut **parler** de lois que pour les **lois** 17  
**phonétiques**. Nous sommes donc arrêtés par ce terme de «lois  
phonétiques». D'un côté, la loi synchronique, de l'autre la loi  
diachronique représentée par la loi phonétique. Ici, on peut mécon-  
naître la force impérative de la loi. [...] Est-ce que **tous les mots** dans  
les conditions stipulées subissent la loi phonétique? La loi phoné-  
tique est-elle régulière, absolue, sans exception?

#### ANNOTATION CRITIQUE:

0 Lois... synchroniques *Cours II seul* (Gautier)

1 Sans... domaines *Cours II seul* (Riedlinger)

2 A quel... «lois»? *Cours II* (Riedlinger) | sans... soit *Joseph* (*Cours III*)

5 Il faut... *redditus* *Cours II seul* | pourrait] puisse Riedlinger

7 *septa* > *hepta* *M<sup>me</sup> Sechehaye*

8 ζυγόν = *iugum* *Joseph*: *yugóm* > ζυγόν *M<sup>me</sup> Sechehaye*

10 Si... spécial *Joseph seul* | *ca* disparaît devant *cha-* *Joseph seul* | ce  
qui était *s* devient *h* *Joseph seul* | *sera*] devient *Joseph*

<sup>22</sup> Sur la notion du «successif» voir mon étude citée à la note 2. On pourra réfléchir sur la notion du «successif» dans le système de Saussure et son rapport avec le diachronique d'un côté et le synchronique de l'autre à partir de ce qui est dit dans la note personnelle de Saussure n° 3342.2 (*Edition critique* d'Engler, t. 2, fasc. 4, p. 47): «Tout fait linguistique consiste en un rapport, et <ne> consiste en rien d'autre qu'en un rapport. [...] Tout fait linguistique suppose deux termes, lesquels peuvent être successifs ou synchroniques.» Il nous paraît que la successivité est ici un rapport à l'intérieur d'un système, tandis que la diachronie lie deux «faits», c'est-à-dire est un concept applicable au lien qui existe entre deux «rapports».

Il exprime la même chose que *M<sup>me</sup> Secheyay*: exprime *Joseph Constantin*: est *Dégallier* | Il a fallu... état *deest M<sup>me</sup> Secheyay Joseph* | une loi synchronique et *om. Constantin* | créer cet état] édifier la loi 3 (synchronique) *Constantin*

17 sans exception *Cours II (Riedlinger) seul*

\*  
\*            \*

Le fait le plus important dont il faille tenir compte est qu'à l'époque de Saussure la notion de «loi» n'était considérée comme applicable qu'aux «lois phonétiques» (*Lautgesetze*); c'était ce fait qui amena Saussure à accorder au *Lautgesetz* un statut particulier et à le considérer en effet comme le seul représentant – le représentant par excellence – de la diachronie sous forme de loi.

Ce que de Saussure oppose à la loi synchronique est, par conséquent, la loi phonétique. Or non seulement il parle de la loi diachronique comme représentée par la loi phonétique (17), mais il considère aussi, inversement, toute loi phonétique comme étant *ipso facto* un rapport diachronique. Nous possédons un témoignage intéressant de cette prise de position dans une note manuscrite de la main du maître (n° 3289, Ms. fr. 3951 de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève)<sup>23</sup> qui s'exprime ainsi:

«Nous sommes portés à supposer que les *faits* dont s'occupe la phonétique sont 'dans une époque' [...], que seule leur *explication* nécessite, invite, ou conseille [...] de faire intervenir une époque antécédente, par conséquent un total de deux époques. C'est là une des erreurs typiques de la linguistique actuelle, que nous nous réservons de combattre ailleurs sous un point de vue systématique. Bornons-nous à affirmer que bien avant qu'il faille deux époques pour *expliquer* un fait phonétique, c'est-à-dire le ramener à une loi, il faut déjà [...] deux époques pour le constituer [...] pour lui permettre d'*exister* et d'*être* un des objets que nous ramenons à des lois».<sup>24</sup>

Saussure n'attribue pas aux changements sémantiques et morphologiques la même nature de «loi» qu'aux changements phonétiques, vu que

<sup>23</sup> Voir *Edition critique*, t. 2, fasc. 4, p. 15; cf. Godel, *Sources manuscrites* 13; 39.

<sup>24</sup> Les mots imprimés en italiques sont soulignés dans l'original.



des notions telles que la morphologie diachronique ou la syntaxe diachronique n'étaient naturellement pas encore connues de son temps<sup>25</sup>.

Nous ne fausserons pas l'intention de Saussure en disant qu'il a opposé dans le paragraphe examiné les *rappports* synchroniques aux «*Lautgesetze*»; c'est seuls ces derniers qu'il prend comme des représentants de la diachronie, et il n'utilise le terme de «loi» dans le domaine de la synchronie qu'en tant que façon de parler (5, 10, 12), en préférant à cette fin le terme de «contrat» (10), lui aussi emprunté à la sphère juridique, mais impliquant moins que «loi» une imposition de la part d'un facteur extérieur. Il y a, par conséquent, une tendance à concevoir les changements phonétiques en tant que processus comme une successivité (10; et cf. la note manuscrite citée plus haut), conception qui est absente du texte imprimé. Une telle prise de position est justifiable (tout au moins à une époque «préphonologique») même à nos yeux, bien que nous n'attribuions pas toujours aux formes sous-jacentes le statut de précurseurs historiques des formes résultantes.

Même de Saussure n'est pas allé si loin: les marques extérieures de la conception d'un processus comme diachronique, telles que l'astérisque ou la flèche symbolisant l'axe du temps<sup>26</sup> ne figurent pas dans l'édition imprimée du *Cours* (dans des alinéas 5, 7, 9), tandis que les notes des auditeurs reflètent un mode d'expression différent de la part du professeur. La même observation s'applique à quelques termes employés à l'alinéa 10 du *Cours* imprimé, notamment «remplacer», où les notes montrent une tournure du type «ce qui était... devient (ou: sera)», «disparaître» – expression à l'aide de laquelle les éditeurs étaient en mesure d'éviter l'emploi du terme «zéro» (peu familier à leur époque) qui a dû figurer dans la présentation orale du cours selon le témoignage des cahiers – ou «ont créé» (alinéa 11, où les cahiers s'expriment d'une façon entièrement différente). Les termes originaux, et surtout le très fréquent «devenir», peuvent être conçus – selon les tendances actuelles – comme l'expression d'un processus diachronique aussi bien que synchronique, le dernier nommé étant bien symbolisé, dans les notes des auditeurs, par la mise entre parenthèses des occlusives finales à l'alinéa 9; cette symbolisation, que nous expliquerons de la meilleure façon comme étant copiée

<sup>25</sup> Le *Cours* imprimé comporte un alinéa (16) introduit par la phrase suivante: «Pour les transformations syntaxiques et morphologiques, la chose n'est pas aussi claire au premier abord». Mais les notes des auditeurs n'ont rien qui corresponde à ces réflexions.

<sup>26</sup> Voir mon étude citée à la note 2, p. 114 (= 57).

du tableau, donc authentique, fait allusion à un rapport morphophonologique et est nettement plus logique que les astérisques qui paraissent dans les livres imprimés.

Il y a également intérêt de faire attention à la formulation selon laquelle les lois synchroniques «expriment» (alinéa 10) plutôt que «sont» des rapports entre les éléments de langue. Notons encore que seule la caractéristique de la loi diachronique est donnée d'une manière identique dans le *Cours* imprimé et dans les cahiers: elle est «impérative» (1); l'édition imprimée remplace la notion de «régularité», s'appliquant à la loi synchronique, par le terme moins définissable de «généralité».

Ce qui a intéressé de Saussure, dans l'esprit de l'école des *Junggrammatiker* à laquelle il se rattache, c'est la question de la *Ausnahmslosigkeit der Lautgesetze* (voir la fin de nos citations), et dans ce but il se voit contraint d'établir la notion de «loi» et de sa validité. Il ne s'agit aucunement de l'introduction de la distinction «diachronique»: «synchronique» à l'intérieur d'une notion préconçue de «loi», il s'agit bien plutôt de cette notion même – d'où le titre authentique du paragraphe. Pourtant, la question portant sur l'*Ausnahmslosigkeit* est rayée de l'édition imprimée.

Ainsi, en rétablissant le début et la partie finale authentiques du § 6 on peut non seulement mieux situer Saussure dans l'évolution de la pensée méthodologique de son époque, mais également arriver à comprendre comment, en éliminant de sa conception du diachronique les processus morphologiques, syntaxiques et sémantiques,<sup>27</sup> dans lesquels les rapports intrasystémiques, habituellement appelés «analogies», jouent un rôle si considérable, il participe en effet à la préparation du terrain pour la grande discussion, bien que probablement peu productive, concernant le rapport mutuel entre «*Lautgesetz und Analogie*»,<sup>28</sup> discussion qui joua un rôle si important dans la pensée linguistique postsaussurienne en secouant en quelque sorte les fondements solides créés par les *Junggrammatiker* qui seuls pouvaient assurer la fécondité de l'esprit saussurien.

Département de linguistique  
Université hébraïque, IL-91905 Jérusalem

Haiim B. Rosén

<sup>27</sup> Cf. ci-haut, p. 102, avec note 25.

<sup>28</sup> Le texte du *Cours* imprimé touche à ce problème (alinéa 17) en utilisant le terme «analogie» (= «l'intervention de faits d'un autre ordre»), mais rien n'y correspond dans les notes, dont l'alinéa 17 se termine comme nous l'avons cité plus haut, p. 100.

MONIQUE THÉRAULAZ

LA DÉFINITION SÉMANTIQUE  
DE QUELQUES «OUTILS GRAMMATICaux»\*

Les trois essais réunis dans cet article n'ont qu'un point commun: ils se proposent tous trois de définir en termes de traits sémantiques, c'est-à-dire, en termes de «substance du contenu», les signifiés de quelques-uns des monèmes qu'on appelle couramment «mots» ou «outils» grammaticaux<sup>1</sup>. Nous essaierons tout d'abord de déterminer quels sont les traits qui opposent les articles que depuis Port-Royal on nomme définis et indéfinis. Nous tenterons ensuite d'établir en quoi consistent les «indéterminations» respectives de *on* et de *quelqu'un*, que les grammaires traditionnelles, puisqu'elles les rangent généralement dans la même catégorie, celle dite des «pronoms indéfinis», ne semblent pas toujours distinguer. Et, pour terminer, nous nous occuperons de préciser en quoi consistent les deixis de personne afin d'étudier ensuite le problème de leur association avec les traits de nombre.

L'ARTICLE DÉFINI ET L'ARTICLE INDÉFINI

Le problème de l'opposition entre l'article défini et l'article indéfini est certainement complexe: preuve en sont les nombreuses tentatives qui ont précédé celle que nous entreprenons ici, justifiée, nous l'espérons, par

---

\* Je tiens à exprimer mes vifs remerciements et ma reconnaissance à Luis J. Prieto pour l'aide précieuse et amicale qu'il m'a prêtée tout au long de la rédaction de cet article dont il est l'initiateur.

<sup>1</sup> Il n'est pas sûr que cette catégorie de monèmes soit susceptible d'une définition rigoureuse. Ici, nous nous contenterons de l'idée courante qui y inclut les monèmes dont le signifié ne contient aucun trait lexical et qui, du point de vue graphique, sont écrits comme des mots, c'est-à-dire, séparément.

l'utilisation, différente de celle que l'on rencontre ailleurs, de la notion de «totalisation», et par l'introduction de la distinction entre identité «spécifique» et identité «numérique».

L'attribution à l'article défini d'une fonction totalisante n'est pas nouvelle: on la trouve par exemple chez Hawkins, pour qui l'article défini est une sorte de quantificateur signifiant l'universel. L'article défini, singulier ou pluriel, s'emploierait respectivement lorsqu'un objet ou des objets auxquels on fait référence dans le sens constituent la totalité d'une espèce d'objets dont ceux-là font partie, cette espèce étant indiquée soit par le signal, soit par les circonstances, soit, enfin, en partie par le signal et en partie par les circonstances. L'article indéfini, singulier ou pluriel, apparaîtrait en revanche lorsqu'un objet ou des objets auxquels on fait référence dans le sens ne représentent qu'une partie des objets appartenant à une espèce, indiquée également comme vu ci-dessus.

Considérons, par exemple, les phrases *Ils persécutent les traîtres*, *Ils persécutent des traîtres*, *Ils persécutent le traître*, *Ils persécutent un traître*, et admettons que le sens se réfère dans tous les cas à des objets appartenant soit à l'espèce «traître», indiquée par le signal, soit à une sous-espèce de l'espèce «traître», résultant du produit logique de celle-ci et une autre espèce, par exemple «relevant d'une certaine organisation», indiquée par les circonstances. On dira *Ils persécutent les traîtres* lorsqu'il y a plusieurs objets persécutés et qu'ils constituent la totalité des membres de l'espèce en question. On dira *Ils persécutent des traîtres* lorsqu'il y a également plusieurs objets persécutés mais qu'ils ne constituent pas la totalité des membres de l'espèce. On dira *Ils persécutent le traître* lorsqu'il n'y a qu'un objet persécuté et qu'il est le seul exemplaire de l'espèce en question (laquelle ne saurait évidemment être dans ce cas qu'une sous-espèce de l'espèce «traître»...) et enfin, on dira *Ils persécutent un traître* lorsqu'il n'y a qu'un objet persécuté mais, quelle que soit l'espèce en question, l'objet n'est pas le seul qui appartienne à celle-ci.

La fonction totalisante de l'article défini explique à notre avis une autre fonction qu'il peut assumer lorsqu'il est au singulier. C'est en rapport avec cette seconde fonction de l'article défini qu'il est important de faire la distinction (qui ne concerne que l'objet matériel) entre l'identité spécifique et l'identité numérique. L'identité spécifique que l'on reconnaît à un objet matériel est celle qui résulte du fait qu'on le reconnaît comme appartenant à une espèce déterminée, c'est-à-dire, comme membre d'une classe, et qu'on lui reconnaît en conséquence les caractéristiques

téristiques qui définissent l'intension de cette classe. Puisqu'un objet matériel appartient à une infinité de classes, on peut lui reconnaître une infinité d'identités spécifiques distinctes. Puisque, d'autre part, une caractéristique que présente un objet peut toujours figurer parmi celles que présente un autre, un objet peut partager une identité spécifique susceptible de lui être reconnue avec un nombre infini d'autres objets. Quant à l'identité numérique d'un objet matériel, elle n'est guère définissable en termes rigoureux, mais on peut en donner une idée approximative en disant qu'elle est ce qui fait qu'un objet soit tel objet déterminé en tant qu'individu, qu'il soit *cet* individu et pas *un autre*. A l'encontre de ce qu'on a vu pour l'identité spécifique, un objet matériel n'a qu'une identité numérique, et il ne la partage avec aucun autre objet. Un exemple qui aidera à comprendre cette distinction, fondamentale pour notre argumentation, nous est fourni par une boîte de bâtons de craie blanche: il est vraisemblable qu'on reconnaîtra à tous la même identité spécifique, c'est-à-dire, qu'on les reconnaîtra tous comme membres de la même classe et qu'on leur reconnaîtra donc les mêmes caractéristiques (celles, bien entendu, qui définissent l'intension de la classe en question), mais cela n'empêchera pas de reconnaître à chacun une identité numérique distincte.

Le signifié d'un signe est en principe une classe, c'est-à-dire, une espèce, et par conséquent il n'y a pas en principe de signe qui permette de renvoyer à un objet numériquement déterminé<sup>2</sup>. C'est à ce propos que nous croyons pouvoir attribuer à l'article défini, lorsqu'il est au singulier, une fonction qui, même si elle découle de la fonction totalisante, ne se confond pas avec celle-ci. Lorsque le sens que l'émetteur se propose de transmettre est déterminé par la référence à un objet numériquement déterminé, la fonction totalisante de l'article défini fournit en effet un moyen d'indiquer au récepteur cette détermination numérique: il consiste en l'emploi de l'article défini, au singulier, associé à un nom tel que, dans les circonstances, il n'y ait que l'objet en question qui appartienne à l'espèce indiquée par ce nom ou à une sous-espèce résultant du produit logique de cette espèce-là et une autre (ou d'autres) indiquée(s) par les circonstances. Nous disons que cette fonction d'indiquer la référence à un objet numériquement déterminé découle de la fonction totalisante parce

<sup>2</sup> Nous disons «en principe» parce que notre affirmation pourrait être discutée pour ce qui concerne les monèmes qu'on appelle «noms propres». Cf. R. Anderegg et L. J. Prieto, *Pratique nominative et nom propre*, sous presse.

que c'est grâce à celle-ci, et tout en la remplissant, que l'article défini peut être employé comme indiqué ci-dessus. Supposons en effet que l'émetteur veuille transmettre un sens se référant à une personne numériquement déterminée; dans la mesure où il n'y a, dans les circonstances, que la personne en question qui appartienne, par exemple, à l'intersection des espèces «humain», «féminin», «blond» et «grand», et que les circonstances rendent évident que l'on se réfère à un humain, on pourra utiliser, l'article défini singulier qui, en remplissant simplement sa fonction totalisante, indiquera, associé aux adjectifs (substantivés) *blond(e)* et *grand(e)*, la référence à cette personne, par exemple, dans la phrase *Demande à la grande blonde*.

Nous considérons que, dans des cas comme celui-ci, l'essentiel pour la détermination du sens est la référence à l'identité numérique de l'objet (ou, dans l'exemple, la personne), et que son identité spécifique, indiquée dans l'exemple par les adjectifs *grande blonde*, n'intervient que pour autant qu'elle permet de renvoyer à l'identité numérique. Nous en voyons une preuve dans le fait que l'émetteur choisit l'espèce qu'il indique au récepteur, c'est-à-dire, les substantifs et/ou adjectifs qu'il associe à l'article défini en fonction du renvoi à l'identité numérique en question. Dans d'autres circonstances, en effet, pour se référer à l'identité numérique de cette même personne, il associera à l'article défini, à la place de *grande blonde*, par exemple, *grande femme blonde*, *grande femme*, *femme*, *grande*, *blonde* ou, enfin, n'importe quel(s) nom(s) et/ou adjectif(s) qui renvoie(nt), tout seul(s) ou avec l'aide des circonstances, à une espèce à laquelle appartient la personne en question et dont celle-ci est censée être, dans ces circonstances, le seul représentant<sup>3</sup>.

Nous laissons ouverte une question qui découle de ce qui précède, la question d'établir si, dans des cas comme celui-ci, seule l'identité numérique de l'objet (la personne) en question compte pour la détermination du sens: il faudrait alors conclure que, même si une identité spécifique y est indiquée par le signal, et que cette identité spécifique est donc linguistiquement pertinente, elle ne l'est pas pour l'intercompréhension. Le sens

<sup>3</sup> Si les circonstances s'y prêtent, l'émetteur emploiera simplement le pronom *la* qui, quant au sens, ne fait que reproduire le schéma représenté par le syntagme «article défini + nom(s) et/ou adjectif(s)». Ainsi, lorsqu'on dit par exemple, *Je les ai vus*, quelle que soit l'espèce à laquelle appartient les choses vues, celles-ci constituent la totalité des membres de cette espèce, tandis que lorsqu'on dit *J'en ai vus quelques-uns*, quelle que soit l'espèce en question, elle comporte, en plus de ceux de ses membres que j'ai vus, d'autres que je n'ai pas vus.

transmis au moyen de la phrase *Demande à la grande blonde* pourrait alors être le même que l'on transmettrait, dans d'autres circonstances, au moyen d'une phrase comme, par exemple, *Demande à sa sœur*: ce ne serait pas en effet l'identité spécifique «grande blonde» ni «sœur de quelqu'un d'autre que l'émetteur ou le récepteur», ni aucune autre, mais seulement l'identité numérique de la personne en question, qui interviendrait dans la détermination du sens.

Certes, dans d'autres cas, l'identité spécifique indiquée par le(s) substantif(s) et/ou adjectif(s) associé(s) à l'article défini peut jouer un rôle différent dans la mesure où elle compte sans doute pour l'intercompréhension. Un exemple en serait une phrase comme *Regarde le charmant caniche*. L'identité spécifique «charmant caniche» peut certes remplir dans un emploi de cette phrase le rôle que nous attribuons ci-dessus à l'identité spécifique «grande blonde», c'est-à-dire qu'elle ne serait indiquée au moyen du signal que pour permettre au récepteur de parvenir à l'identité numérique d'un objet (le caniche en question). Il est plus vraisemblable que le rôle de l'identité spécifique indiquée par l'adjectif *charmant* ne soit pas celui de permettre au récepteur d'identifier numériquement l'objet, mais que cet adjectif remplisse une fonction de prédicat. L'identité spécifique «caniche» et éventuellement d'autres indiquées par les circonstances renverraient, grâce à la fonction totalisante de l'article défini, à un objet (le caniche en question) numériquement déterminé, et, à propos de cet objet numériquement déterminé, on prédiquerait son appartenance à l'identité spécifique «charmant»: quelque chose, donc, comme «as-tu vu le caniche? Il est charmant». Nous pensons que des interprétations de même sorte sont possibles dans tous les cas où une identité spécifique semble jouer sans doute un rôle dans la détermination du sens.

Lorsque le substantif porte l'article indéfini, l'identité spécifique indiquée par celui-là, qui est certes linguistiquement pertinente, compte aussi sûrement (qu'elle soit ou non précisée par des compléments du substantif et/ou par les circonstances) pour l'intercompréhension. Que l'on dise, par exemple, *Donnez-moi un bâton de craie*, *Donnez-m'en un blanc*, *Donnez-m'en un*, etc., le récepteur doit en tout cas savoir, pour bien comprendre, que le sens se réfère à un objet possédant une identité spécifique déterminée, par exemple, «bâton de craie blanche», cette identité spécifique lui étant indiquée, à supposer, par exemple, qu'on émette la phrase *Donnez-moi un bâton de craie*, par le signal, c'est-à-dire, linguis-

tiquement en ce qui concerne «bâton» et «de craie», et par les circonstances en ce qui concerne «blanc». Avec l'article indéfini on a donc affaire à une situation qui semble se placer à l'inverse de celle qu'on a rencontrée pour l'article défini: du moment qu'on emploie l'article indéfini, la détermination numérique du référent n'est en aucun cas pertinente pour l'intercompréhension, mais la détermination spécifique, en revanche, l'est toujours.

#### ON VS QUELQU'UN

Reprenant la classification de Le Bidois dans sa *Syntaxe du français moderne*, Grevisse place *on* et *quelqu'un* parmi les pronoms qu'il appelle du terme, mis entre guillemets, d'«indéfinis». Les guillemets, que Grevisse n'utilise pas pour les termes désignant les autres catégories de pronoms, ainsi que les «valeurs sémantiques diverses» qu'il attribue aux pronoms «indéfinis», laissent penser qu'il ne considère pas qu'il y ait un trait sémantique, commun à tous ces pronoms, qui permettrait de définir la catégorie. Il nous semble cependant hors de doute que tout aussi bien dans *on* que dans *quelqu'un* on a affaire à une «indétermination». Mais cette indétermination est à notre avis de nature très différente dans un cas et dans l'autre. Ce que nous nous proposons dans cette deuxième partie de notre article, c'est précisément d'établir en quoi consistent les indéterminations de *on* et de *quelqu'un*.

Pour la discussion de ce problème il nous paraît indispensable de rappeler que sur le plan du contenu il y a deux niveaux de pertinence qui interviennent dans l'acte de communication. En effet, il y a, outre la pertinence linguistique, une autre pertinence, logiquement antérieure, qui est celle se situant au niveau de l'intercompréhension entre émetteur et récepteur. Sont d'une part pertinents au niveau de l'intercompréhension les traits du sens que le récepteur doit connaître pour «comprendre». Sont d'autre part linguistiquement pertinents les traits du sens indiqués par le signal, et que le récepteur peut donc connaître en interprétant celui-ci. Il peut y avoir des traits pertinents pour l'intercompréhension qui ne sont pas indiqués par le signal et ne sont donc pas linguistiquement pertinents; mais il faut dans ce cas, car autrement il n'y aurait pas de compréhension de la part du récepteur, que les traits en question lui soient indiqués par les circonstances dans lesquelles l'acte de communi-



cation a lieu. Compte tenu de ces deux niveaux de pertinence, examinons les définitions proposées par *Le Bon usage*.

Grevisse signale que *quelqu'un* «pris absolument, s'emploie pour les deux genres et désigne indéterminément une personne»<sup>4</sup>. De la forme féminine *quelqu'une*, il signale que, bien que peu fréquente, elle ne manque pas d'exemple. Il mentionne enfin les pluriels *quelques-uns* et *quelques-unes*. Avec *quelqu'un* on n'indique donc pas le genre, qu'on indique en revanche avec les autres formes du pronom; on indique toujours le nombre et, bien que Grevisse n'en parle pas, aussi la personne grammaticale, puisque ces pronoms renvoient toujours à un référent de troisième personne<sup>5</sup>.

Le point le plus intéressant pour nous, dans la définition de Grevisse, se trouve dans l'adverbe «indéterminément» qu'il y emploie: ces pronoms renvoient toujours à un ou plusieurs individus – personnes ou choses – indéterminés *en tant qu'individus*, c'est-à-dire, dont l'identité numérique ne compte pas pour l'intercompréhension<sup>6</sup>. Bien entendu, le fait que, pour l'intercompréhension, la détermination numérique du référent ne soit pas pertinente, n'empêche point que le soit éventuellement une détermination spécifique de celui-ci<sup>7</sup>.

L'indétermination numérique du référent, qui justifie l'inclusion de ces pronoms parmi les «indéfinis», est donc un trait pertinent de leur signifié: *quelqu'un* est un pronom indéfini parce qu'en l'employant on indique linguistiquement, c'est-à-dire, au moyen du signal, la référence dans le sens à un objet indéterminé en tant qu'individu. On peut évidemment faire des considérations analogues pour les autres formes: *quelqu'une*, etc.

D'une tout autre nature est l'«indétermination» de *on*. Mais avant de nous en occuper, examinons tout ce qui concerne le signifié de ce pronom indépendamment d'elle. Dans sa liste des emplois de *on*, Grevisse dit que ce pronom «est régulièrement de la troisième personne du masculin

<sup>4</sup> *Le Bon usage*, 11<sup>e</sup> édition, Paris; Duculot, 1980, p. 652; «indéterminément» souligné par nous.

<sup>5</sup> Et pour cause, car les traits de première et de deuxième personnes ne sauraient être associés au trait d'«indétermination» que, nous le verrons, comporte le signifié de *quelqu'un*.

<sup>6</sup> Voir, pour les définitions d'identité et de détermination numérique et spécifique, ci-dessus, p. 106 et 107.

<sup>7</sup> Comme c'est vraisemblablement le cas lorsqu'on emploie une phrase telle que, par exemple, *J'ai trouvé quelqu'un, mais il n'en savait rien*.

singulier et ne s'emploie que comme sujet»<sup>8</sup>. Par cette remarque Grevisse ne semble pas faire allusion – les exemples qu'il cite le prouvent – à un fait de signifié, mais à un fait purement morphologique: il veut sans doute dire qu'avec *on* comme sujet les différents prédicats se mettent «régulièrement» à la troisième personne du masculin singulier. L'adverbe «régulièrement» se justifierait pour sa part par la possibilité qu'il y a de mettre l'adjectif ou le participe à un nombre et/ou à un genre autres que le singulier et le masculin, comme, par exemple, dans *On est très contentes du résultat*.

Grevisse poursuit en affirmant que le pronom «*on* désigne une ou plusieurs personnes et prend ainsi par syllepse de la personne la valeur d'un des pronoms personnels, *je, tu, nous, vous, il(s), elle(s)*»<sup>9</sup>. On ne saurait cependant parler ici de syllepse de la personne tel que ce terme est traditionnellement défini. Selon cette définition, en effet, il y a syllepse lorsqu'on substitue, à l'accord strictement grammatical, l'accord logique avec le sens, comme, par exemple, dans la phrase *La plupart viendront*. Or, on aurait affaire, à propos du pronom *on* à une syllepse de personne si l'on rencontrait des phrases comme, par exemple, *\*On travaillent le matin, \*On travaillais..., \*On travaillez...,* ce qui n'est évidemment pas le cas. Il peut en revanche y avoir syllepse de nombre et de genre – et, encore, tant que l'on considère que l'accord «strictement grammatical» de *on* se fait au masculin singulier –, comme le montre l'exemple déjà mentionné de la phrase *On est très contentes du résultat*. Une telle syllepse de genre et de nombre ne concerne en tout cas que l'adjectif ou le participe.

Puisque le référent de *on* peut donc être singulier ou pluriel, on ne saurait dire que ce pronom indique l'un ou l'autre de ces traits ni, par conséquent, que l'un ou l'autre fasse partie de son signifié. Les cas de syllepse mis à part, c'est grâce aux circonstances, et non grâce au signal, que le récepteur arrive à savoir si le référent de *on* est singulier ou pluriel. Des considérations analogues peuvent être faites à propos du genre: en dehors des cas de syllepse c'est toujours grâce aux circonstances que l'on sait quand *on* renvoie à un référent masculin et quand il renvoie à un référent féminin. Le pronom *on* n'indique enfin pas non plus la personne grammaticale, puisque, malgré l'accord obligatoire à la troisième

<sup>8</sup> Grevisse, *o.c.*, p. 644.

<sup>9</sup> Pour la définition des personnes grammaticales, v. plus loin, p. 116.

personne, son référent peut être de troisième personne certes, mais aussi, comme le signale Grevisse, de deuxième ou de première personne.

Le pronom *on* n'indiquant donc ni le nombre, ni le genre, ni la personne, venons-en à son «indétermination». On a vu que «l'indétermination» de *quelqu'un* consiste en l'indication de l'indétermination numérique du référent: elle est d'une certaine façon *positive* pour autant qu'elle constitue un *trait* dont la présence dans le sens est *indiquée* par le signal. L'«indétermination de *on*, en revanche, est à considérer comme *négative*, puisqu'elle consiste dans *l'absence d'indication* à propos de la présence dans le sens du trait que constitue la détermination numérique du référent ou son indétermination numérique. L'opposition entre un référent numériquement déterminé et un référent numériquement indéterminé peut certes être pertinente pour l'intercompréhension. Mais, tant qu'on emploie le pronom *on*, elle est linguistiquement non-pertinente, puisque ce sont les circonstances, et non pas le signal, qui indiquent éventuellement au récepteur lequel de ces deux termes intervient dans la détermination du sens. A preuve que *on*, qui, selon Grevisse peut prendre «la valeur des pronoms personnels *je, tu, nous, vous, il(s), elle(s)*»<sup>10</sup>; peut tout aussi bien prendre la valeur des pronoms *quelqu'un, quelqu'une, quelques-uns* et *quelques-unes*, dont Grevisse ne parle pas.

L'indétermination de *quelqu'un* est ainsi une détermination du sens qui est indiquée au récepteur au moyen du signal: elle se situe, pourrait-on dire en conséquence, *dans le sens*. L'indétermination de *on*, par contre, se situe *dans l'indication que le signal fournit à propos du sens*: elle consiste en ceci que le signal n'indique pas et laisse donc linguistiquement indéterminée une détermination du sens – le renvoi à un référent numériquement déterminé ou indéterminé – éventuellement pertinente pour l'intercompréhension. A l'encontre de ce qui se passe pour *quelqu'un*, l'indétermination numérique du référent – pas plus bien entendu que sa détermination – ne saurait par conséquent constituer un trait figurant dans le signifié de *on*. Puisque, on l'a vu, n'y figurent pas non plus de traits de nombre, de genre ou de personne (grammaticale), on est en droit de se demander si ce pronom possède en définitive un signifié, c'est-à-dire, si par son emploi on indique quelque chose au récepteur. De répondre à cette question se place en dehors des limites que nous avons voulu donner à cet article. Nous signalerons seulement qu'avec l'emploi de ce pronom

<sup>10</sup> Grevisse, *ibid.*, p. 644.

devient pertinente une opposition qui ne l'est pas lorsqu'on se sert des pronoms «personnels» ou du moins de *il(s)* ou de *elle(s)*. Il s'agit de l'opposition entre «réfèrent personne» et «réfèrent chose»: le pronom *on*, en effet, ne peut renvoyer qu'à un réfèrent personne.

LES DEIXIS DE PERSONNE ET LEUR ASSOCIATION  
AVEC LES TRAITS DE NOMBRE

La question des déictiques qu'on appelle «personnes grammaticales» a toujours attiré l'attention des grammairiens et des linguistes sans qu'on puisse pour autant la considérer comme close. Elle refait notamment surface chaque fois qu'il s'agit de l'association des déictiques mentionnés avec d'autres traits, spécialement les traits de nombre grammatical. Or, les obstacles qu'on trouve à résoudre convenablement les problèmes posés par de telles associations dérivent à notre avis de l'insuffisance des définitions.

A commencer par celle, hélas, de rigueur dans grammaires et dictionnaires, qui présente la première personne comme celle qui parle, la deuxième comme celle à qui on parle et la troisième comme celle dont on parle: puisque, de toute évidence, on parle toujours de la personne ou chose dont on parle, on n'aurait jamais affaire, s'en tenant à cette définition, qu'à la troisième personne. C'est d'avoir soulevé cette objection à la définition courante et d'en avoir tiré les conséquences, qui constitue le principal apport de Jespersen à la solution de ce problème. Il signale à juste titre que «lorsqu'on dit *Je suis malade* ou *Tu dois partir*, c'est sans aucun doute possible de *je* et de *tu* que l'on parle»<sup>11</sup>. Jespersen laisse donc entendre que *je* et *tu* devraient alors être des pronoms de troisième personne. Aussi propose-t-il de définir la troisième personne, non pas de façon positive, mais négative: elle ne serait pas la personne ou chose dont on parle, mais la personne ou chose «qui ne parle pas et à qui on ne parle pas non plus»<sup>12</sup>. Une conception semblable de la troisième personne amène Benveniste à la considérer comme la «non-personne». Cet auteur assimile l'acte de parole à une scène, les personnes grammaticales étant les *personae dramatis*: or, la troisième personne s'emploie justement pour

<sup>11</sup> Otto Jespersen, *La Philosophie de la grammaire*, Les Éditions de Minuit, 1971, p. 297.

<sup>12</sup> *Ibid.*

se référer à une personne ou chose qui n'est pas *persona*, c'est-à-dire qui n'a pas de rôle dans cette scène.

Si Jespersen et Benveniste, parmi d'autres, peuvent se limiter à rectifier la définition traditionnelle seulement pour ce qui concerne la troisième personne, et garder, pour la deuxième personne, une définition purement positive (la personne à qui on parle), c'est parce qu'ils s'en tiennent à une autre idée traditionnelle, celle qui prétend qu'il n'y a en toute rigueur de première personne qu'au singulier. Ainsi limitée au singulier, la première personne désigne en effet, comme le veut la définition courante, «celui qui parle» ou, en termes jakobsoniens, «signale l'identité d'un des protagonistes du procès de l'énoncé avec l'agent du procès de l'énonciation»<sup>13</sup>.

Il n'y a pas de doute que les traits de personne concernent «un ou plusieurs individus remplissant une fonction dans l'acte de parole»<sup>14</sup>. Mais l'erreur est de faire intervenir, dans la définition des personnes grammaticales, des considérations de nombre («un ou plusieurs individus»). A cette erreur ont contribué sans doute les contraintes qu'impose la langue utilisée comme métacode, en l'occurrence le français. D'une part, en effet, il est impossible de se référer en français, au moyen d'un même terme, indifféremment à l'unique personne ou aux plusieurs personnes jouant le rôle d'émetteur ou de récepteur. Et, d'autre part, il n'est pas évident que ce qu'on désigne en français, par exemple, au moyen du terme «ensemble», puisse être composé d'un unique élément. La description des traits de personne se trouve de ce fait nécessairement mêlée, lorsqu'on emploie le français comme métacode, aux traits de nombre. Pour pallier ces inconvénients, nous utiliserons d'une part les termes «émetteur» et «récepteur» (mis toujours, par précaution, entre guillemets) pour nous référer à une unique personne ou à plusieurs personnes en tenant compte seulement, quel que soit leur nombre, du rôle d'émetteur ou de récepteur qu'elle(s) joue(nt) dans l'acte de parole. Et, d'autre part, il devra être entendu que ce qu'on désigne au moyen du terme «ensemble» pourra tout aussi bien être composé «d'un unique élément» que de «plusieurs éléments».

<sup>13</sup> Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Paris: Les Éditions de Minuit, coll. Points, 1963, p. 182.

<sup>14</sup> Comme le dit déjà en 1813 *Le Manuel des amateurs de la langue française* en citant un grammairien du nom de Butet. Les italiques sont de nous.

Ces précisions terminologiques étant faites au niveau du métacode, nous sommes à même de définir les personnes grammaticales en tenant compte, comme nous pensons qu'il se doit, exclusivement de la présence ou de l'absence, dans un ensemble auquel renvoie un signe, des personnes qui interviennent dans l'acte de parole: suivant la proposition de Prieto, nous définirons la première personne, dans des langues comme le français, par le renvoi à un ensemble (composé donc d'un ou plusieurs éléments) dans lequel figure l'«émetteur» (c'est-à-dire, la seule personne ou les plusieurs personnes jouant le rôle d'émetteur); la deuxième personne, par le renvoi à un ensemble dont l'«émetteur» est absent et dans lequel figure par contre le «récepteur»; et la troisième personne, enfin, par le renvoi à un ensemble dont sont absents et l'«émetteur» et le «récepteur»<sup>15</sup>, c'est-à-dire, comme le signale Benveniste, à un ensemble dont sont absentes toutes les *personae dramatis*, ou encore, en termes jakobsoniens, tant l'«agent» que le «patient» du procès de l'énonciation.

Si donc, la première et la troisième personnes se définissent respectivement dans des termes purement positifs et purement négatifs, la définition de la deuxième personne est en partie positive, pour autant que cette deïxis implique la présence du «récepteur», mais aussi en partie négative, puisqu'elle implique l'absence de l'«émetteur».

Dans des langues qui opposent une deïxis de première personne inclusive et une deïxis de première personne exclusive, celle-là est à définir par le renvoi à un ensemble dans lequel figurent et l'«émetteur» et le «récepteur», et celle-ci par le renvoi à un ensemble dans lequel figure l'«émetteur» mais non pas le «récepteur». Dans ces langues, donc, seule la première personne inclusive se définit dans des termes purement positifs, la première personne exclusive se définissant en partie négativement, et de façon parfaitement inverse de la deuxième personne.

Le schéma suivant résume ce qui précède. Notons qu'on est contraint d'attribuer à la troisième personne, malgré sa définition purement négative, un signe «+». Un ensemble, en effet, comporte (quand même!) au moins un élément; si, donc, la deïxis de troisième personne indique l'absence, dans un ensemble, de l'«émetteur» et du «récepteur», il faut qu'il y figure au moins une *non-persona*.

<sup>15</sup> Luis J. Prieto, «Una nota de gramática: 'nosotros', ¿plural de 'yo'?», *Estudios ofrecidos a Emilio Alarcos Llorach*, vol. I. Oviedo: Universidad de Oviedo, 1977.

	<i>personae</i>		<i>non-persona(e)</i>
	émetteur(s)	récepteur(s)	
1 <sup>re</sup> pers.	+	±	±
1 <sup>re</sup> pers. inclusive	+	+	±
1 <sup>re</sup> pers. exclusive	+	-	±
2 <sup>e</sup> pers.	-	+	±
3 <sup>e</sup> pers.	-	-	+

Quant aux traits de nombre, ils sont à définir, dans une langue comme le français, qui ne distingue qu'un «singulier» et un «pluriel», par le renvoi à un ensemble composé respectivement d'un unique élément ou de plusieurs, et, de même, dans d'autres langues, pour ce que nous connaissons, ces traits sont à définir, et pour cause, dans des termes exclusivement quantitatifs.

On peut vérifier que les définitions proposées ci-dessus rendent compte, dans tous les cas, des signifiés où les traits définis interviennent, par exemple des signifiés des pronoms personnels :

traits de nombre

traits de personne	ENSEMBLE...	... composé d'un seul élément	... composé de plusieurs éléments
	... comprenant «émetteur»	<i>je</i>	<i>nous</i>
	... comprenant «récepteur» mais non «émetteur»	<i>tu</i>	<i>vous</i>
	... ne comprenant ni «émetteur» ni «récepteur»	<i>il, elle</i>	<i>ils, elles</i>

Nous pensons que ce qui a conduit au refus classique de voir dans *nous* le pluriel de *je* n'est, comme nous le verrons par la suite, que le résultat du jeu des variantes qui «réalisent» les deixis de personne selon le trait de nombre avec lequel elles se combinent. En français, on peut en

effet distinguer quatre variantes principales pour la deixis de première personne :

- (1) présence de la seule et unique personne jouant le rôle d'émetteur à l'exclusion de toute autre personne;
- (2) présence de plusieurs personnes jouant toutes le rôle d'émetteur à l'exclusion de toute autre personne;
- (3) présence de la seule et unique personne jouant le rôle d'émetteur et d'une ou plusieurs autres personnes;
- (4) présence de plusieurs personnes jouant toutes le rôle d'émetteur et d'une ou plusieurs autres personnes.

A l'intérieur de ces variantes principales on pourrait distinguer, mais cela est moins intéressant pour notre problème, plusieurs sous-variantes selon que, parmi les personnes autres que celle(s) jouant le rôle d'émetteur, figure(nt) ou non celle(s) jouant le rôle de récepteur et/ou des personnes ne jouant aucun rôle (des *non-personae*).

Notre tableau montre bien, nous semble-t-il, que le signifié du pronom *je* est *entièrement* défini par le renvoi à un ensemble 1°) *comprenant l'«émetteur»* («première personne») et 2°) *composé d'un seul élément* («singulier»). Bien évidemment, puisqu'il s'agit d'un ensemble composé d'un unique élément, le rôle d'émetteur est forcément joué par une unique personne et celle-ci constitue le seul élément composant cet ensemble. Il n'y a donc que la variante 1 qui puisse «réaliser» la deixis de «première personne» lorsqu'elle se combine avec le trait «singulier». Le signifié du pronom *nous*, à son tour, est entièrement défini par le renvoi à un ensemble 1°) *comprenant toujours l'«émetteur»* («première personne») mais 2°) *composé en revanche de plusieurs éléments* («pluriel»). C'est par conséquent soit la variante 2, soit la variante 3, soit enfin la variante 4, mais en aucun cas la variante 1, qui saurait «réaliser» la deixis en question combinée avec le trait «pluriel». Ainsi la seule variante qui «réalise» la deixis lorsque celle-ci se combine avec le trait «singulier» ne se retrouve jamais en combinaison avec le trait «pluriel». De ce fait, en dehors de cas, généralement laissés de côté, où le signifié de *nous* est «réalisé» par la variante 2 et où ce pronom renvoie donc à un ensemble de plusieurs personnes exerçant *toutes* le rôle d'émetteur, il y a toujours, entre la réalisation du signifié du pronom de première personne singulier *je* et le signifié du pronom de première personne pluriel *nous*, c'est-à-dire, entre les référents auxquels ces pronoms renvoient, une différence *qualitative* et



non (comme l'on s'y attendrait du moment que l'on affirme que l'opposition entre ces signifiés résulte seulement des traits «singulier» et «pluriel») seulement quantitative: dans l'ensemble auquel renvoie *je* ne figurent que des «émetteurs» (en l'occurrence un, évidemment), tandis que dans l'ensemble auquel renvoie *nous*, figurent toujours, (en dehors des cas mentionnés, dans lesquels la deixis de première personne est «réalisée» par la variante 2), aussi de non-«émetteurs». Ces différences qualitatives restent pourtant, comme on l'a vu, au niveau de variantes combinatoires.

C'est encore le jeu des variantes qui a pu faire paraître, nous semble-t-il, que le pronom *je* renvoie, non pas, comme c'est le cas, à un ensemble composé d'un unique élément et dans lequel figure l'«émetteur», mais à un émetteur unique en tant que tel et que ce pronom a pu ainsi apparaître comme constituant une sorte de nom de l'émetteur.

*11, chemin de Montétan  
1004 Lausanne*

*Monique Théraulaz*

RENÉ AMACKER

NOTULES

I. GLOSSOLOGIE *VERSUS* SÉMIOLOGIE

Dans les notes de sa leçon inaugurale prononcée à l'université de Genève en novembre 1891, Saussure dénonce l'opinion selon laquelle «la parole constitu[er]ait chez l'homme une fonction naturelle, ce qui est le point de vue éminemment faux où se placent certaines écoles d'anthropologistes et de linguistes» (N 1.1 = 3283 *Engler*, p. 8, dans *CLG/E*, p. 515 F [unité 3281]). Il est vraisemblable que Saussure avait en vue, parmi d'autres, des savants tels qu'Abel Hovelacque (1843-1896 [dates d'après Vendryes 1955: 9]), membre de la Société de linguistique de Paris depuis le 4 décembre 1869 et «professeur de linguistique à l'École d'Anthropologie» (selon la liste des membres, cf. Vendryes, *loc. cit.*) ou, surtout, à Antonio de La Calle<sup>1</sup>, qui avait professé, au semestre d'été 1878 et durant les deux semestres de 79-80, un cours de *Glossologie* à titre de privat-docent à l'université de Genève (cf. La Calle 1881: XIII).

Le «point de vue éminemment faux» des études linguistiques auquel s'en prend Saussure s'exprimait alors notamment dans la *Revue de*

---

<sup>1</sup> Je ne sais pas encore grand-chose de ce réfugié espagnol qui fut, depuis 1877, membre de l'Institut national genevois (qualité qu'il se donne dans la page de titre de son ouvrage de 1881), devant lequel il prononça en 1878, sur trois séances, une communication «sur la fédération en Espagne» où «l'auteur a cherché à démontrer que les institutions d'un peuple étaient la conséquence du milieu physique dans lequel il se développe» (*Bulletin de l'Institut national genevois*, tome XXIII [Genève: Georg, 1880], p. 499). C'est à Genève qu'il avait fait imprimer, sur les presses de l'Imprimerie Genevoise, son opuscule sur *L'intervention allemande dans les affaires d'Espagne: une page de l'histoire des gouvernements* (Paris: A. Le Chevalier, 1875). En 1884, semble-t-il, il est à Paris, où il fait paraître sept numéros au moins de «*El Folletito de la Emigración*, por Antonio de La Calle, N° 1 [-7] – Paris, rue Stanislas, 16 (1884)», selon la notice du *Catalogue des livres imprimés* de la Bibliothèque nationale de Paris.

*Linguistique et de Philologie comparée*<sup>2</sup> (cf. Vendryes 1955: 9) et venait de se trouver vulgarisée dans le *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, publié semble-t-il de 1883 à 1889 par Ad. Bertillon, [C.A.] Coudereau, A. Hovelacque *et alii*. Dans l'article GLOSSOLOGIE de cet ouvrage, Antonio de La Calle brosse le tableau d'une discipline nouvelle, «la glossologie, science qui commence mais dont on peut déjà établir les lignes fondamentales» (p. 532 a), «qui vient [...] prendre place parmi les sciences anthropologiques comme «science générale et expérimentale du langage»» (p. 532 b). La glossologie comprend «trois parties distinctes mais unies et étroitement reliées les unes aux autres:

«1° La *physiologie du langage*, dont l'objet est l'étude des phénomènes biologiques du langage [...].

«2° La *morphologie du langage*, dont l'objet plus particulier est l'étude comparée des formes de toutes les langues connues, idiomes et dialectes systématiquement classés en souches, familles, groupes et branches.

«3° La *philosophie du langage*, étude plus concrète, dans le langage et par le langage même, du développement progressif des manifestations de notre devenir intellectuel [...]» (p. 532 a).

La glossologie englobe donc, par sa généralité, la linguistique, «cette partie que nous appelons la *morphologie du langage*» (p. 532 b). «Pour nous, la linguistique serait plutôt la science des langues, tandis que nous entendons par *glossologie* la science générale du langage» (p. 532 a)<sup>3</sup>.

On peut se plaisir à imaginer que Saussure répondait, idéalement du moins, à des critiques dont l'article de La Calle se fait polémiqument l'écho: «L'erreur capitale du plus grand nombre des linguistes et des philologues, est d'avoir toujours étudié le langage comme quelque chose

<sup>2</sup> Dès le premier numéro de la *Revue*, dans le fascicule 4 (avril 1868), on lit par exemple le texte d'une conférence prononcée par Honoré Chavée le 3 mars 1868, intitulée «Anthropologie et linguistique. La pluralité originelle des races humaines, démontrée par la diversité radicale des organismes syllabiques de la pensée» (*RL* 1, 1867-1868, 432-455).

<sup>3</sup> La Calle, qui se place résolument sous le patronage de l'anthropologie (il remercie les «éminents professeurs, MM. Carl Vogt, M. Chiff, Abel Hovelacque, et tous ceux qui, avec leurs conseils, leurs renseignements et leurs communications bienveillantes, [l'] ont aidé dans [sa] tâche» [1881: p. XIII]), se proclame disciple d'Auguste Schleicher: «Mais ces études devaient bientôt nous conduire sur un terrain plus solide; principalement ceux [sic] qui avaient accepté et employé dans ces recherches la méthode des sciences naturelles, selon que [sic] nous l'avait suggéré et conseillé notre cher et regretté maître A. Schleicher. C'est, en effet, en suivant cette voie féconde d'observation et d'analyse que nous avons entrevu la possibilité et la nécessité en même temps de traiter la science du langage comme une science expérimentale» (La Calle 1881: p. XII).

d'étranger ou indépendant de l'être organique, tandis qu'il faut tout d'abord l'étudier dans l'homme, comme étant un produit de ses perfectionnements et de son développement sociologique» (p. 532 *b*). Mieux encore: «Le langage humain, le langage de la parole même devant en effet être ramené à sa source primordiale, la *faculté d'expression*, commune à l'homme et aux animaux supérieurs, la glossologie nous montre alors dans cette étude toute la chaîne généalogique des différenciations successives de cette fonction organique, avec ses progrès graduels et les divers facteurs de ces progrès. Elle constitue ainsi une véritable *embryologie* et *histologie* du langage et de l'intelligence» (*ibid.*).

Saussure, qui faisait de la linguistique une partie de la sémiologie, ne pouvait que s'opposer à l'exclusivisme du point de vue purement naturaliste, bien qu'il ne l'écartât pas complètement de ses considérations: «Il reste cependant à s'occuper de l'individu parce qu'il est clair que c'est bien le concours de tous les individus qui crée les phénomènes généraux [des langues, constituant *la langue*]. Il faut par conséquent jeter un coup d'œil sur le jeu du langage chez l'individu», ce qui fera «pour ainsi dire voir les dessous, le mécanisme individuel qui ne peut pas manquer de se répercuter à la fin d'une façon ou d'une autre sur le produit général [...]» *CLG/E*, p. 66 E = 515 E [unité 429], 3<sup>e</sup> cours).

A la page que le *Cours de linguistique générale* consacre à la place de la langue «parmi les faits humains» et à celle de la linguistique, qui «se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains» (*CLG*, p. 33), c'est-à-dire la sémiologie, on opposera cette affirmation: «La *Glossologie*, ainsi comprise, et formant partie des sciences anthropologiques, doit être le lien qui reliera certainement entre eux ces deux ordres – jusqu'aujourd'hui séparés – des connaissances humaines: les études historiques et les études biologiques, la zoologie à l'histoire» (La Calle 1881: XII). «Ces seules considérations nous paraissent suffisantes pour établir l'importance de ces études et le brillant avenir que nous augurons à la «Glossologie» dans le concert des connaissances générales» (*ibid.*). L'avenir a tranché.

## 2. L'OBJET DE LA LINGUISTIQUE

On connaît la dernière phrase du *Cours* de Saussure, dont la rédaction est due aux éditeurs, Charles Bally et Albert Sechehaye. La formule: «[...]»

la langue envisagée en elle-même et pour elle-même», malgré son parfum philosophique – mais d'une philosophie de salon – pourrait être l'écho lointain et paradoxal d'une expression qui figure sous la plume d'Antonio de La Calle, dans l'article *Glossologie* déjà mentionné du *Dictionnaire des sciences anthropologiques*: «Déjà la linguistique [...] étudie les langues en elles-mêmes et par elles-mêmes suivant la méthode scientifique moderne. La glossologie aussi étudie le langage dans et par le langage même, mais, en élargissant le cadre de ses recherches, elle fait cette étude à son point de vue, beaucoup plus général et analytique à la fois» (p. 532 b).

### 3. L'ORIGINE DU LANGAGE, LES LANGUES UNIVERSELLES ET LES DÉBUTS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

En 1955, Joseph Vendryes a publié un précieux article sur «La Société de linguistique de Paris (1865-1955)». Un détail de son exposé mérite d'être repris, d'autant que l'erreur qu'il contient, antérieure à Vendryes, n'a pas encore, à ma connaissance, été signalée (ainsi Koerner 1976: 229 ne redresse pas l'opinion reçue): contrairement à ce que laissent entendre Vendryes et d'autres historiens, la Société de linguistique de Paris a bel et bien fini par supprimer «l'article des statuts qui interdisait toute communication sur l'origine du langage» et sur les langues universelles, comme Dufrique-Desgenettes l'avait demandé, mais en vain, en 1869 (Vendryes 1955: 13, complété par Koerner, *loc. cit.*).

Pour se convaincre de la palinodie de la Société, qu'il n'est guère possible de dater avec précision, il suffit de consulter les diverses versions de ses statuts. En 1866, la teneur des premiers articles est la suivante (cf. Vendryes 1955: 13):

«La Société de linguistique de Paris s'est constituée en 1865. Elle a été autorisée le 8 mars 1866. L'objet de la Société, les droits et les obligations de ses membres sont exposés dans ses statuts et dans son règlement.

#### STATUTS

APPROUVÉS PAR DÉCISION MINISTÉRIELLE DU 8 MARS 1866

ARTICLE PREMIER. – La Société de linguistique a pour but l'étude des langues, celle des légendes, traditions, coutumes, documents, pouvant

éclairer la science ethnographique. Tout autre objet d'études est rigoureusement interdit.

ART. 2. – La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle.

ART. 3. – La Société publie chaque année au moins un volume de mémoires.

ART. 4. – Elle peut y insérer des travaux de savants étrangers.

ART. 5. – La Société correspond avec les Sociétés savantes de la France et de l'étranger.

ART. 6. – Le nombre des membres de la Société ne peut être supérieur à cinq cents.

[...]» (*BSL* 1, 1869-1871, p. iij.)

Dix ans plus tard, l'ancien article 2 a disparu:

## «STATUTS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS EN LA FORME APPROUVÉE PAR LE CONSEIL D'ÉTAT.

### TITRE I. – OBJET DE LA SOCIÉTÉ.

ARTICLE PREMIER. – La Société de linguistique a pour objet l'étude des langues et l'histoire du langage. Tout autre sujet d'études est rigoureusement interdit.

ART. 2. – La Société entend les communications soit de ses membres, soit de savants étrangers. Elle publie des mémoires et un bulletin.

### TITRE II. – COMPOSITION DE LA SOCIÉTÉ.

ART. 3. – La Société se compose de deux classes de membres:

1° les membres ordinaires;

2° les membres perpétuels.

ART. 4. – Tout candidat doit être présenté par deux membres de la Société qui font connaître son nom, son adresse, et ses titres à l'admission.

ART. 5. – L'élection a lieu dans la séance qui suit celle de la présentation.

ART. 6. – Nul ne peut être admis, si sa candidature ne réunit les deux tiers des votes exprimés.

ART. 7. – Toutefois, si le candidat est membre de l'Institut, l'admission immédiate est de droit.

[...]» (*BSL* 3, 1875-1879, p. lxxxj.)

La Société était d'ailleurs consciente de ce changement, advenu entre 1866 et 1876, probablement quelques années avant l'approbation par le Conseil d'Etat des statuts revus et corrigés, voire à cette occasion même (les mots de Michel Bréal qui suivent font penser à la première éventualité, mais l'expression pourrait être excessivement imprécise): «Un savant de l'autre côté de l'Atlantique nous a reproché un jour l'article de nos statuts qui interdisait la discussion sur l'origine du langage et sur la création d'une langue universelle. Nous avons laissé dire, quoique les motifs que nous attribuait M. Whitney ne fussent pas ceux qui avaient suggéré aux premiers fondateurs de la société l'idée de cette défense. Plus tard l'article en question a disparu de nos statuts, sans que pour cela les discussions sur les deux sujets, autrefois interdits, désormais permis, fussent venues envahir nos séances. C'est la preuve qu'un même esprit anime aujourd'hui notre société, qui ne veut pas des théories ambitieuses et des creuses généralisations dont la linguistique, à une autre époque, a été si prodigue.» (Rapport de M. Bréal, secrétaire de la Société, lu le 21 décembre 1878: *BSL* 3, 1875-1879, p. xciv\*.)

Assurément, les sujets autrefois bannis n'ont pas envahi les séances de la Société. Dans le *Bulletin*, je n'ai trouvé que deux mentions de ces sujets en plus de celle qu'a relevée Vendryes (1955: 13-14). Le 8 février 1879, Henri Gaidoz, alors vice-président, fait hommage à la Société de «L'interprète universel, ou langue pour toutes les nations de l'univers. Œuvre pasigraphique, Graz 1871» (*BSL* 4, 1880-1882, p. iv). Le 25 juin 1892, c'est le secrétaire lui-même, Michel Bréal, qui «présente à la Société M. Letellier qui s'occupe depuis longtemps de la recherche d'une langue susceptible de devenir d'un emploi universel, et pour cela fondée sur l'analyse du mécanisme de la pensée: le même son doit donc être employé pour désigner une même catégorie logique. M. Letellier donne à la Société un certain nombre d'exemples.

«Des questions et observations sont adressées à M. Letellier, par différents membres, en particulier par MM. M. Bréal, de Charencey, Ph. Berger.

«Sur la demande de quelques membres, M. Letellier donne des détails sur le système particulier qu'il a adopté pour exprimer les nombres. Il

développe ensuite le principe de sa classification des idées abstraites, puis celui de sa nomenclature géographique.

«M. le Président remercie M. Letellier de cette communication.» (BSL 8, 1892-1894, p. xj). Enfin, si Vendryes (*loc. cit.*) signale à juste titre la fin de non-recevoir opposée à M. Léon Bollack, inventeur d'une «langue internationale pratique» qu'il appelait *Langue bleue* (et qui aurait souhaité que la Société de linguistique nommât «une Commission qui prendrait connaissance de l'ouvrage où il [avait] exposé son projet et qui étudierait la question du langage international»), il ne cite malheureusement qu'une partie de la réponse de la Société; en effet, les motifs allégués mentionnent explicitement la tradition, et non pas les statuts: «Conformément à une tradition constante, la Société décide qu'il n'y a pas lieu de procéder à la nomination de cette Commission, la question d'une langue universelle ayant toujours été exclue du cadre des travaux de la Société» (séance du 18 novembre 1899, BSL 11, 1889-1901, p. lxij).

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CLG/E Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, tome I, Wiesbaden: Harrassowitz, 1968.
- Koerner 1976 E. F. K. Koerner, «A Minor Figure in 19th-Century French Linguistics: A. Dufriche-Desgenettes», *Phonetica* 33, 1976, 222-231.
- La Calle 1881 Antonio de La Calle, *La Glossologie. Essai sur la science expérimentale du langage*, avec une préface de M. Abel Hovelacque. Première partie: La physiologie du langage, Paris: Maisonneuve, 1881.
- Vendryes 1955 Joseph Vendryes, «Première société de linguistique: La Société de Linguistique de Paris (1865-1955)», *Orbis* 4, 1955, 7-21.
- Dictionnaire des sciences anthropologiques*, publié par Ad. Bertillon, Coudereau, A. Hovelacque, Paris: Douin, s. d. [1883-1889 (?)].



IV. BIBLIOGRAPHIE SAUSSURIENNE

RUDOLF ENGLER

BIBLIOGRAPHIE SAUSSURIENNE, 4\*

1970-1979

- 02 [CLG]: *trad. grecque* Mathimata genikēs glossologias: Metafrasē, scholia, prologiko sēmeiōma [Traduction, commentaire, préface] *par* F. D. Apostolopoulos, Athènes, Ekdoseis Papa-zēse, 1979, 5, 301 p. <K.>
- 03 [CLG]: *extraits in* [77] Vvedenie v jazykoznanie [Introduction à la linguistique]: Krestomatija sostaviteli B. Ju. Norman, N. A. Pavlenko, pod redakciej prof. A. E. Supruna, Minsk, Vyšejšaja skola, 1977, p. 24-48; [78] Readings in historical phonology: chapters in the theory of sound change, ed. Ph. Baldi and R. N. Werth, University Park Pennsylvania, The Pennsylvania State University, 1978, p. 143-153; [79] Brondi, p. 171-287; [79] Sanders, p. 83-103.
- 010 [Notes de linguistique générale]: *extrait de Ms. fr. 3951*: Cahier Whitney [CLG/E 3297 = N 10], p. 39a-41, *éd. in* [73] Lévi-Strauss, p. 325s.
- 050 [Lettre] à Meillet sur les hypogrammes, 9 oct. 1908, *éd. M. Minassian in* BSL 72/1, 1977, 342 s. [77.86].

---

\* Cf. 1: CFS 30, 1976, 99-138; 2: CFS 31, 1977, 279-306; 3: CFS 33, 1979, 79-145. Nous ne donnons que les nouveaux titres. Les additions aux titres déjà relevés pourront paraître dans un volume de bibliographie décennale qui réunit et complète les indications données jusqu'ici et que nous préparons actuellement.

- 70.96 ARCAINI, Enrico. La semantica: problemi e orientamenti in [70.67] *Le correnti della linguistica contemporanea*, p. 120-127.  
 Conception s'ienne du signe opposée aux conceptions d'Ogden-Richards et de Bloomfield; discussion de la notion de 'signification' sous ses aspects individuel et social, synchronique et diachronique, interne ou référentiel.
- 70.97 BERGER, H[.]. Van de Saussure tot Chomsky. Een linguistische situatiebepaling van het structuralisme. *Tijdschrift voor Filosofie* 32, juin 1970, 175-176. <[81] Miller>
- 70.98 HEILMANN, Luigi. Dallo storicismo allo strutturalismo in [70.67] *Le correnti della linguistica contemporanea*, p. 94-102.  
 Définition s'ienne du signe préfigurée dans le *De vulgari eloquentia* (I, III, 1-3) de Dante; p. 97s.; importance de S' pour la linguistique moderne: objectivité fondamentale de la langue, définition relative et oppositive du signe, p. 100ss.
- 70.99 HEILMANN, Luigi. Lo strutturalismo: caratterizzazione di un movimento in [70.67] *Le correnti della linguistica contemporanea*, p. 103-111.  
 Distinction entre un structuralisme européen dépendant de S' et un structuralisme américain. Précisions sur l'emploi et le sens du terme 'structure'; principes du structuralisme européen.
- 70.100 HEILMANN, Luigi. Le nuove tendenze in [70.67] *Le correnti della linguistica contemporanea*, p. 111-119.  
 Prévalence de l'intérêt synchronique; glossématique, linguistique fonctionnelle et sémiologie. Chomsky.
- 70.101 ROTHSCHILD, Thomas. Linguistik in der Schule. Zur Diskussion einer Reform des Deutsch-Unterrichts. *STZ* 33, 1970, 34-44.  
 Distinction entre langue et parole, compétence et performance, p. 35.
- 71.111 BOVON, François. Strukturalismus und biblische Exegese. *Wissenschaft und Praxis in Kirche und Gesellschaft* (Göttingen) 60, 1971, 16-26. – *Version frç. remaniée* Le structuralisme français et l'exégèse biblique in *Analyse structurale et exégèse biblique, essais d'interprétation*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971, p. 1-25.  
*Le père du structuralisme: Claude Lévi-Strauss*, p. 13-17; *Un enfant terrible du structuralisme: Roland Barthes*, p. 17-21; *Illustration de la méthode*, p. 21-24. Considère S' comme le 'grand-père' du structuralisme, p. 13, et en caractérise rapidement les vues. Voit dans le structuralisme «un correctif utile à [la] pratique actuelle de l'exégèse, car il redonne au texte une réalité horizontale, une vérité synchronique» (p. 12). V. aussi *Conclusion*, p. 24s.
- 71.112 Exégèse et herméneutique. Paris, Le Seuil, 1971. 368 p.  
 Contributions de P. Ricœur [71. 115 s.].

- 71.113 HEILMANN, Luigi. La linguistica e le scienze umane in *Le scienze umane in Italia oggi*, Bologna, Il Mulino, 1971, p. 79-104.  
 Importance égale attribuée par S' à la synchronie et à la diachronie; sa sensibilité pour les problèmes de linguistique diachronique et de linguistique externe. Distinction de forme et substance et instauration de la sémiologie. Convergences entre S' et Durkheim et développement du point de vue social; intérêt de S' pour une collaboration interdisciplinaire négligée par la tradition post-saussurienne qui s'est concentrée sur la nécessité d'élaborer des procédures de découverte strictement linguistique.  
*Nouv. éd. in* [83] Heilmann, *Linguaggio, lingue, culture*, p. 229-250 *et* *Linguistica e umanismo*, p. 43-64.
- 71.114 LEPSCHY, Giulio C. Mutamenti di prospettiva nella linguistica. *Comunità (Circolo linguistico di Oslo)* 165, 1971, 288-303.  
 Remarques sur le rôle de S' dans l'origine du structuralisme, sur les distinctions entre synchronie/diachronie et langue/parole; exemples d'utilisation abusive de ces séparations rendues absolues.  
*Repris dans* [81] Lepschy, *Mutamenti [...]*, p. 127-141.
- 71.115 RICOEUR, Paul. Contribution d'une réflexion sur le langage à une théologie de la parole in *Exégèse et herméneutique*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 301-319.  
 Théologie placée du côté de la parole, linguistique du côté de la langue (p. 305): «ce qui importe pour le philosophe, c'est justement la relation entre ces deux versants, langue et parole; autrement dit, ce que le linguiste sépare, le philosophe le réunit» (p. 311).
- 71.116 RICOEUR, Paul. Du conflit à la convergence des méthodes en exégèse biblique in *Exégèse et herméneutique biblique*, p. 35-53.  
 § 2 *Le modèle sémiologique*, p. 37-46: refus de la séparation entre synchronie et diachronie, langue et parole.
- 71.117 RISSET, Jacqueline. L'anagramme du désir. Essai sur la *Délie* de Maurice Scève. Roma, Bulzoni, 1971. 112 p.  
*Les abords du texte*, p. 15-41; *Délie et l'hors-texte*, p. 43-64; *Délie et la philosophie*, p. 65-82; *Délie: le texte*, p. 83-100. – Se réclame de S' dans l'*Introduction*, p. 13, et dans le paragraphe sur *L'anagramme*, p. 92-96. Dégage dans *Délie* «une anagrammatisation généralisée» qui prolonge l'hypothèse de S' et pour laquelle «la langue poétique traite tous les mots comme des noms. Chaque mot, pris dans l'opération 'poétique' peut être anagrammatisé, imité comme un nom divin, chaque mot peut être chiffré et déchiffré, dans un jeu, dans un échange incessant; chaque mot est un nom ou peut s'accrocher le désir [...]» (p. 96).
- 72.108 DEROSI, Giorgio. L'articolazione della totalità linguistica in Ferdinand de Saussure. *Proteus (Italie)* 3, 1972, 11-34. <[81] Miller>

- 72.109 HEILMANN, Luigi. Dal 'sistema' saussuriano alla 'struttura' profonda chomskyana in *Psicoanalisi e strutturalismo di fronte a Dante*, 1, Firenze, Olschki, 1972, p. 298-309.

Place centrale de S' dans une histoire de la linguistique comprise comme science des systèmes de signes; intuition du système chez Varron (*De lingua latina* IX 33), définition du signe chez Dante [cf. 70.98]; thèses de S' qui n'a pas employé le terme de structure mais le sous-entend; terme de structure chez Lalande, Piaget, Hjelmslev et Benveniste qui, quant aux deux derniers, rejoignent Quintilien (8.6.63) et Priscien (GLK 1, 108). Principes du structuralisme classique (conception de langue système, 'typicité' formelle de chaque langue, exigence d'une analyse immanente) et apport dynamique de Chomsky pourtant pressenti par S' dans sa théorie de la créativité analogique.

- 72.110 REY, Jean-Michel. De Saussure à Freud. Les lettres françaises no. 1429, 29 mars-4 avril 1972, p. 9s. {81} Miller

- 72.111 RYGALOFF, Alexis. Le 'signe' chez Ferdinand de Saussure et le 'signe minimum' in *Psychologie comparative et art, Hommage à I. Meyerson*, Paris, Presses universitaires de France, 1972, p. 79-91.

Compare la définition s'ienne du signe à la définition que Meillet donne en 1913 du mot («Un mot est défini par l'association d'un sens donné à un ensemble donné de sons susceptible d'un emploi grammatical donné» LHLG<sup>2</sup> 1926, p. 30). Examine la position de Wells (Word 1947) à la lumière des SM de R. Godel dans une tentative de clarifier le sens de 'signe', 'entité' et 'unité' chez S' et d'en voir le rapport aux conceptions de 'mot', 'morphème' et 'monème'. Déclare son insatisfaction quant à la terminologie courante (Bloomfieldiens, Frei, Martinet) et propose de réserver 'morphème' au 'signifiant minimum', 'monème' au 'signifié minimum', l'association des deux étant appelée 'signe minimum'.

- 72.112 SAZBÓN, José. Sobre algunas premisas comunes a Saussure y sus contemporáneos. Cuadernos de filosofía 12/18, juillet-décembre 1972, 279-286. {81} Miller

- 73.95 APOSTEL, Léo. Symbole et parole. Cahiers internationaux du symbolisme (Genève) 22-23, 1973, 5-23.

Tentative de dépasser, en partant d'Austin et de Searle, les antinomies de langue et parole (S'), sémantique et pragmatique (Morris), compétence et performance (Chomsky). Erige une théorie nominaliste de l'action qui refuse des constructions idéales comme 'compétence' ou 'langue' et veut construire le tout sur la base de la parole, ce qui oblige de projeter dans le champ de la parole plus de structure. Proche de Kotarbinsky, Thom (*Topologie et signification*, 1968) et Touraine, *Sociologie de l'action*, 1965.

- 73.96 FAYE, Jean-Pierre. La critique du langage et son économie. Classes sociales, articulation, pouvoir. Paris, Galilée, 1973, 187 p.

Chap. IV *Le hiéroglyphe social*, p. 73-86: étude du mot *totalitaire* sous un point de vue marxiste. Assimilation de l'*hiéroglyphe* du premier livre du *Capital* («La valeur

ne porte donc pas écrit sur le front ce qu'elle est. Elle fait bien plutôt de chaque produit du travail un hiéroglyphe») à la valeur s'ienne, p. 76-78, dont une double provenance (au voisinage de la sociologie durkheimienne et de l'École de Lausanne – «où la problématique Walras-Pareto de la valeur vient s'inscrire face à celle de Ricardo-Marx et par référence à celle-ci» –) est affirmée. Renvoi à J. Molino, *Linguistique et économie politique. Sur un modèle épistémologique du cours de S'*, L'âge de la science (Dunod) 10, 1969. Interprète les relations s'iennes de voisinage et d'opposition comme des rapports topologiques et logiques. – V. aussi pp. 119, 143 (note à p. 99) et 181.

– *Trad. it. Critica e economia del linguaggio* par C. Bragaglia Benvenuti, Bologna, Cappelli, 1979, 163. p.

- 73.97 GULSTAD, Daniel E[.]. A modern theory of 'langue'. La Haye-Paris, Mouton, 1973. 141 p.

Refuse les notions traditionnelles de 'langue' (S' p. 15ss.); affirme qu'un code analogue peut sembler nécessaire, mais n'est certainement pas suffisant, pour expliquer le langage (p. 27ss.).

C.r. par F. Hiorth in FL 14, 1976, 427-429.

- 73.98 HEILMANN, Luigi. Linguistica e umanesimo. SILTA 2, 1973, 191-229.

Réintégration des deux œuvres de Bopp (*Conjugationssystem* 1816) et de S' (CLG 1916) – considérées abusivement comme des points de départ absolus – dans un déroulement historique et continu des idées et des théories linguistiques.

N. i. in [83] Heilmann, Linguaggio, lingue, culture, p. 251-281 et Linguistica e umanesimo, p. 11-41. – *Trad. angl. Linguistics and humanism* in A. Makkai, L. H., *Linguistics at the crossroad*, Padova, Liviana, 1977, p. 347-370.

- 73.99 JARRY, André. Saussure 'détourné'. Le Monde (des livres) no. 8779, 5 avril 1973, p. 17.

A propos de Lacan <[81] Miller>

- 73.100 LÉVI-STRAUSS, Claude. Religion, langue et histoire: à propos d'un texte inédit de Ferdinand de Saussure in *Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines*, [Mélanges] Fernand Braudel, Toulouse, 1973, vol. 2, p. 325-333.

Commentaire d'une note s'ienne [CLG/E 3297, 39a-41] sur le rapport entre idée mythologique et nom. Exemples illustratifs tirés des systèmes nominaux australiens et indiens.

- 73.101 MAAS, Utz. Grundkurs Sprachwissenschaft, 1: Die herrschende Lehre. München, List, 1973 (List Taschenbücher der Wissenschaft, Linguistik, 1424). 300 p.

S'oppose, p. 72ss., à une vue de S' novateur en linguistique: «De S' als Erfinder dieser Unterscheidungen [langue/parole, synchronie/diachronie] herauszustellen ist [...] ebenso unsinnig, wie der Versuch, einen Erfinder dieser Unterscheidungen vor

ihm aufzuspüren: ob F. de S', Hermann Paul oder G. von der Gabelentz oder irgend ein anderer Sprachwissenschaftler – sie alle haben in ihren zusammenfassenden Darstellungen nichts anderes getan als das Selbstverständnis der damaligen Sprachwissenschaft zu artikulieren, nur mit unterschiedlicher Klarheit» (p. 73).

- 73.102 SIMOENS, Yves. Linguistique saussurienne et théologie. Recherches de science religieuse (Paris), 61/1, 1973, 7-22.

*Linguistique et sémiologie* (langue et parole), p. 9-13; *La langue, système de rapports* (rapports associatifs et syntagmatiques, synchronie et diachronie, valeur) p. 14-21. Application des délimitations saussuriennes aux études théologiques. Insiste sur la spécificité et la connexion interne des concepts s'iens. Critique de Derrida [71.80], p. 12s.

- 74.98 ADAMCZEWSKI, Henri; KEEN, Denis. Langage et langue dans la théorie saussurienne in A. et K., Phonétique et phonologie de l'anglais contemporain, Paris, Colin, 1974, p. 10-12. <Koerner>

- 74.99 *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, hrg. v. J. Ritter [cf. 71.58], vol. 3, Basel, Schwabe; Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1974; G-H.

E. W. Orth, *Gebrauchsdefinition*; G. Behse, *Grammatik*.

- 74.100 HOLENSTEIN, Elmar. Jakobson ou le structuralisme phénoménologique. Présentation, biographie, bibliographie par E. H. Paris, Seghers, 1974 (Philosophie).

En particulier 1.4 *Courants structuralistes au début du XX<sup>e</sup> siècle*: 1.4.4 *Le programme s'ien d'une théorie générale du langage* (p. 27-29); 2.1 *Synchronie et diachronie*: 2.1.1 *L'antithèse de S' et la synthèse de Jakobson* (p. 35); 2.2 *Objet et sujet*: 2.2.2 *L'observateur en tant que partie de son observation* (p. 66)/2.2.3 *La constitution intersubjective du langage* (p. 80s.); 2.3 *Forme et matière* (p. 87, 91s.); 2.4 *Taxonomie et téléonomie*: 2.4.2.2. *Linéarité et invariance* (p. 114)/2.4.2.4 *Formation vs transformation* (p. 128); 2.5 *Opposition*: 2.5.1 *La définition phénoménologique de l'opposition* (p. 145-150)/2.5.3 *L'opposition marqué/non marqué* (p. 154s.); 3.1 *Les axes du langage*: 3.1.2 *Développement* [de la théorie]: Kruszewski – S' – Jakobson (p. 164-168); 3.2 *Les fonctions du langage*: 3.2.4 *La fonction référentielle ou cognitive* (p. 184s.)/3.2.5 *La fonction métalinguistique* (p. 188s. langue/parole); 3.3 *Les unités du langage* (p. 194-208).

C. r. Jakobson's phénoménologie par G. Steiner in *Semiotica* 15, 1975, 393-395.

- 74.101 KODUCHOV, V[ ] I[ ]. Obščee jazykoznanie [Linguistique générale]. Moskva, Vysšaya škola, 1974. 303 p.

«[K.] ist in seinem Abriss der Geschichte der Sprachwissenschaft bemüht, solche bedeutenden Linguisten wie Baudouin de Courtenay, Fortunatov und F' de S' und die von ihnen geführten Schulen nicht als Vertreter nur eines Uebergangs zwischen der Periode der Junggrammatiker und der strukturellen Linguistik erscheinen zu lassen. Er hielt es deshalb für zweckmässig, die Originalität ihrer linguistischen

Konzeptionen durch die Zuordnung zu einer besonderen linguistischen Richtung zu apostrophieren, der er die Bezeichnung 'neogrammatizm' gab [p. 58s.] » ([76] Häusler, p. 535).

- 74.102 NINYOLES, Rafael Ll[.]. Sociología del lenguaje in *Doce ensayos sobre el lenguaje*, Madrid, Fundación Juan March, Rioduero, 1974, p. 80-95.

1 [*L'isolement de la linguistique et ses postulats méthodologiques: le paradoxe s'ien*]: Sociolinguistique placée dans les domaines de la parole et de la linguistique externe négligés par S'.

*Repris in N.*, Estructura social y política lingüística, Valencia, Torres, 1975, p. 80-95. – *Trad. it.* Linguistica e sociologia in *Struttura sociale e politica linguistica a cura di S. C. Sgroi*, Roma, Armando, 1980, p. 21-39.

- 75.90 \*\*\*, Noam-Ferdinand de. Glose sur la terminologie linguistique in *Arborescence et sens: Actes du 1<sup>er</sup> Colloque imaginaire de linguistique périphérique et de terminologie 'patalogique'* (Oleyres 31-31.11.1974 v.), éd. Noam-Ferdinand de \*\*\*, Oleyres 1975, p. 1-10.

En exergue citation de la lettre de S' à Meillet du 4 janvier 1904 [v. CFS 21, 1964].

Introduction à une série annuelle d'"actes" imaginaires parodiant les méthodes de la linguistique moderne.

- 75.91 BOUCHARD, Guy. Les principales tendances de la sémiologie. *Dialogue* (Montreal) 14/4, 1975, 649-663.

*Inventaire* (p. 649-654) et *Comparaison* (p. 654-661) des principales tendances; reconstruction d'un 'système' dans lequel elles s'intègrent (tableaux B-G, p. 654ss. et *Conclusion*, p. 661-663). Distingue après Locke les deux filières Peirce-Morris et S' – Barthes Buysens Prieto (à qui il emprunte l'opposition des sémiologies [a] de la communication, [b] de la signification), Mounin, Guiraud, Metz et Eco [tableau A]. Interprète la sémiologie s'ienne de manière réductrice comme une sémiologie du 'signal' linguistique, sans se poser la question de la 'nature du signe' et en présument une réponse s'ienne négative à la question de l'inclusion des symboles, rites et formes de politesses. Transposition terminologique ambiguë (signe s'ien = signal? ou marque?).

- 75.92 CULLER, Jonathan. *Structuralist poetics. Structuralism, linguistics and the study of literature*. London, Routledge – Kegan Paul, 1975. 12, 301 p.

S' (langue et parole, valeur, signe, synchronie et diachronie) dans *Part 1: Structuralism and linguistic models*, chap. 1: *The linguistic fondation*, p. 4-31, et *Part 3: Perspectives*, chap. 10: *'Beyond' structuralism: Tel Quel* (théorie des anagrammes, p. 249s.).

- 75.93 DURANTE, Marcello. *La linguistica sincronica*. Torino, Boringhieri, 1975 (Serie di linguistica Boringhieri). 163 p.

*L'impostazione s'iana*, p. 24-36.

C. r. de A. Nocentini in *AGI* 62, 1977, 200-202.



- 75.94 HORÁLEK, Karel. Kritické poznámky k sémantice Ferdinanda de Saussura. [Notes critiques sur la sémantique de F' de S']. Bulletin rustéko jázyka a literatury (Praha) 19, 1975, 163-172.  
Distingue une part controversée de sémantique (exclusion de la référence extralinguistique et relativisme linguistique, proche de Weisgerber et Whorf) à l'intérieur de la théorie, généralement acceptée, de S'. Oppose les vues respectives de Frege.
- 75.95 KOERNER, E[rnst] F[riderik] Konrad. The concept of structure in general linguistic theory, its evolution from the beginnings of the new philology to contemporary linguistic doctrines. A contribution to the epistemology and historiography of linguistic science. Abstract of a Habilitationsschrift. HL 2, 1975, 131-134.  
S', p. 132.
- 75.96 MALKIEL, Yakov. Etymology and modern linguistics. *Lingua* 36, 1975, 101-120.  
Bref aperçu, p. 105s., des problèmes que pose l'exposé s'ien du CLG.  
*Rééd. in* [83] M., From particular to general linguistics, p. 497-511 (en particulier p. 500s.).
- 75.97 MARTIN, Robert. The French contribution to modern linguistics: Theories of language and methods in syntax. Paris, Klincksieck, 1975 (Recherches linguistiques: études publiées par le Centre d'analyse syntaxique de l'Université de Metz, 1). 94 p.  
Chap. I § I *The development of 'imported' theories in France: A. The 'Ecole sociologique française' and the reception given to the ideas of S'*, p. 9-13; indépendance de Meillet (qui aurait surtout admiré l'auteur du *Mémoire* et plutôt entravé l'influence 'étrangère' [?!] du *Cours*) et de Vendryes (dont les observations 's'iennes' datent d'avant 1914); B. *French functionalism*, p. 13-18; influence de l'école de Prague; origine s'ienne du concept de double articulation chez Martinet. – Chap. I § III C *New steps for a semantic interpretation of language: Benveniste, critique de l'arbitraire*, p. 50s.; sémiologie de Gagnepain, p. 53s.
- 75.98 STEFANINI, Jean. Tradition grammaticale et arbitraire du signe. Cahiers de linguistique, d'orientalisme et de slavistique (Aix-Marseille) 5-6, 1975, 373-386 (Mélanges de linguistique et de stylistique en hommage à Georges Mounin pour son 75<sup>e</sup> anniversaire).  
Vues sur l'arbitraire du signe d'Aristote aux modistes et à Condillac.
- 76.90 BOUISSAC, Paul. The 'golden legend' of semiotics. *Semiotica* 17, 1976, 371-384.  
{[77] Lettre aux sémiologues.}

- 76.91 BÜHLER, Karl. Die Axiomatik der Sprachwissenschaften. Einleitung und Kommentar von Elisabeth Ströker. Frankfurt a.M., Klostermann, 1969, <sup>2</sup>1976. 156 p.  
Appréciation de la théorie s'ienne dans l'introduction de E. Ströker, p. 15s., et dans B., p. 37-42, 46, 49-59, 66 et 69s. [p. 33-36, 39, 41-48, 53 et 55s. de l'édition originale, *Kant-Studien* 38, 1933, 1-90].  
*Trad. angl.* The axiomatization of the language sciences (avec l'Introduction de E. Ströker) in [82] Innis, Karl Bühler.
- 76.92 CHRISTIE, William M. Two traditions in linguistic theory. *Lacus Forum* (Columbia S. C.) 3, 1976, 15-20.  
Oppose la tradition linguistique américaine ramenée à Bloomfield à une tradition européenne représentée par Baudouin de Courtenay et S'; examine leur conception des notions de fonction et phonème. [Semble confondre, en affirmant que S' a vu deux phonèmes dans *pip*, «because the initial /p/ enters into a different set of relationships than the final», la phonologie physiologique de S' qui sépare l'implosion de l'explosion avec sa théorie des valeurs qui ne reconnaît qu'un élément *p* dans *pip*.]
- 76.93 GENETTE, Gérard. *Mimologiques. Voyage en Cratylie*. Paris, Seuil, 1976. 430 p.  
Considère S' comme représentant d'Hermogène, cf. en particulier p. 19ss., 69ss., 280ss., 414ss. et le jugement final, p. 426 «En vingt siècles de «théorie raisonnable», Hermogène n'a rien produit qui puisse séduire, et son corpus, de Démocrite à S', se réduit presque à quelques négations laconiques. Cratyle, au contraire, nous laisse une série d'œuvres pittoresques, amusantes, parfois troublantes [...]».
- 76.94 HÄUSLER, Frank. *Bemerkungen zur Stellung der Kazaner Linguistenschule in der Geschichte der Sprachwissenschaft*. *ZPhon* 29, 1976, 534-538.  
Observations sur S'. Cf. [74.101].
- 76.95 HALE, Mark. Saussurean dichotomies: their sources, nature and development. *Studies in European linguistic theory*. Giessener Beiträge zur Sprachwissenschaft 4, 1976, 45-57.  
*Introduction*, p. 45-48; I *Langue/parole*, p. 48-53; II *Synchronie/diachronie*, p. 53-56; III *Analogy* et IV *Conclusion*, p. 56. Note, p. 57, reproduisant une remarque de Durkheim sur le langage tirée de Stevan Luke. Traite des sources, de l'interprétation et des développements des dichotomies s'iennes en s'appuyant essentiellement sur Koerner [73.23]. Notions introductives tirées de *Godel SM*. [Vues plutôt confuses sur l'influence de Durkheim: rejette, p. 47, le schéma de Hildenbrandt [72.21] qui range la linguistique et la sémiologie dans la psychologie sociale et générale (ce qui correspond à la lettre du *Cours*) et affirme qu'elles entrent dans la sociologie. Donne tort à Koerner d'écartier Durkheim et Comte comme sources. Mais concède, p. 56, que «S's system cannot be called Durkheimian for we realize that Durkheim's sociological system will not permit explanations from psychology», telles que S' en fournit pour l'analogie.]

- 76.96 HENDRICKS, William O. *Grammars of style and styles of grammar*. Amsterdam, North-Holland, 1976 (North-Holland Studies in Theoretical Poetics, 3).  
Discute au chapitre V *Group styles and styles of grammar* l'analogie des notions s'iennes de 'langue' et 'parole' avec 'group style', 'individual style', 'particular text' et 'sentences of a single text' (p. 115-121).  
*C. r. de* W. A. Smalley in *Language Sciences* 47, 1977, 21-24.
- 76.97 HILDENBRANDT, Reiner. *Syn- und Dia-Aspekte in der Linguistik*. *GermL* 1976/3-4, 6-20.  
La distinction s'ienne de synchronie et diachronie dans la linguistique allemande des années 60: Coseriu (p. 8s.), Wrede (p. 9ss.). Nécessité de compléter l'aspect diachronique par l'introduction d'une vue 'diasystèmeaire' (*diasystemar*).
- 76.98 JAKOBSON, Roman. *Six leçons sur le son et le sens*. Paris, Minuit, 1976 (Arguments). 125 p.  
Leçons tenues à l'Ecole libre des Hautes Etudes de New York en 1942, accompagnées d'un cours sur la doctrine linguistique de F' de S'. Texte revu par E. Cl. Jacquart. Préface par Cl. Lévi-Strauss [76.99]. Présente les concepts s'iens de signe, valeur, synchronie et diachronie, et en développe la phonologie en tenant compte des travaux parallèles de Baudouin de Courtenay et Albert Sechehayé.  
*Trad. angl.* Six lectures on sound and meaning par J. Mepham, Harvester 1978/et Cambridge, Massachusetts, London, MIT, 1978, 26, 116 p.; *ital.* Sei lezioni sul suono e sul senso, Milano, Il Saggiatore, 1978, 126 p.
- 76.99 LÉVI-STRAUSS, Claude. [*Préface à*] R. Jakobson [76.98], p. 7-18.  
Influence qu'ont exercée les leçons de Jakobson sur L.-St.; mérite de S' «d'avoir exactement compris qu'une donnée extrinsèque existe inconsciemment» (p. 13 = [76.98], p. 29). Notion de 'mythème' (p. 15ss.).
- 76.100 MESCHONNIC, Henri. *Théorie du langage, théorie politique, une seule stratégie*. (Humboldt, Saussure selon Chomsky). *Etudes littéraires* (Québec), 9/3, 1976, 469-523.  
Analyse et critique des références de Chomsky à Humboldt et S'. Conclut que l'influence de Chomsky «détourne l'enseignement de la linguistique, aux États-Unis, de S', dont il donne une représentation travestie. Son mouvement est anti-s'ien aussi en ce qu'il remet la linguistique sous la dépendance de la psychologie [...] contre l'autonomie que S' lui donne [...]» (p. 471). [Bonnes mises au point.]
- 76.101 RICKEN, Ulrich. *Zu einigen Aufgaben und Problemen einer Geschichte der Sprachwissenschaft*. *ZPhon* 29, 1976, 452-457.  
Rapports entre une histoire institutionnelle de la linguistique et l'action de certains grands textes (Port-Royal, Humboldt, S'). Nécessité d'intégrer l'histoire de la linguistique dans celle des théories sociales. Présence de notions synchroniques et

structurales chez certains marxistes avant S'; distorsion probable des antinomies s'iennes de synchronie/diachronie et de langue/parole par le structuralisme post-s'ien.

- 76.102 SCHNEIDER, Gisela. Karl Vossler: Bemerkungen zum sprachwissenschaftlichen Idealismus in [76] In memoriam Friedrich Diez, p. 475-495 (501).  
Analogies ente S' et V. (concepts de *Sprache als Entwicklung* et *Sprache als Schöpfung* <proches de 'langue/parole'); points de vue synchronique et diachronique), p. 483; V., S' et Croce p. 485.
- 76.103 TELLEZ, Freddy. Saussure: lingüística, semiología y literatura (Estructuralismo y deconstrucción del signo). Ideas y valores (Bogotá) 46-47, 1976, 11-44.  
Article de 1970 sur les grands concepts s'iens et leur utilisation par Barthes, Derrida, Kristeva (p. 11-19) suivi d'un *Epilogo crítico o De S' a Derrida* (p. 19-44): *Sobre la relación literatura/lingüística/semiología*, p. 19-30; *El signo y la estructura del valor*, p. 30-43; *Excurso*, p. 43.s
- 76.104 WASHABAUGH, William. C. r. CLG/E, fasc. 4 [74.010]. HL 3, 1976, 117-120.
- 77.65 BAUM, Richard. Systemlinguistik und Sprechakt: Emile Benvenistes Auseinandersetzung mit dem sprachtheoretischen Ansatz F. de Saussures. IF 82, 1977, 1-38.  
*Vom sprachlichen Zeichensystem*, p. 4s.; *Die Ueberwindung des Systembegriffs*, 5-11; *Linguistik des Sprachsystems und Linguistik der Rede: Semiotik und Semantik*, 11-13; *Das sprachliche Zeichen*, 13; *Form und Bedeutung des sprachlichen Zeichens*, 14s.; *Sprache und Semiotik*, p. 20-24; *Sprache und Gesellschaft*, 27; *Benveniste und das Prinzip sprachwissenschaftlicher Theoriebildung*, 35s. Revendique, contre Mounin (*Lingua* 18, 1967, 412-420) et avec Ducrot (*L'Homme* 7, 1967, 109-122), l'existence d'une «linguistique générale propre à Benveniste». La conçoit comme un dépassement de la linguistique s'ienne du système vers une linguistique du discours. Cite les prises de position diverses de B. envers S'; représente la différence des objets et des points de vue par des tableaux, p. 19, 24, 31. Mais cite aussi (p. 14 n. 12) un fragment s'ien tiré de Starobinski ([71] *Les mots sous les mots*, p. 14) qui montre l'intérêt de S' lui-même pour le 'dépassement' en question.
- 77.66 BAUTISTA MARTÍN, Carmen. Algunos aspectos de la estilística de la lengua y de la estilística de la habla en Azorín y Miró in Homenaje al Prof. Muñoz Cortés [77.83], vol. 1, p. 102-113.  
Définitions de 'style' et 'stylistique' selon Bally; renvoi à la distinction s'ienne entre langue et parole; commentaire à l'enchaînement des adjectifs chez A. y M.
- 77.67 BEJEL, Emilio. Derrida y Saussure frente al signo. Dispositio (Ann. Arbor) 2/4, 1977, 80-86. <Koerner>

- 77.68 BERRETTA, Monica. *Linguistica ed educazione linguistica. Guida all'insegnamento dell'italiano*. Torino, Einaudi, 1977 (Piccola biblioteca Einaudi, 322). 11, 430 p.  
Divers renvois à S', en particulier sous *Modelli grammaticali: generalità e teorie strutturaliste, 2: Il funzionalismo di Martinet e Tesnière*, p. 153ss., *Semantica 2: La semantica e il significato*, p. 304ss., et 4: *Lo strutturalismo*, p. 321ss. (théorie de la valeur; axes paradigmatique et syntagmatique).
- 77.69 BOSSUYT, Alain. *Langue/parole en compétence/performance*. Forum der Letteren, Tijdschrift voor Taalkunde, Letterkunde en Geschiedenis (Den Haag) 18, 1977, 6-14.
- 77.70 ČEMODANOV, N[ ] S[ ]. Dve koncepcii social'nosti jazyka [Deux conceptions de la socialité de la langue] (L. V. Ščerba i F. de Sossjur). VMU 1977/3, 3-9.  
Réception des théories de S' par Ščerba dès 1923 par l'intermédiaire de V. M. Žirmunskij. Conception de Ščerba selon laquelle tous les phénomènes du langage (pas la langue seule) sont sociaux.
- 77.71 CHAUVEAU, Geneviève. Ferdinand de Saussure 1857-1913, in *La linguistique* [77.84], p. 83-90.  
Aperçu biographique, p. 83s.; *Mémoire*, p. 84s.; CLG, p. 85-90.
- 77.72 CHAUVEAU, Geneviève; DUBOIS, Jean; KAIL, Michel. La linguistique, in *La linguistique* [77.84], p. 7-38.  
Rôle de S' dans *La linguistique historique*, p. 8-10, *La grammaire normative*, p. 11-13, *La linguistique structurale*, p. 14-18.
- 77.73 CHISS, Jean-Louis; FILLIOLET, Jacques; MAINGUENEAU, Dominique. *Linguistique française. Initiation à la problématique structurale*. Paris, Hachette, 1977. 158 p.  
*S' et le [CLG]: Les grandes orientations du Cours; Les concepts fondamentaux du Cours*, p. 19-33.
- 77.74 EVDOŠENKO, A[ ] P[ ] AVLOVIČ[ ]. Sopostavitel'naja fonologija; morfologija moldavskogo i russkogo jazykov [Phonologie et morphologie comparées des langues russe et moldave]. Kišinev, Izd. Stiinca, 1977, 208 p.  
Références à S', p. 34s., 67, 69, 73, 148, 150, 163s. (HL 5, 1978, 357).
- 77.75 FLORES ARROYUELO, Francisco J. El signo poético (fenomenología, psicología y ciencia literaria in *Homenaje al Prof. Muñoz Cortés* [77.83], vol. 1, p. 165-179.

Modèle d'Ogden-Richards et Ullmann dédoublé de façon qu'une image subjective A du référent procurée par le signe linguistique se transforme en image poétique B; relations diverses entre éléments linguistiques et poétiques de ce signe poétique.

- 77.76 FRANCARD, Michel. A propos de F. de Saussure et de N. Chomsky, ou l'exorcisme de certains mythes. *CILL* 4/2, 1977, 79-85.  
C. r. de *Calvet* [75.6].
- 77.77. FREI, Henri. C. r. de *Calvet* [75.6] in *Lingua* 41, 1977, 373-382.  
Mise au point importante.
- 77.78 GIPPER, Helmut; SCHWARZ, Hans. Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung, Teil I, Lieferung 20-21 (Lovas-Marouzeau). Opladen, Westdeutscher Verlag, 1977. 2 fasc.  
Discussion de 17610 Mackensen, 17973 Mal'cev, 18070, 18075, 18085 Malmberg, 18161 Mańczak, 18208 Manheim, 18271 Manthey.
- 77.79 GRAY, Benninson [= BENNISON GRAY, Barbara]. The 'second principle' of language. *LSci* (Bloomington) 45, 1977, 26-28.  
Sur la linéarité du signifiant.
- 77.80 GÜNTHER, Hartmut. Bemerkung zur Linguistik F. de Saussures. *FIPKM* 7, 1977, 39-71.  
Etude le CLG du point de vue de la constitution d'un objet scientifique par le linguiste; s'appuie sur Davis [73.66], dont il développe et rectifie les thèses. Importance de l'arbitraire du signe, dont découlent les délimitations de synchronie/diachronie, langue/parole (contrairement à celle de compétence/performance de Chomsky qui manque de base). Interrogation sur l'identification d'unités: affirme que S', tout en prenant le mot pour exemple de l'unité linguistique, ne donne en définitive aucune réponse à la question de savoir quelles sont ces unités. Compare Paul, Bloomfield et Chomsky à S': critique la tendance à élargir l'objet de la linguistique en fonction de techniques de description (exemple de J. Ross, *On declarative sentences*, 1970): "Hier zeigt sich eine merkwürdige Umkehrung des Verhältnisses von Theorie und Gegenstandsbereich: Es geht nicht mehr darum, dass die Theorie möglichst alle Elemente des Gegenstandsbereichs erfassen soll, sondern es wird alles das zum Gegenstandsbereich erklärt, was dieser Beschreibungsapparat zu beschreiben vermag. [...] Grenzt der Linguist seinen Gegenstandsbereich weniger stark ein, als dies S' tat, so ist er ständig in Gefahr, Parole-Phänomene als Bestandteile der Langue anzusehen, Kompetenzregeln zu postulieren, wo Anwendungshäufigkeiten vorliegen" (p. 66/68).
- 77.81 HAUSMANN, Franz Joseph. Strukturalismus in der Lexikographie des 18. und 19. Jahrhunderts in Grammatik und interdisziplinäre Bereiche der Linguistik, Akten des 11. Linguistischen Kolloquiums (Tübingen 1975), vol. 1, Tübingen, Niemeyer, 1977, 15-25.

Origines pré-s'iennes du structuralisme: Humboldt, Heyse, Lafaye (*Synonymes français* 1841), Condillac (*Dictionnaire des antonymes et autres mots* 1842). Voit dans l'observation de Condillac qu'«il est des cas où il est nécessaire de dire ce que la chose n'est pas pour définir ce qu'elle est» une première formule du principe s'ien des différences. [Cf. à ce sujet le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 (préface): «il n'y a presque point de mot dans la langue qui ne reçoive différentes [sic] significations, et [...] il est impossible d'en donner des idées claires et distinctes, sans avoir establi quelle est la principale et quelles sont les autres, et en quoy elles different, tant à l'esgard du sens propre que du sens figuré, ce qui ne s'apprend que par la Definition».]

- 77.82 HAWKES, Terence. *Structuralism and semiotics*. Berkeley, Univ. of California Press; London, Methuen, 1977. (New accents, 1).  
Résumé, selon [81] Miller, P. 469, Vico, Piaget, S', Boas, Sapir, Whorf, Lévi-Strauss, les idées du formalisme russe et du cercle de Prague, Jakobson, Greimas, Todorov, Barthes, Peirce et Derrida. Bibliographie commentée et index.
- 77.83 *Homenaje al Prof. Muñoz Cortés*. Universidad de Murcia, Facultad de filosofía y letras, 1976-77. 2 vol.  
Contributions de Bautista Martín [77.66], Flores Arroyuelo [77.75], Nieto [77.87], Ramón-Pérez [77.90].
- 77.84 *La linguistique*, Paris, Larousse, 1977 (Encyclopédie Larousse 22). 256 p.  
Contributions de Chauveau [77.71] et Chauveau, Dubois Kaïl [77.72].
- 77.85 MEILLET, Antoine. L'état actuel des études de linguistique générale, *Revue des idées* (Paris) 3, 1906, 296-308.  
Hommage particulier à S' dans l'introduction: rappel de ses leçons à L'Ecole des Hautes Études de Paris, son retour à Genève. Formule du 'système où tout se tient'.  
*Rééd. in* A. M., *Linguistique historique et linguistique générale*, vol. 1, Paris 1921, 1-18. *Trad. all.* Der gegenwärtige Stand der Forschungen auf dem Gebiet der allgemeinen Sprachwissenschaft *par* G. Köhler *in* *Sprachwissenschaft* des 19. Jahrhunderts [77.91], p. 315-333.
- 77.86 MINASSIAN, Martiros. Saussure et les hypogrammes. *BSL* 72/1, 1977, 341-344.  
Edition et commentaire de [77.50]. Cf. [76.21].
- 77.87 NIETO, Lidio. El símbolo como base de una poética actual *in* *Homenaje al Prof. Muñoz Cortés* [77.83], vol. 1, p. 447-461.  
Concept de signe chez Peirce, S' et Hjelmslev.
- 77.88 PIERSSENS, Michel. L'interstice et [titre courant: de] la dissidence. *C. r. de Calvet* [75.6] *et* L. Matejka (ed), *Sound, sign and meaning*, Quinquagenary

of the Prague Linguistic Circle, Ann Arbor 1976 in *Critique* (Paris) 33, 1977, 579-598.

Interrogation sur les deux principes contradictoires de mutabilité et immutabilité et distinction entre deux 'signes' s'iens, l'un abstrait et immuable, l'autre concret et sujet aux déplacements entre signifié et signifiant. Développements que Karcevski aurait donné à cette seconde acception du signe.

- 77.89 PETROFF, André. L'autre Saussure. *Linguistische Arbeitsberichte* (Allemagne) 17, 1977, 93-105.

Perçoit des analogies entre la notion s'ienne de système et celle de la thermodynamique; pense à une analogie effective de points de vue qui s'expliquerait par le milieu scientifique dont sortait S'. Croit pouvoir montrer, «en fonction des significations scientifiques [= thermodynamiques] des concepts de 'système, valeur principe, état d'un système, transformations (réversibles ou irréversibles), milieu extérieur', que les concepts s'iens s'articulent d'une façon quelque peu différente de leur présentation classique». Etude intéressante, menée sur la base du CLG/D et des SM de Godel, mais qui dérive sur la remarque quelque peu inattendue qu'en fin de compte l'objet langue est trop complexe pour permettre d'appliquer la méthode thermodynamique (impliquant la nécessité de la mesure, d'une unité de mesure et d'un système de mesure). Projet final «d'appliquer la méthode s'ienne sur un autre objet d'étude: le discours» et la néologie.

- 77.90 RAMÓN, Miguel; PÉREZ, Almela. *Semiótica vs. lingüística*, in *Homenaje al Prof. Muñoz Cortés* [77.83], vol. 2, p. 578-588.

Façons de classer la sémiologie et de lui attribuer un objet (Peirce, S'; Barthes, Morris, Prieto).

- 77.91 *Sprachwissenschaft des 19. Jahrhunderts*. Hrg. von Hans Helmut Christmann. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1977 (Wege der Forschung, 174), 7, 343 p.

Anthologie de textes linguistiques du XIX<sup>e</sup> siècle introduits et commentés par Ch. Référence à S' dans les commentaires à Humboldt, p. 47; Schleicher, p. 144; Madvig, p. 180; Osthoff et Brugmann, p. 206; Gabelentz, p. 273; Meillet [77.85], p. 333s.

C. r. par E. Beneš in *ZDL* 46, 1979, 352-354; H. Gipper in *HL* 6, 1979, 377-379; E. F. K. Koerner in *IF* 86, 1981, 292-300 (réaction, p. 299s., à la tendance d'interpréter Humboldt-Gabelentz à travers S' et S' à travers eux); V. Pisani in *Paideia* 33, 1978, 114s.; R. H. Robins in *Kratylos* 23, 1978, 4-7; C. Schmitt in *RF* 90, 1978, 496-498; J. Untermann in *PBB(T)* 100, 1978, 458-461.

- 77.92 VINCENZI, Giuseppe Carlo. Quarta proporzionale e analogia nel *Mémoire* saussuriano. *SILTA* 6 (1-2), 1977, 45-58.

Commentaire au passage du *Mémoire* (Recueil, p. 31), où S' cite la «formule commode de M. Havet» (quatrième proportionnelle); développement progressif d'une théorie synchronique de S', du *Mémoire* au CLG; opposition à Paul et influence possible de Kruszewski.



- 77.93 ZÖFGEN, Ekkehard. Strukturelle Sprachwissenschaft und Semantik. Sprach- und wissenschaftstheoretische Probleme strukturalistisch geprägter Bedeutungsforschung (dargestellt am Beispiel des Französischen). Frankfurt a.M.-Bern-Las Vegas, Lang, 1977 (Studia Romanica et Linguistica, 5). 10, 369 p.

En particulier chap. II *Zur sprachtheoretischen Fundierung und zur generellen Forschungsproblematik einer linguistischen (Wort-) Semantik* – comportant la discussion des thèses s'iennes de langue et parole, synchronie et diachronie – et le chap. final *Retour à S'?* – question, qui dans l'esprit de l'auteur trouve une réponse affirmative: «Es scheint dringlicher denn je zuvor, dass sich die Linguistik mit jenem S' befasst, der Sprachwissenschaft bestimmt als *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* [...], und dass sie durch quellenkritisches Studium des *Cours* nicht nur das historiographisch festgeschriebene S'-Klischee korrigiert und das strukturell verzerrte S'-Bild zurechtrückt, sondern auch zur historisch-hermeneutischen Idee des authentischen S' [cf. Jäger 76.55] zurückfindet» (p. 321).

- 78.60 BOLELLI, Tristano. Commemorazione di Emile Benveniste. Celebrazioni Lincee (Roma, Accademia Nazionale dei Lincei), 110, 1978.

Parallèles biographiques de Benveniste à S' (rapports Bréal-S': Meillet-B'e; précocité de l'œuvre); indique les thèmes s'iens dans les écrits de B'e. Développements sur la nature sociale de la langue, avec rappel de la lettre de Meillet à Troubetzkoy sur la provenance de ses idées respectives 'da solo e comunque sotto altre influenze': oppose par conséquent une filiation (Bréal et) Durkheim – Meillet aux conceptions (indépendantes) de S'. Position de B'e représentée par B'e [70] *Structure de la langue et structure de la société* et *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris 1969.

*N. i. in* Bolelli [82] *Leopardi linguista*, p. 179-200.

- 78.61 COSERIU, Eugenio. Einführung in die strukturelle Betrachtung des Wortschatzes *in* Strukturelle Bedeutungslehre, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1978, p. 193-238.

Structure terminologique 'langue-parole(-mot-discours-propos-expression)' en français et remarques sur la terminologie s'ienne, p. 214.

- 78.62 DRAȘOVEANU, D[ ] D[ ]. Structuri și linearitate. CLing 23, 1978, 177-181.

Démontre l'inexistence des structures dites 'ternaires' ou 'macrostructures'; les syntagmes en question se réduisant, en vertu du principe s'ien de la linéarité, à la binarité.

- 78.63 DROIXHE, Daniel. La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes. Genève-Paris, Droz, 1978 (Langue et cultures, 10). 455 p.

*Introduction* § 2: *Grammaire générale et linguistique s'ienne: arbitraire ou rationalité*, p. 20-29. Fréquence de la notion d'arbitraire dans la période considérée; place épistémologique différente de celle que lui attribue S': «loin de représenter un jalon absolu en direction d'une linguistique, l'avènement de la notion d'arbitraire du

signe semble bien dissimuler un frein et une hypothèque. Seule une projection de notre axiomatique contemporaine sur celle des Lumières peut charger cette notion des vertus consacrées par la théorie s'ienne. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'il faille chercher dans une image inversée le vrai progrès de la théorie classique du mot: dans une reconquête de la motivation, restauratrice d'une rationalité fondamentale, puisqu'il est dit, désormais, que les «(postulats [visant] la définition du signe linguistique, la nature de ses constituants et la façon dont ils peuvent donner lieu au langage)» commandent «(autant de théories centrales qui donnent aux sciences leur configuration générale)» (p. 22s.).

- 78.64 GIPPER, Helmut; SCHWARZ, Hans. *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung, Teil I, Lieferung 22* (Marouzeau-Mazur). Opladen, Westdeutscher Verlag, 1978. 128 p.

Discussion de 18693 Martinet, 18788 Marty, 18866 Maslov, 18895 Massey, 18947 Mates, 18967 Mathesius, 19005 Matoré, 19173 De Mauro [CLG/D], 19226 Mayer.

- 78.65 GIUSTI, César. *O signo lingüístico*. Caderno (Universidade católica de Pernambuco, Recife) 1, 1978, 33-39.

*Introdução; O signo em S'*, p. 35s.; *O signo em Hjelmslev; O signo em Martinet; Conclusões*. Basé presque exclusivement sur la 1<sup>re</sup> partie du CLG (*Nature du signe*), d'où attention insuffisante au concept de 'valeur'.

- 78.66 GLINZ, Hans. *Textanalyse und Verstehenstheorie, II*. Wiesbaden, Athenaion, 1978 (Studienbücher zur Linguistik und Literaturwissenschaft, 6). 365 p.

p. 100s. Modèle du signe s'ien indiqué comme base du modèle stratifié de Glinz (Schichtungsmodell der Gesamtkompetenz).

- 78.67 GUENTHER, Hartmut. *Saussures Begründung des Gegenstandes der Linguistik aus dem Prinzip vom 'Arbitraire du signe'*. FIPKM 9, 1978, 1-15.

Dépendance des concepts de langue et de synchronie/diachronie du principe primaire de l'arbitraire du signe [cf. 77.80]; fondement du principe dans une conception triadique du signe (signe: signifiant: signifié). Opposition des signes s'ien et bloomfieldien (*Jack and Jill*). Extension possible de la doctrine s'ienne à la communication écrite et littéraire (exclues en apparence par S' lui-même).

- 78.68 HABEL, Christopher; KANNGIESSER, Siegfried. *Prolegomena zu einer Nicht-Saussureschen Linguistik in Sprachdynamik und Sprachstruktur, Ansätze zur Sprachtheorie*, Tübingen, Niemeyer, 1978 (Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft, 25), p. 1-29.

*Methodologische Aspekte der Linguistik*, p. 1-6; *S'sche Linguistik*, p. 6-10; *Chomskysche Linguistik*, p. 10-13; *Revisionen der Chomskyschen Linguistik*, p. 13-19; *Die Beiträge des Bandes*, p. 19-28. – Prône un déplacement de l'attention du centre de l'objet linguistique à la périphérie; critique le principe d'immanence (Internalitätsprinzip) en vigueur dans la linguistique s'ienne et la linguistique apparentée de

Chomsky; discute quelques alternatives possibles et présente les contributions du livre qui développent ces nouveaux points de vue.

- 78.69 HARTUNG, Wolfdietrich. Methodologische Voraussetzungen für die Erforschung des gesellschaftlichen Wesens der Sprache. ZPhon 31, 1978, 524-529.

Dualisme société/langue de Herder, Paul, S' et Chomsky opposé à une conception marxiste unitaire. «[S'] löste die Frage allerdings anders [als Paul] und gab damit der Fassung des Dualismus von Sprache und Gesellschaft eine besondere Form. Sprache galt ihm als die Norm aller Äusserungen, als eine Art Durchschnitt, die damit als eigentlicher Gegenstand der Sprachwissenschaft der individuellen und mit zufälligen Merkmalen behafteten Rede gegenübersteht. Darin sah er den sozialen Charakter der Sprache. So wird es zwar möglich, ein individualisierendes Sprachverständnis zu überwinden, gleichzeitig aber wird Sprache als soziale Institution durch die Reduzierung des Sozialen zu etwas dem Individuellen Gegenüberstehenden, und damit wird Gesellschaftlichkeit zwangsläufig zu etwas Abstraktem. Die Reduzierung des Sozialen auf das Ausserindividuelle lässt die Frage der Umsetzung von Sozialem (Nicht-Sprachlichem) in Sprachliches (die soziale Geprägtheit der Sprache) als abtrennbar erscheinen. Das ist insofern besonders schwerwiegend, als gerade diese Abtrennbarkeit die Untergliederung in einen inneren und einen äusseren Bezirk der Sprachwissenschaft ermöglicht, die Untersuchung der konkreten Gesellschaftlichkeit also ausklammert» (p. 525s.).

- 78.70 HERMAN, J[.]. Language in time (on the theory of linguistic change). ALH 28, 1978, 241-253.

Distingue deux groupes d'études qui partent de la dichotomie s'ienne de diachronie et synchronie, la tentative d'utiliser les méthodes et la théorie synchroniques pour expliquer et décrire les procès historiques, et la critique même de la dichotomie. Déploie le manque d'intérêt pour une théorie autonome de la diachronie. En pose quelques principes, dont le premier entend fonder la distinction entre diachronie et synchronie dans les faits mêmes (par opposition à la position s'ienne qui n'y verrait qu'une distinction de méthode). Cf. p. 243s. «The distinction between diachrony and synchrony reflects an actual (objective) duality in the existential pattern of language, though somewhat distortedly and indirectly. This duality is based on the fact that language is integrated into the dimension of time at two different levels and in two different ways. [...] On the one hand, language is integrated into time when functioning as a means of communication since the sentences or strings of sentences produced in a communicative act take place and can only be perceived in the dimension of time [linéarité]. [...] On the other hand, language is also integrated into time during the historical transmission of the system of rules for producing and understanding linguistic utterances [...]». – [Interprétation qui a sa rencontre dans des notes autographes de S', cf. par ex. CLG/E 3298,3 et Engler [74.14] *La linéarité du signifiant*].

- 78.71 JANSON, Tore. Saussure and Chomsky on the goals and methods of linguistics. SL 32, 1978, 111-118.

Définition des positions respectives et discussion des concepts méthodologiques de langue/parole et compétence/performance. Conclusion, p. 118, sur le but respectif

du linguiste psychologue, intéressé à la capacité individuelle de l'auditeur-locuteur et à ses normes, et du linguiste sociologue, préoccupé de norme communautaire, norme individuelle et relations entre ces normes.

- 78.72 ITKONEN, Esa. Grammatical theory and metascience. A critical investigation into the methodological and philosophical foundations of 'autonomous' linguistics. Amsterdam, Benjamins, 1978 (Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science, s. 4: Current issues in linguistic theory 5). 10, 355 p.

Compare dans le 3<sup>e</sup> chapitre (*20th-century linguistic theories: a brief survey*) S' (p. 55-59), Hjelmslev, Sapir, Bloomfield, Harris, la grammaire transformationnelle et des développements récents; déclare sa perplexité devant l'attitude philosophique de S' («S's philosophy of science as expressed in the [CLG] is not easy to expound», p. 55) et critique certains aspects de sa théorie; conclut que «S's methodological position cannot be pinned down. Hjelmslev represents inexplicit positivism. Sapir represents inexplicit hermeneutics. Bloomfield, Harris and Saumjan represent explicit and consistent positivism. TG represents explicit and inconsistent positivism» (p. 90). Voit cependant l'intérêt de la tentative s'ienne de fonder la linguistique sur l'entité conventionnelle et sociale et de la distinguer de ce qui est 'quasi naturel' et psychologique. Justifie le 'paradoxe s'ien' ([72] Labov): «there is nothing paradoxical in this procedure. Quite the contrary, it is conceptually impossible that rules *qua* rules could be reflected upon in any other way. Hence S' was perfectly right to distinguish between *langue*, *parole* and *faculté de langage* and to move the latter two realms of phenomena to be investigated, respectively, by empirical sociology and psychology, outside of linguistics proper, i.e. of grammar. The point is precisely that even if language is a *social* entity, it is also a *normative* one, and, as such, it cannot be the subject matter of a science subsumable under the general category of empirical sociology: rather it must be investigated by a science falling under the general category of aprioristic sociology [...]. What S' might be criticised for, is that he did not maintain the distinctions involved with sufficient consequence. For instance, he apparently found it difficult to accept the ontology of autonomous normativity, which led him to say, occasionally, that *langue*, though a 'fait social', is of psychic nature and exists in the brain [...], something which a 'methodological holist' like Durkheim would never have said» (chap. 5 *The concept of language*, p. 138s.).

- 78.73 KALVERKÄMPER, Hartwig. Textlinguistik der Eigennamen. Stuttgart, Klett-Cotta, 1978. 454 p.

C. r. par P. Wunderli in VR 42, 1983, 209-217, en particulier p. 211s.: noms propres et arbitraire du signe.

- 78.74 LEROY, Maurice. Aspects actuels de la linguistique in [78] Proceedings of the 12th international congress of linguists, p. 113-115.

Dangers d'une exagération actuelle des distinctions s'iennes de synchronie/diachronie et langue/parole.

- 78.75 PETTERSSON, Thore. The linguistic sign and the doctrine of reification. SL 32, 1978, 154-160.

Contre la tendance des sémioticiens et structuralistes actuels de surinterpréter S' en assimilant sa conception du langage à l'analyse de la société capitaliste de Marx: les deux aspects du signe linguistique non identiques aux deux aspects du produit de Marx.

- 78.76 Proceedings of the 12<sup>th</sup> international congress of linguists (Vienna, 28.8-29.1977). Innsbruck, Institut für Sprachwissenschaft der Universität, 1978. 15, 829 p.  
Contributions de Leroy [78.74], Prosdociami [78.77], Schmitter [78.81] et Telegdi [78.84].
- 78.77 PROSDOCIMI, Aldo L. Diachrony and reconstruction: 'genera proxima' and 'differentia specifica' in [78] Proceedings of the 12<sup>th</sup> international congress of linguists, p. 84-98.  
p. 85s. *Arbitrary nature of the linguistic sign vs. Genetic linguistics vs. Reconstruction: contre une exagération de la portée de l'arbitraire: «The arbitrary nature of linguistic signs [...] would be, according to some linguists, the very basis of Genetic Linguistics and, accordingly, of Reconstruction itself. This lack of motivation makes it possible to relate what one gleans with comparative methods to genetic chains, whereas in other Social Sciences it is open to question whether a certain instance of similarity might be legitimately traced back to parallel independent structures or to a common origin. The naturalness postulate in non-linguistic sciences seems rather naïve. Furthermore, the lack of motivation as the basis of genetic reconstruction must be rejected in Linguistics as its result is the mistaking of theoretical prerequisites for procedural operations and vice versa. The unmotivated relationship between signifiant and signifié is at best a prerequisite of the method. It merely offers a wider margin of use for applying probability criteria [...]»*; p. 90s. *Diachrony and DIA-*; contradiction de la notion de système en diachronie.  
*Version ital. augm. e mod.* Diacronia: ricostruzione: Genera proxima e differentia specifica, LeSt 13, 1978, 335-371.
- 78.78 RABAGO, Joaquin. Saussure encuentra a Marx. Triunfo (Madrid) no. 781, 14 janvier 1978, p. 45-47.  
*C. r. de [75.35] Prieto, trad. esp.* Pertinencia y práctica par J. Garay Escoda, Barcelona, Gili, 1977.
- 78.79 RAMIŠVILI, Guram [Valeranovič]. Ettis energetuli teoriis sakit xebi [Études de la théorie énergétique du langage]. Tbilisi, Izd. Ganatleba, 1978.  
Contient un chapitre sur S' (Problèmes d'une linguistique analytique), p. 74-106.
- 78.80 ROGOZ, Adrian: Les prédécesseurs de F. de S' dans le domaine des anagrammes, des paragrammes et des invariantes. Cahiers Roumains d'Études littéraires (Bucarest) 1978/1, 35-54.
- 78.81 SCHMITTER, Peter. Einige semiotische (und textlinguistische) Probleme in der Sicht von Humbolds in [78] Proceedings of the 12<sup>th</sup> international congress of linguists, p. 754-758.

Renvoie, pour la comparaison du modèle de Humboldt et du signe s'ien, à [77.54]. Précise que le modèle s'ien se rapporte plutôt aux lexèmes, tandis que celui de Humboldt, comme celui de Hjelmslev, vaut pour l'ensemble de la langue.

- 78.82 SILVERMAN, Hugh J[.]. Sartre and the structuralists. *International Philosophical Quarterly* 18, septembre 1978, 341-358.  
 Traite, selon [81] Miller, p. 433, de la relation entre signifié et signifiant chez S', de l'inconscient selon Lacan et des concepts de diachronie et synchronie chez Lévi-Strauss.
- 78.83 STEMPEL, Wolf-Dieter. Gestalt, Ganzheit, Struktur. Aus Vor- und Frühgeschichte des Strukturalismus in Deutschland. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1978 (Veröffentlichungen der Joachim Jungius-Gesellschaft der Wissenschaften, 33). 41 p.  
 Réception du CLG en Allemagne, p. 1-23; cf. conclusion, p. 23: „Das Bild, das hier bisher von der Rezeption Saussures zu gewinnen war, lässt sich somit klar bestimmen. Nicht Unkenntnis der Lehre Saussures war der Rezeption abträglich; immerhin hat F. Stroh 1933 feststellen können, dass Saussures „Begriffsbildungen die neueren deutschen Sprachansichten entscheiden bestimmt haben“. Wo Saussures Konzeption nicht, wie von Seiten des idealistischen Individualismus, rundweg Ablehnung fand, wurde sie nach Massgabe traditioneller begrifflicher Antinomien umgedeutet, die nur in ihren unwesentlichen Merkmalen im Cours ihre Entsprechung fanden. Oder aber sie wurde durch ihre Weiterentwicklung demontiert. Schuchardt hatte vergeblich gewarnt: „Saussures Darlegungen sind nicht mit Nehmen oder Lassen zu erledigen. Man greift in ein feines Räderwerk und vermag einen einzelnen Bestandteil nicht herauszulösen“. Schuchardt war es auch, der zuerst und in positivem Sinn von einem „Geist des Aufbruchs“, gesprochen hatte, der ihm aus Saussures Vorlesungen „entgegenwehte“. Aber Saussure wurde in der deutschen Rezeption durch den Rückbezug auf Humboldt entschärft, sozusagen 'unschädlich' gemacht. Oder er wurde aus traditionell historischer Sicht "überwunden", noch ehe eine an ihn anknüpfende synchronische Linguistik sich hätte etablieren können.“
- 78.84 TELEGDY, Zsigmond. Zur Geschichte des Begriffs 'sprachliches Zeichen' in [78] *Proceedings of the 12<sup>th</sup> international congress of linguists*, p. 759.  
 Analogies et différences des modèles stoïcien et s'ien.
- 78.85 VINOGRADOV, V[iktor] V[ladimirovič]. Istorija russkix lingvističeskix učenij [Histoire de l'instruction du russe], ed. par Ju. A. Bel'čikov. Moskva, Vijsšaja škola, 1978. 366 p.  
 Références à S' p. 7, 10s., 20, 22s., 25-29, 140-143, 347-350, 353. (HL 5, 1978, 371).
- 78.86 WALD, Henri. Motivé et arbitraire. *RR Ling.*, 28 Suppl., 1978, 81-86.  
 C. r. de Malmberg [77] Signes et symboles.

- 79.14 AARSLEFF, Hans. Taine: son importance pour Saussure et le structuralisme *in* *Romantisme* (Paris) 25-26, 1979, 35-48.

Version remaniée, augmentée de notes, de [78.1].

- 79.15 ABASTADO, Claude. Doctrine symboliste du langage poétique. *Romantisme* (Paris) 25-26, 1979, 75-106.

*Le sigle s'ien*, p. 97-99: opposition du symbole poétique (censé unir un signifiant à plusieurs signifiés dans la parole) au signe linguistique s'ien (univoque et placé dans la langue); lecture particulière du '[sigle] s'ien Sa/Sé [signifiant/signifié]' appliqué au symbole: «'Sa' n'est plus une image acoustique mais la chaîne du signifiant; 'Sé' est la pluralité des signifiés superposés et en rapport analogique. Alors que, comme figure du signe, Sa/Sé désigne une unité discrète dont les éléments sont liés entre eux par un rapport fixe, comme figure du symbole ce sigle exprime que, sous la chaîne de signifiants continus, les signifiés jouent et glissent. Les lois de ces déplacements, (condensation, substitution, transfert – relations métaphoriques et métonymiques), c'est à l'anthropologie [sic] qu'il revient aujourd'hui de les interpréter. Le [sigle] s'ien se comprend comme un algorithme dont 'Sa' est le discours qui se tient et 'Sé' la totalité du vécu, le sens global du réel, la Vérité» [texte obscurci par la confusion apparente, lors de l'impression, de 'sigle' et 'signe'].

- 79.16 ALINEI, Mario. The structure of meaning *in* A semiotic landscape: Proceedings of the first Congress of the international association for semiotic studies, Milan, June 1974, éd. S. Chatman, U. Eco, J. M. Klinkenberg, Berlin, De Gruyter-Mouton, 1979, 499-503.

Développements sur la dénomination par transfert motivé du signifiant (métaphore). Part du signe s'ien, mais en remplaçant les termes de *signifié* et *signifiant* par *réfèrent* et *signe* [!]. Considère qu'à côté du procès uni-directionnel de la signification s'ienne, qui va du signifiant au signifié, il faut admettre un procès inverse de dénomination, qui va du signifié au signifiant à travers un terme intermédiaire servant de modèle (ex. couleur [orange] à dénominer – fruit d'orange – *orange*). Définit la relation du signifié à modèle comme motivée, de modèle à signifiant comme arbitraire. [La double flèche du schéma s'ien du signe, CLG/E éd. 1107 et 1110, permettait de supposer un rapport bidirectionnel de signification, réfuté par Godel SM comme n'étant pas fondé dans les sources. V. cependant Engler, CFS 22, 1966, 27, qui cite CLG/E 3315.7 'revêtir le signe d'une idée et une idée d'un signe', texte auquel on peut ajouter aujourd'hui CLG/E 3342.5 «création qui va de la pensée au signe».]

*Trad. it. in* *Lingua e dialetti: struttura, storia e geografia*, Bologna, Il Mulino, 1984, p. 13-21.

- 79.17 Anagrammi, enigrammi. Lectures 3, déc. 1979. 218 p.

Introduction *Il fascicolo 'enigrammatico'/Le fascicule 'enigrammatique'* p. 5-8, et contributions de Campagnoli [79.31], Capati [79.32] et Ponzio [79.53].

- 79.18 AUROUX, Sylvain. La catégorie du parler et la linguistique. *Romantisme* (Paris) 25-26, 1979, 157-178.

Envisage le CLG «comme ayant ses racines dans l'élaboration de la catégorie du parler [...]». Plus précisément, la série des célèbres dichotomies diachronie/

synchronie, langue/parole est une réponse aux difficultés posées par la *catégorie du parler* [définie et analysée dans cet article]. Pour la synchronie, la langue est l'*explanans*, la parole l'*explicandum*, pour la diachronie, la parole l'*explanans* et la langue l'*explicandum*» (p. 173).

- 79.19 AUROUX, Sylvain. La querelle des lois phonétiques. LInv. 3, 1979, 1-27.  
Position de S', largement admise par A. (cf. p. 27) résumée au § 3.1 (p. 6-8), dans le cadre d'une réflexion sur paradigmes et méthode.
- 79.20 BAKKER, Dirk Mierte. Naar aanleiding van de Saussure's Cours in Handelingen van het vijf en dertigste Nederlands Filologencongres, Amsterdam, Holland Universiteits Pers BV, 1979, 193-205.  
Importance du principe de l'arbitraire du signe, aporie qui en résulte.
- 79.21 BAL, Willy. Brève introduction à la linguistique in Guide de linguistique, Louvain, Peeters, 1979 (Série pédagogique de l'Institut de linguistique de Louvain, 5), p. 11-28.  
Délimitations s'iennes de langue/parole (comparée à compétence/performance), langue/système, dualité et arbitraire du signe; révolution de la linguistique aux XIX<sup>e</sup>/XX<sup>e</sup> siècles et perspective synchronique introduite par S.
- 79.22 BALÁZS, János. Sulle origini della distinzione saussureiana fra rapporti associativi e sintagmatici. InL 5, 1979, 7-12.  
Précisions sur la place des rapports associatifs et syntagmatiques chez Kruszewski et Paul, indiqués comme sources de S' par Jakobson et Koerner. Présence d'une notion similaire chez Platon (*Phaed.*, c. 18ss.), Erasme (*De duplici copia verborum ac rerum*, Londres 1512), Fr. Pomey, jésuite français, 1681ss., etc. Lumière nouvelle que cette tradition peut jeter sur une interprétation 'non-taxonomique' de S'.
- 79.23 BALLWEG, Joachim. Iznogoud, Dilat Lahrad, Saussure's 'assoziative Relationen' und das Problem der Uebersetzung in Festschrift für Rupprecht Rohr zum 60. Geburtstag, Heidelberg, Groos, 1979, p. 1-12.  
A propos de la traduction des jeux de mots de bandes dessinées françaises (Gosciny-Tabarny, *Iznogoud*, Paris 1966ss.). Seule mention de S' dans l'introduction, p. 1.
- 79.24 BARRI, Nimrod. Giving up neutralisation. CFS 33, 1979, 7-20.
- 79.25 BIERBACH, Christine. Eine 'vergessene' Dichotomie der saussureschen Sprachtheorie: 'la langue/les langues'. Zum Verhältnis von allgemeiner Sprachtheorie und Beschreibung von Einzelsprache. CFS 33, 1979, 21-30.



- 79.26 BOLELLI, Tristano. La scuola linguistica sociologica francese. SSL 19, 1979.  
 Touche à S' en marge de Meillet (même position que B. [78.60] *Commemorazione*) et Vendryes.  
*N. i. in B.* [82] Leopardi linguista, p. 201-223.
- 79.27 BOON, James A[.]. Saussure/Peirce à propos Language, society and culture, *Semiotica* 27, 1979, 83-101.  
*Peirce, S', and Peirce*, p. 86-96. Interprète la valeur s'ienne comme une 'unité culturelle'. Discute les notions d'arbitraire et de motivation; défend le recours s'ien aux désignations (*chien/dog*, noms de couleurs [à la place de *bæuf/Ochs*, etc.]) dans ce sens par la nécessité d'observations contrastives. Postule une complémentarité de S' et Peirce, dont il met les termes de 'signe', 'symbole' et 'icône' en relation.  
*Note*, p. 99: "This paper includes portions of an untitled book in preparation for Cambridge University Press, subtitled "Meaning and method in semiotic anthropology" [...]."
- 79.28 BOUCHARD, Guy. Le signe saussurien et la métaphysique occidentale selon Jacques Derrida. *The Canadian Journal of Research in Semiotic* 6, 1978-79, 147-169.  
*Grammatologie* [71.80]: phonocentrisme et adhérence à la tradition métaphysique occidentale, p. 147-149, 163-165; objet de la linguistique et écriture, p. 150-155; arbitraire du signe, 155-160; différence, p. 160-163. Importance de la distinction triple de son physique, image acoustique et concept pour la compréhension et l'évaluation de la théorie s'ienne: «Derrida [...] soutient que linguistes et sémiologues restent tributaires de [la] problématique [du sensible et de l'intelligible], et le montre en citant un texte où Jakobson déclare que la marque constitutive de tout signe réside dans son caractère double: un aspect sensible et un aspect intelligible, d'une part le *signans* (le signifiant s'ien), d'autre part le *signatum* (le signifié). Mais une telle présentation occulte la différence entre l'image acoustique et le son matériel, occultation qui est d'ailleurs fréquente dans les exposés consacrés à S'. Sans une telle occultation, la dichotomie métaphysique ne peut rendre compte du texte s'ien puisqu'il articule trois termes. Si l'on admet que l'opposition entre le matériel et l'immatériel redouble l'opposition entre le sensible et l'intelligible, le son serait matériel et sensible, le concept serait immatériel et intelligible, mais l'image acoustique serait inclassable. Par rapport au son, l'image acoustique n'est pas matérielle, elle est incorporelle; mais par rapport au concept, elle peut être dite, en un autre sens, 'matérielle', parce que le concept est généralement 'plus abstrait'. Ce qui implique que l'image acoustique soit elle aussi, jusqu'à un certain point, abstraite. La conception s'ienne du signe brouille donc la conceptualité métaphysique traditionnelle, qui est impuissante à en rendre compte», p. 161s. Cf. *ibid.* le reproche à Derrida de négliger la notion de différence conceptuelle chez S': «En décrivant la langue comme 'un système de signifiants', D. réintroduit lui-même dans la discussion la définition traditionnelle du signe que récuse de S'». – Précisions sur le sens de 'naturel' chez S', p. 157s.

- 79.29 BOUTON, Charles P[.]. La signification. Contribution à une linguistique de la parole. Paris, Klincksieck, 1979, 332 p.  
*La formation de la notion de signe*, p. 11-79; *La signification en langue*, p. 81-147; *La signification en discours*, p. 149-208; *La signification en parole*, p. 209-301. Pour une appréciation explicite de S', qui, avec Guillaume, est à la base du livre, v. p. 51-53 *Les mirages de la synchronie*.
- 79.30 BRONDI, Paolo. Ferdinand de Saussure e il problema del linguaggio nel pensiero contemporaneo (da Herder a Chomsky) a cura di P. B., Messina-Firenze, D'Anna, 1979 (Classici della filosofia con inquadramento storico-antologico). 429 p.  
 Introduzione, p. 7-64, contenant *La linguistica teorica in A. Sechehaye*, p. 29s., ... in *F. de S'*, p. 30s., ... in *Ch. Bally*, p. 31s., *La linguistica s'iana e le 'filosofie' del '900*, p. 32s. Extraits du CLG, p. 171-287, avec préface (*F' de S'*, p. 153-156; *Il quadro epistemologico della linguistica s'iana*, p. 156-161; *S' e lo strutturalismo linguistico*, p. 161-166; *S' e la filosofia del linguaggio*, p. 166-171), notes et commentaires.
- 79.31 CAMPAGNOLI, Ruggero. L'ipergramma e il 'vouloir' di Scève in Anagrammi, enigrammi [79.17], p. 23-42.  
 Etude du sizain 421 de Scève dans la voie ouverte par S', avec volonté d'aller plus loin, en distinguant notamment hypersignifiante et parasignifiante d'une part, hypersignifiante 'in praesentia' et 'in absentia' d'autre part.
- 79.32 CAPATI, Alberto. Il poeta e l'Edipo: Procedimenti enimmistici in Apollinaire in Anagrammi, enigrammi [79.17], p. 73-85.  
 Abandon de la voie ouverte par S' pour s'intéresser aux jeux d'esprit très appréciés, au début du siècle, des anagrammes graphiques. *Calligrammes* d'Apollinaire, contemporain de S'.
- 79.33 CHERVEL, André. Le débat sur l'arbitraire du signe au XIX<sup>e</sup> siècle. Romantisme (Paris) 25-26, 1979, 3-33.  
 Considérations générales sur l'origine du '1<sup>er</sup> principe' s'ien; renvoi à Coseriu 1968; caractéristique essentielle du débat d'être un 'enjeu' philosophique voire politique plutôt qu'une discussion de savants. Courants philosophiques (p. 3-6); Idéologues (p. 7-11); réaction cratylienne de Cousin et de la première linguistique (p. 11-22); nouvelles sources de l'arbitraire: Comte, Bréal, Whitney (p. 22-29).
- 79.34 CHLUMSKY, Milan. L'arbitrarité du signe et les théories de signification. FoL 13, 1979, 91-115.  
*Préliminaires*, 91s.; *F' de S' et le signe*, 92s.; *L'arbitraire du signe*, 93-95; *E. Benveniste – signe et structure*, 95s.; *Les conséquences*, 97s.; *Jan Mukařovský et l'œuvre d'art en tant que signe*, 98-102; *Sémiotique et sémantique* (Roland Barthes, Julia Kristeva), 102-104; *Autour du signe*, 104-107; *La logique de la complémentarité*: Julia Kristeva, 107-110; *Signification en procès*, 110-112; *Notes*. [Ignore la discussion sur l'arbitraire du signe et accepte comme telles les conclusions de Benveniste; cf. CFS 19, 1962, 5-66. A utiliser avec prudence pour tout ce qui concerne S'.]

- 79.35 CHRISTMANN, Hans Helmut. Zum Begriff der Analogie in der Sprachwissenschaft des 19. Jahrhunderts in Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag, 17. November 1979, Tübingen, Niemeyer, 1979, vol. 1, p. 102-115.  
F' de S', p. 112-114.
- 79.36 DESHUSSES, Jérôme. Jean Starobinski ou la médiation. La Revue des belles-lettres (Neuchâtel) 1979/3-4, 12-19.  
Référence à Starobinski [71.60].
- 79.37 DRESSELHAUS, Günter. Langue/parole und Kompetenz/Performanz: zur Klärung der Begriffspaare bei Saussure und Chomsky, ihre Vorgeschichte und ihre Bedeutung für die moderne Linguistik. Frankfurt a.M., Bern, Cirencester/Lang, 1979 (Bonner romanistische Arbeiten, 7). 194 p.  
Chap. 1: *Die Sprachwissenschaft vor de S'*, p. 21-36; 2: *Die Lehre S's*, p. 37-63; 3: *Die Bedeutung S's für die moderne Sprachwissenschaft und die Fortsetzung seines theoretischen Ansatzes*, p. 64-122; 4: *Die Lehre Chomskys*, p. 123-156; 5: *Die Kritik an Chomskys Begriffspaar Kompetenz/Performanz und die Möglichkeiten einer Erweiterung innerhalb der Psycho- und Soziolinguistik*, p. 157-179. Suit pour l'essentiel Godel, SM, et Hiersche [72.20].
- 79.38 GODEL, Robert. Albert Riedlinger (1882-1978). CFS 33, 1979, 157.
- 79.39 GORDON, W[ ] Terrence. Les rapports associatifs. CFS 33, 1979, 31-40.
- 79.40 GUNTER, Richard. What is linguistics? Courtwood Drive, (Columbia), Hornbeam, 1979. 10 p.  
Délimitations s'iennes de langage/langue/parole, signe/signifiant/signifié, synchronie/diachronie.
- 79.41 KINSER, Samuel. Saussure's anagrams: ideological work. MLN 94, 1979, 1105-1138.  
*Ideology/semiology*, p. 1106-1112; *Phonism directed towards names*, p. 1112-1115; *Personification of names*, p. 1115-1119; *The ritual task of the 'vates'*, p. 1119-1122; *The theater of ideological work*, p. 1122-1128; *Moving in our chains*, p. 1128-1135; *Notes*. Tentative suggestive mais tendancieuse de lier la théorie s'ienne des anagrammes («[which] is implicitly a theory of ideological work because of the links which the theory establishes between three activities: psycho-linguistic processes which 'center' the human signifying apparatus, sensory and neural, are connected with names as language and with naming as a social process; naming is connected with reiteration of the phonic elements of names as a mode of constructing discourse; and constructing discourse is connected with verbal associations held in memory») avec le *Cours*, en passant par la note [73.010] (= CLG/E 3297, 39a-41a) sur l'origine linguistique des noms de Dieu. Interprétation marxiste de ce que l'auteur appelle la 'théorie logocentrique des signes' s'ienne, cf. p. 1129: «In the first

section of this paper I suggested replacing the Marxian concept of *illusion* with the S'ean concept of *arbitrariness* in order to avoid the dualism of reflection theories of ideology. Ensuing sections indicated how S' both in the *Course* and in the notebooks used the idea of arbitrariness of signs with respect to referents and the idea of the centering work of signs with respect to discourse. In this concluding section let us consider the implications of this concept of ideology as arbitrary centering for a concept of nonideologized signification». [Ne distingue pas assez les deux plans de 'langue' pour la théorie des associations et de 'parole' pour les anagrammes. Erreur grave quant à l'importance du nom pour S', cf. p. 1114 «The examples of verbal signs which S' uses to explain the theory in the *Course* are nouns – 'horse', 'tree' – and this is not an accident. Concepts can be summed up in nouns, offered in unified, delimited words rather than in phrases or in fragments, as would be the case with other parts of speech – 'up', 'run', 'to' –.» Or S' est explicite sur ce point: «le fond du langage n'est pas constitué par des noms. C'est un accident quand le signe linguistique se trouve correspondre à un objet défini pour les sens comme *un cheval, le feu, le soleil*, plutôt qu'à une idée comme *éthèque* 'il posa'» CLG/E 3299, 19 (1088).]

- 79.42 KIRSNER, Robert S[.]. The problem of presentative sentences in Modern Dutch. Amsterdam, North-Holland Publishing Co., 1979 (North-Holland linguistic series, 43). 215 p.

Etude du hollandais *er* et du système déictique correspondant dans une optique qui se veut s'ienne. V. en particulier chap. I § 2.2.3 *Kraak's analysis as non-S'ian linguistics*, p. 12-14 (critique d'une approche générative), chap. II § 4.2 *Meanings and their use*, p. 34s. (analogie du jeu d'échecs [seul passage indiqué dans l'index du livre!]) et chap. X *Conclusion*, p. 195-190. A retenir p. 12s. «For the linguist who holds that the basic units of grammar and lexicon are *signs* (a concept paired with an acoustic image in S's sense), the observation that a particular collection of message components is signaled by one and the same tentative unit will be at least as important as the fact that the components which are signaled differ from each other. He will then entertain very seriously the hypothesis that these various components are simply contextual variations of a single meaning signaled by the morphological unit in question. Only if this approach failed would he consider the alternative, namely that what originally had been considered a single morphological unit was actually a collection of several units having the same phonetic form. [...] In contrast to the S'ian linguist, the non-S'ian is under no compulsion to seek mutually defining units of expression and content; the theory he espouses discourages him from looking for any *direct* connection between form and meaning. Hence, for the non-S'ian, the fact that a particular collection of message components just happens to be communicated by a particular single chunk of morphology can become [...] less important than the distinctions which may be made between the particular message components in the collection.» [D'où multiplication des homonymes et danger d'atomisation.] – V. également p. 185ss. «implications [...] of taking the concept of the sign seriously: First and foremost it commits the analyst to isolating the invariant signals and the invariant meanings of the language in question [...]. Second, the linguist [...] commits himself to the view that the only true arbitrariness there is in language is in the sign: in the arbitrary association of a signal with a meaning [...]. Third the analyst [...] is bound to develop a more sophisticated view of meaning than is offered by most linguistic theories and to acquire a healthy regard

for the considerable role of inference – human problem solving ability [cf. p. 34s.: enseignements ultérieurs de l'exemple du jeu d'échecs] – in actual language use. Confronted with the fact that the sign-inventory of any language is finite, he will see the necessity of imprecise meanings and of the distinction between meaning and message. [...]»

- 79.43 KOERNER, [E. F.] Konrad. L'importance de William Dwight Whitney pour les jeunes linguistes de Leipzig et pour F. de Saussure in [79] *Studies in diachronic, synchronic, and typological linguistics*, p. 437-453.  
S', p. 446-451; proximité conceptuelle et terminologique (emploi de *valeur*) de la traduction française de *Life and Growth (La vie du langage, 1875)* du CLG de S'.
- 79.44 KOVÁCS, F[.]. Versuch eines Umrisses wissenschaftshistorischer Prinzipien. ALH 29, 1979, 47-69.  
*1. Die Bedeutung der Wissenschaftsgeschichte*, p. 47s.; *2. Gegenstand der Disziplin; Ziele, Aspekte und Methoden der Forschung*, 48-56; *3. Die Entwicklung des 'Sprachgedankens' als integrierender Bestandteil des allgemeinen menschlichen Erkenntnisprozesses*, 56-60; *4. Die Rolle der Terminologie in der Entwicklung der Wissenschaften*, 61-64; *5. Der linguistische Niederschlag des 'Zeitgeistes': die 'Ismen'*, 64-69. Place S', p. 53s. et 67s., dans l'orbite des sciences naturelles («Vielleicht ist es nicht überflüssig, auch an dieser Stelle an jene, in der Theoriegeschichte nicht häufig erwähnte Tatsache zu erinnern, dass das grundlegende Motiv der Auffassung der Sprache als Zeichensystem wiederum von der naturwissenschaftlichen Denkweise geliefert wurde»). Importance, dans le même sens, de la tendance au système qui caractérise la linguistique 'progressive', de S' à Chomsky. Défend S' contre le reproche du psychologisme; lui atteste un très haut degré d'abstraction.
- 79.45 KRAMPEN, Martin. De Saussure und die Entwicklung der Semiologie. *Zeitschrift für Semiotik* 1, 1979, 23-26.  
De S' à Buysens et Prieto. Inexact quand au rapport entre S', Bally et Sechehaye et sur le contenu des trois cours; mais situe bien le concept s'ien de sémiologie, dont il rappelle la détermination sociale et l'historicité.
- 79.46 LEPSCHY, Giulio Ciro. *Intorno a Saussure*. Torino, Stampatori, 1979. 197 p.  
*Problemi di teoria linguistica* (trad. it. de [75.69] *Some problems in linguistic theory*), p. 9-21; *Semantica e interpretazione* (Interpretation and semantics [76.58]), p. 23-28; *Sintagmatica e linearità* (SSL 5, 1965, 21-36), p. 39-55; *L'arbitrarietà del segno* (Annali della Scuola normale superiore di Pisa, Lettere, storia e filosofia, s. 2, vol. 31, 1962, 65-102), p. 57-109; *S' e gli spiriti* [74.30], p. 111-138; *Contributo all'identificazione degli ascoltatori di S' a Parigi: Fedor-Friedrich Braun* (SSL 9, 1969, 206-210), p. 139-143; *Discussioni* (c. r. de CLG/E in *Linguistics* 55, 1969, 82-89, et 117, 1973, 117-122; c. r. de Koerner [72.27] in *Linguistics* 123, 1974, 195-202 et [72.23/72.28] in *RomPh* 30, 1977, 623-625; c. r. de Sljusareva [70.45] in *CFS* 28, 1973, 67-70 et [75.47] in *CFS* 30, 1976, 182-185; c. r. de Culler [76.5] in *HL* 4, 1977, 252-255; c. r. de Godel, A Geneva School Reader, 1969 in *Linguistics* 130, 1974, 116), p. 145-192.

- 79.47 LEPSCHY, Giulio. Oral literature. *The Cambridge Quarterly* 8/2, 1979, 179-187.  
 Note sur les anagrammes, la parole et la syntaxe chez S', p. 163.  
*Trad. it.* Letteratura orale in [81] Lepschy, Mutamenti di prospettiva, p. 157-165.
- 79.48 LO PIPARO, Franco. Lingua, intellettuali, egemonia in Gramsci. Roma-Bari, Laterza, 1979 (Biblioteca di cultura moderna, 819), 16, 291 p.  
 Références à S' dans les notes: p. 62, 108, 110, 240, 249.
- 79.49 OSSOLA, Carlo. Les 'ossements fossiles' de la lettre chez Mallarmé et chez Saussure. [*A propos de*] G. Genette, *Mimologiques: voyage en Cratylie*, Paris 1976. *Critique* (Paris) t. 35, n. 391, déc. 1979, 1063-1078.  
 Métaphore commune des 'ossements' chez Pictet et chez Mallarmé, avec introduction de S' par le biais des *Souvenirs personnels* qui parlent de Pictet. Analogies entre Mallarmé et les anagrammes de S' tenant à des particularités très casuelles d'une part, une abstraction très haute de l'autre. [Faute gênante pour R. Godel (éditeur des *Souvenirs* dans CFS 17, 1960) qui, à une exception près, apparaît comme Gödel!]
- 79.50 PATEV, Pavel N[.]. Postanovka Sossiura 'langue-parole' i dichotomija 'jazyk-reč'. [La distinction s'ienne 'langue-parole' et la dichotomie 'parole-discours']. *Philologia* (Sofia) 1979/4, 26-31. Résumé français, p. 31s.  
 Distinction entre parole (au sens d'exécution) et discours. S' n'a pas considéré le discours et «ce n'est [donc] pas lui qui a créé la dichotomie 'langue-discours'».
- 79.51 PENCO, Carlo. Formalizzazione logica e semantica linguistica da Saussure a Chomsky in *Studi sul problema del significato*, a cura di E. Agazzi, Firenze, Le Monnier, 1979, p. 63-68.
- 79.52 PIERSSENS, Michel. Le signe et sa folie. Le dispositif Mallarmé/Saussure. *Romantisme* (Paris) 25-26, 1979, 49-55.  
 Extrait remanié de Pierssens [76.69].
- 79.53 PONZIO, Augusto. Anagrammare Saussure?, in *Anagrammi, enigrammi* [79.17], p. 171-178.  
 A propos de Starobinski [71.60]. Nécessité de reprendre le débat ouvert par les formalistes russes sur les possibilités d'application de catégories linguistiques à l'analyse littéraire.
- 79.54 SANDERS, Carol. 'Cours de linguistique générale' de Saussure. Texte présenté par C. S. Paris, Hachette, 1979 (Lire aujourd'hui). 110 p.  
*Genèse de la pensée s'ienne*, p. 5-14; *Analyse du Cours*, p. 15-44; *Le s'isme après S'*, p. 45-76; *En conclusion: les anagrammes*, p. 77-82; *Commentaire de textes* [79.01], p. 83-103; *Glossaire*, p. 104-108. [Orientation utile. Dans la Bibliographie critique, très succincte, corriger Roger Engler in Rudolf.]

- 79.55 STEFANINI, Jean. A propos d'un cours de F. de Saussure in *Mélanges à la mémoire de Luis Michel*, Montpellier, Université Paul Valéry, 1979, p. 461-467.

Description des notes de *Gothique* et *Gotique* [sic], *le verbe*, prises par M. Grammont au cours de F' de S', 1891. Souvenir de M. Grammont et de son élève L. Michel. Éléments de sémiologie et de linguistique générale à retirer du cours, remarques sur le sens et la provenance du terme de 'valeur' (avec rappel opportun du terme *vis* des grammairiens latins).

- 79.56 STETTER, Christian. La fonction des réflexions sémiologiques dans la fondation de la linguistique générale chez F. de Saussure. *Kodikas* 1, (1978)/1979, 9-20.

Interprétation de tendance herméneutique basée sur l'utilisation des *Notes item* (CLG/E 3306-3324) et sur l'affirmation d'une place prévalente de l'analogie dans la théorie s'ienne. Pense que la terminologie de 'sème', 'aposème', 'parasème' – abandonnée dans les *Cours* [!] – correspond à un dépassement de la théorie du 'signe' et critique les éditeurs du CLG de ne pas avoir compris 'la valeur transcendante' du principe de l'arbitraire du signe et sa complémentarité au principe de linéarité. Postule une structure triadique du signe linguistique (opposée à l'interprétation dualiste traditionnelle) qui «rend possible l'intégration de la 'sémiologie' s'ienne et de la 'sémiotique' de Peirce» et qui semble résider [à ce que nous comprenons!] dans le rapport génétique d'un 'aposème' (création analogique de la parole) se généralisant en 'sème' (bifacial [?]) et 'parasémique' du système de la langue.

Texte de 'ΚΩΔΙΚΑΣ/CODE, an international Journal of Semiotics' – continuation de *K'/C*, *Papers in Semiotics*, repris en décembre 1978 par Gunter Narr, Tübingen, – portant en tête, comme tous les articles du premier numéro 1 (1), 1979, la date (préalable) de 1978.

- 79.57 Studies in diachronic, synchronic, and typological linguistics. Festschrift for Oswald Szemerényi on the occasion of his 65<sup>th</sup> birthday ed. by Bela Brogyany. Amsterdam, Benjamin, 1979 (A. Studies in the theory and history of linguistic science, s. 4: Current issues in linguistic theory, 11). 2 vol.

Contributions de Koerner et Vraciu.

- 79.58 TAMBA-MECZ, Irène. Fantômes et réalités linguistiques: mot, signe et unité de sens. *TLL* 17/1, 1979, 319-335.

*Collision entre le signe et le mot*, p. 320; *Causes de l'assimilation du mot au signe*, p. 321-326; *Apports et difficultés de la théorie s'ienne du signe dans le domaine lexical: bilan et perspectives*, p. 326-335. Voit une contradiction dans l'assimilation [pédagogique et inductive] du mot au signe. [S'enferme par là dans une attitude négative qui n'est rompue qu'à la fin (p. 333ss.) où perce une appréciation plus équitable de l'apport s'ien pour une «conception sémiologique du langage dans le domaine sémantique».]

- 79.59 TORRICELLI, Patrizia. Note su 'segno' e 'valore' in Ferdinand de Saussure. *SSL* 19, 1979, 27-51.

Analyse solide qui s'efforce d'intégrer les deux points de vue de la structure sémiologique et du procès 'langue-parole': «[...] il segno e il valore si corrispondono secondo un meccanismo simile a quello dei 'doubles côtés' della lingua: se infatti, il valore presuppone dei fattori di altro genere rispetto a quelli che sono implicati da un segno, è nella misura in cui esistono dei valori che si fissano dei segni ed è, altresì, nella misura in cui questi segni si realizzano che si creano i valori della lingua. [...] Dunque tutto è rapporto: fra le idee e i suoni, fra i segni e i valori e fra la lingua e gli 'oggetti'; ma gli oggetti – se così possiamo chiamare le circostanze esterne alla lingua – non entrano nella lingua che come oggetti della comunicazione e non intervengono pertanto nell'ordine linguistico se non filtrati dal procedimento mentale che li trasforma, mediandoli attraverso i segni, in contenuti comunicativi, con caratteristiche non altrimenti desumibili che dalla lingua a cui appartengono. In questo ordine di idee si spiega come l'altra 'source' del valore, la 'chose échangeable' possa assumere nella raffigurazione linguistica i connotati più specifici dell' 'idée échangée'. Gli aspetti extralinguistici non sono, così, esclusi *a priori* dall'impostazione teorica desaussuriana ma recuperati al rapporto con la lingua in una condizione particolare: tutto ciò che costituisce materia di comunicazione resta esterno alla lingua e con caratteristiche differenti ma ne diventa oggetto di elaborazione come fattore cognitivo che trova espressione linguistica nei procedimenti significativi dei segni», p. 51.

- 79.60 TRIVES, Estanislao Ramón. Aspectos de semántica lingüístico-textual. Madrid, Istmo-Ediciones Alcalá, 1979. 506 p.

*Hacia una descripción integrada de la lengua*, p. 9-42 (modèle élaboré sur la base des théories complémentaires de K. Heger, H. E. Brekle et B. Pottier, A.-J. Greimas); *En torno al signo lingüístico. La lengua en su constitución esencial interna*, p. 43-106; *Ciencias del significado: límites metateóricos*, p. 107-120; *La lengua: su unidad y diversidad*, p. 121-153; *Praxis metalingüística y horizonte de alusividad sémica*, p. 155-378 (avec analyses du *Lazarillo de Tormes*, d'Unamuno, Quevedo et Argensola). Postule au § 4.2.1 la *Compatibilidad de la problemática textual en el ámbito lingüístico de F' de S' y la escuela 'S'eaná'* (p. 166-169).

- 79.61 VALLINI, Cristina. La costituzione del testo del 'Cours de linguistique générale' in *Del testo* (Seminario interdisciplinare sulla costituzione del testo, 1977-78), Napoli, Istituto universitario orientale, 1979, p. 65-96.

1: *Analisi della pagina di copertina [del CLG]*, p. 65-67; 2: *Storia del 'Cours de linguistique générale' (CLG)*, p. 67-69; 3: *Il Testo del CLG nella storia della linguistica*, p. 69-71; 4: *La costituzione del CLG: il Testo come Progetto*, p. 71-80 (avec un schéma de la 'production du texte', p. 75); 5: *La struttura dei corsi universitari*, p. 80-90 (avec, en appendice, p. 96, une table du 3<sup>e</sup> cours); 6: *Il CLG come mosaico*, p. 90-94.

- 79.62 VRACIU, Ariton. Synchronie, diachronie et évolution des langues: Quelques considérations nécessaires in [79] *Studies in diachronic, synchronic and typological linguistics*, vol. 2, 927-940.



Historique des réactions à la distinction s'ienne de synchronie et diachronie (que V. comprend comme didactique et liée aux nécessités de l'époque); évaluation du théorème selon les différents niveaux de recherche.

- 79.63 WÜEST, Jakob. La dialectalisation de la Gallo-Romanica. Problèmes phonologiques. Berne, Francke, 1979 (Romanica Helvetica, 91). 406 p.  
 § 1.2.1: *La linguistique s'ienne*, p. 29-31, et distinction de langue/parole, p. 31s. Cf. [71.76]. [Réserve à faire pour l'affirmation, p. 20, d'un «double rejet, celui de la réalité extralinguistique (distinction *langue/parole*) et celui de l'histoire (distinction *synchronie/diachronie*)» opéré par S' («ou plutôt ses éditeurs»): ni la parole ni l'histoire ne sont 'rejetées' et s'il y a exclusion de la réalité 'extralinguistique' du modèle du signe et de la langue, cela ne veut pas dire qu'elle ne fût à considérer dans une linguistique de la parole (toujours à faire).
- 79.64 WUNDERLI, Peter. *C. r. de R. Amacker* [75] Linguistique saussurienne in ZRPh 95, 1979, 104-14.  
*N. i.* intitulée à son tour Linguistique s'ienne in W. [81] Saussure-Studien, p. 251-262.
- 79.65 YAMAKA, Keiichi. Aru seisin no keisyô: Whitney to Saussure [Un cas d'héritage spirituel: W. et S']. Bôsei (Tokyo) 10, 1972, 124-136.  
 Vies de W. et S'; réception de *Language and the study of language* (New York 1867) dans l'œuvre de S'. (Koerner)
- 79.66 ZAWADOWSKI, Leo. Mythes et hypostase dans les modèles de l'acte de communication'. The Canadian Journal of Research in Semiotics 6, 1978/79, 57-79.  
 § 1.0: *Le modèle de S'*, p. 58s.

1980

## EDITION DE TEXTES:

*Linguistique générale*

- 80.01 [CLG]: *trad. chin.* Putong Yuyanxue Jiaocheng. Pekin, Shangwuyinshuguan, 1980. 333 p.; – 2<sup>e</sup> éd. 1983. (Harro von Senger, NZZ, 11 février 1983)

*Notes de grammaire comparée*

- 80.060 [Cours de phonétique grecque et latine, 1909-1910]: *Extraits in* [80] Reicher-Béguelin.

## TRAVAUX CRITIQUES:

- 80.1 ADLER, Max Kurt. Marxist linguistic theory and communist practice. A sociolinguistic study. Hamburg, Buske, 1980. 231 p.  
S', p. 18-24. Propose, en suivant Rossi-Landi, d'abandonner la bipartition de 'langue/parole' en faveur d'une tripartition entre activité linguistique collective (produisant un) langage collectif (résidant à son tour dans la) parole des individus.
- 80.2 AGUD, Ama. Historia y teoría de los casos. Madrid, Gredos, 1980 (Biblioteca románica hispánica, 306). 491 p.  
*Introducción*, p. 7-47. *La teoría de los casos hasta el siglo XIX*, p. 51-166; [...] *en el siglo XIX*, p. 169-270; [...] *en el siglo XX*, p. 273-453; *Consideraciones finales*, p. 454-466. Annonce, p. 30 n. 43, un travail sur la syntaxe de S'.
- 80.3 AMACKER, René. L'œuvre syntaxique et Bibliographie des publications de Henri Frei, 1970-1980 in [80] In memoriam Henri Frei, p. 127-143, 143s.
- 80.4 ARCAINI, Enrico. Introduzione alla linguistica descrittiva. Il segno nella prospettiva del testo. Brescia, La Scuola, 1980. 182 p.  
Références à S', p. 15: lois de Grimm et Verner; p. 17-21: analogie; p. 26-34 et 38s.: théorèmes essentiels.
- 80.5 BABINIOTIS, George. The uniqueness of the linguistic sign: a contribution to the theory of the linguistic sign in [80] Wege zur Universalienforschung, p. 10-22.  
S's theory of the linguistic sign, p. 10s.; *Bilateral structure of the signifier* ('optic image'), p. 11-14; *The uniqueness of the linguistic sign*, p. 14-22. Propose d'intégrer l'image graphique du mot au signifiant (en affirmant de manière plutôt surprenante que "there is nothing [!] in S's theory that accounts for our knowledge of the way in

which the linguistic sign *is written* or represented graphemically”); distingue de manière parallèle [!] un aspect cognitif et un aspect émotif dans le signifié; formule comme 3<sup>e</sup> principe du signe, à côté des principes s’iens de l’arbitraire et de la linéarité, celui de l’*uniqueness*, selon lequel “we cannot find even a single pair of linguistic signs which are characterised *at the same time* by (I) a relationship of *absolute synonymy* as regards the signified, (II) a relationship of *homonymy* as regards the signifier and (III) [...] a relationship of *homography* as regards the written representation of the linguistic sign (optical image)”, p. 15. Remarque plus bas que nous aurions dans le cas contraire “two *absolutely identical* words”, ce qui paraît évident et réduit le principe à l’insignifiance.

- 80.6 BAILEY, Charles-James. The role of language development in a theory of language. *Papier zur Linguistik* 22, 1980, 33-57.

Importance du point de vue diachronique: “My intention [...] is to maintain (1) that historical linguistics, dialectology, and sociolinguistics, as well as other developmental studies to be enumerated, should form the basis of an explanatory linguistic theory, and that synchronic linguistics is a chimera [!]; (2) that, despite the enduring theoretical potential of the data uncovered in the aforementioned studies, this desideratum has remained unrealized because scholars in these discipline (with the notable exception of Johannes Schmidt, the young [!] S’, Schuchardt, and a few others have not understood theory, or else have been openly anti-theoretical [...]”. Cite en appendice, p. 56 [et comme exemple des errements du vieux S’?], le théorème des différences (CLG 172/166 = CLG/E 1939ss.).

- 80.7 CHEVALIER, Jean-Claude. L’histoire des théories grammaticales en France: pour une épistémologie de la linguistique *in* [80] *Les sciences du langage en France au XX<sup>e</sup> siècle*, vol. 1, p. 145-162.

Evoque, p. 155, la critique du théorème de ‘langue/parole’ formulée par [72] Kuentz, *Parole/discours*, et qui se place dans l’intention de dégager dans l’historiographie “non une ‘meilleure connaissance’ de la théorie linguistique, mais une évaluation des décalages, des déplacements qui permettront de transformer la scène actuelle”.

- 80.8 CHISS, Jean-Louis; PUECH, Christian. Quelle histoire de la linguistique? La ‘coupure’ saussurienne. *Histoire, Epistémologie, Langage* (Lille) 2/2, 1980, 75-88.

Evoque, en partant des comptes rendus contemporains du CLG cités dans [78] *Avant S’*, le problème des “différentes lectures de S” (ou de tout autre théoricien du langage) susceptibles de dessiner “à la fois des histoires différentes de la linguistique et des découpages spécifiques du champ des sciences du langage” (p. 80). Article écrit en vue d’un colloque sur l’histoire des sciences ([81] *Les Sciences humaines – quelle histoire?*).

- 80.9 COSERIU, Eugenio. Vom Primat der Geschichte. *Sprachwissenschaft* 5, 1980, 125-148.

Priorité de l’histoire sur l’état. Critique des arguments s’iens pour une priorité de la synchronie. Distingue pourtant CLG et notes et indique l’importance des observations s’iennes sur l’analogie. [Mutatis mutandis l’argument qu’invoquait S’ pour

affirmer l'importance de la synchronie (nécessité d'y insister tant que les études linguistiques étaient presque exclusivement historiques) justifie aujourd'hui la position de C.]

- 80.10 DENECKERE, Marcel. Benedetto Croce et la linguistique. *LAnt* 14, 1980, 41-171.

*Livre II, chap. 4: Benedetto Croce et F<sup>o</sup> de S'*, p. 146-156. Opposition des théories respectives; critique des tentatives de Nencioni (*Idealismo e realismo*) et De Mauro (*Introduzione alla semantica*) de les rapprocher. Cf. aussi *Livre I, chap. 5: Croce en Espagne, au Portugal et en Amérique latine*, p. 52, 54 et 63, et *Livre II, chap. 5: Déclin et dépassement du crocianisme (de 1945 à nos jours)*, p. 157-171.

2<sup>e</sup> partie d'une suite d'articles parue in *LAnt* 12, 1978, 7-226; 13, 1979, 109-269; 14, 1980, 41-171; 15, 1981, 139-266; et réunie en un volume (Université d'Anvers, Travaux édités par l'Institut supérieur de traducteurs et interprètes *Linguistica Antverpiensia* I, 1-2) en 1984.

- 80.11 ENGLER, Rudolf. Ni par nature ni par intention in [80] *Recherches linguistiques*, p. 74-81.

Articles *arbitraire, convenance, accord, contrat, conventionnel, indépendant* d'un futur index des matières du CLG/E.

- 80.12 ENGLER, Rudolf. Linguistique 1908. Un débat clef de linguistique géographique et une question de sources saussuriennes in [80] *Progress in linguistic historiography*, p. 257-270.

Références explicites de S' à Gaston Paris et Paul Meyer en géographie linguistique; importance de cette tradition française pour la linguistique générale de S', comme pour Gilliéron et Jaberg; analyse du débat méthodique provoqué par Jaberg, *Sprachgeographie* (Aarau 1908) autour des notions de loi phonétique et frontière dialectale.

- 80.13 ENGLER, Rudolf. Sémiologies saussuriennes, 2. Le canevas. *CFS* 34, 1980, 3-16.

Comprend, p. 8-13, l'article *Sémiologie* de l'index des matières du CLG/E.

- 80.14 ENGLER, Rudolf. Sous l'égide de l'histoire (Les métamorphoses d'un terme et ses enjeux théoriques dans la constitution d'une science linguistique au XIX<sup>e</sup> siècle) in S. Auroux, J.-C. Chevalier, *Histoire de la linguistique française*, Paris, Larousse, 1980 = *Langue française* 48, p. 100-112.

Distinction de trois courants assimilés à l'histoire naturelle, l'histoire des civilisations, et une mythologie des origines dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle; constitution d'une histoire linguistique, d'abord externe puis interne (dans l'acception de Hermann Paul) dans l'école française de Gaston Paris; origine des notions particulières d'histoire et de diachronie (et d'une synchronie fondée sur l'histoire) élaborées par S' dans cette tradition française.

- 80.15 FRANK, Manfred. Das Sagbare und das Unsagbare. Studien zur neuesten französischen Hermeneutik und Texttheorie. Frankfurt a.M., Suhrkamp. 1980 (Suhrkamp Taschenbuch, Wissenschaft, 317). 218 p.  
*Der Text und sein Stil. Schleiermachers Sprachtheorie*, p. 13-35; *Archäologie des Individuums. Zur Hermeneutik von Sartres 'Flaubert'*, p. 36-113; *Das 'wahre Subjekt' und sein Doppel, Jacques Lacans Hermeneutik*, p. 114-140; *Die Entropie der Sprache. Ueberlegungen zur Debatte Searle-Derrida*, p. 141-210. Tient compte de S.
- 80.16 FREI, Henri. Bertil Malmberg et les signes. *Semiotica* 31, 1980, 157-164.  
*C. r. de M. [77] Signes et symboles.*
- 80.17 GAY, W[ilhelm]. Analogy and metaphor: two models of linguistic creativity. *Philosophy and social criticism and cultural hermeneutics* (Chestnut Hill, Mass.) 37, 1980, 299-317.  
*Introduction: continental philosophy of language*, p. 300-303; *S' and analogical innovation*, p. 303-308; *Ricoeur and metaphorical description*, p. 308-311; *Conclusion: beyond analogy and metaphorical creativity*, p. 311-316. Oppose l'analogie s'ienne, en tant que créativité faible, à la métaphore de R. (créativité forte).
- 80.18 GIPPER, Helmut; SCHWARZ, Hans. Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung, Teil I, Lieferung 23-24 (Mažuranić-Moll) et Beiheft 2: Alphabetischer Sach- und Fragenweiser zu Teil I, Band I und II (zugleich ein Spezialwörterbuch zur Sprachinhaltsforschung) erstellt von H. Franke, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1980. 3 fasc.  
 Discussion de 19472 Meillet, 19639 Melvinger, 19675 Mendelsohn, 19844-19847 Merleau-Ponty, 19917 Messelaar, 20201 Michel, 20237 Mičlău, 20344 et 20346 Mikus, 20406 Miller, 20429 Milner, 20700 Mohrmann. Termes s'iens pris en compte dans l'index de Franke.
- 80.19 GMÜR, Remo. Das 'Mémoire' von Ferdinand de Saussure. Bern, Institut für Sprachwissenschaft, 1980 (Arbeitspapiere, 18). 69 p.  
 Commentaire du *Mémoire*; glossaire des exemples.  
*C. r. par M.-J. Reichler-Béguelin in BSL 78/2, 1983, 68s.*
- 80.20 GODEL, Robert. Actualité de la linguistique saussurienne. *Dilbilim* (Istanbul) 5, 1980, 37-47. Résumé turc, p. 47.  
 Exposé fait à l'École supérieure des langues étrangères de l'Université d'Istanbul, le 28 août 1979. Actualité de quatre grands théorèmes: la distinction de rapports syntagmatiques et associatifs, la notion de système dynamique (mécanismes d'adjonction, substitution et transformation d'éléments), la notion de système abstrait, les notions de message et de sème.
- 80.21 GODEL, Robert. [Henri Frei (1899-1980)] in [80] In memoriam Henri Frei, p. 117-126.  
*Cf. du même auteur Henri Frei (1899-1980) in Journal de Genève, 25 nov. 1980, p. 17.*

- 80.22 GUITARTE, Guillermo L[.]. Rufino José Cuervo y William Dwight Whitney in *Romanica Europaea et Americana*, Festschrift für Harri Meier (8. Januar 1980) hrg. v. H.D. Bork, A. Greive, D. Woll, Bonn, Bouvier, Verlag Herbert Grundmann, 1980, 225-231.
- Sur la polémique entre Cuervo et Juan Valera touchant l'avenir de l'espagnol et l'influence de Whitney sur C.; validité de la pensée de C. justifiée par le jugement de S' sur Whitney, p. 230s.
- 80.23 HERMANN, Michel. Ferdinand de Saussure: lectio difficilior in *Lecteurs et lectures* (Actes du Colloque Nantes-Düsseldorf, 29-30 mars 1979), Nantes, Université, 1980 (Textes et langages, 4), p. 45-55.
- Interrogation sur le sens de la figure des deux axes représentant les rapports associatifs et syntagmatiques. Élimine le sens 'géométrique' et opte pour une figuration de conjonction et disjonction.
- 80.24 HILTY, Gerold. Sprache une Rede, Möglichkeit und Wirklichkeit. Rede des Rektors gehalten an der 147. Stiftungsfeier der Universität Zürich am 29. April 1980. Jahresbericht der Universität Zürich 1979/90, p. 3-12.
- Langue et parole interprétées selon le rapport aristotélicien de *dynamis* et *energeia*; conséquences de cette vue pour la tripartition de langue, norme et parole proposée par Coseriu; incidences sur une linguistique de la communication, sur la pragmatique et sur la linguistique générative; possibilités de concevoir la parole comme *dynamis* dans l'acte de communication, langue comme *energeia* en sémiologie.
- 80.25 Historisches Wörterbuch der Philosophie, hrg. v. J. Ritter [cf. 71.58/74.98], vol. 5, Basel, Schwaber; Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980. L-Mn.
- H. Adler, *Langue/parole*, col. 32-34; id., *Lexikologie, Lexematik*, col. 255s.; H. Schnelle, *Linguistik, Sprachwissenschaft*, col. 338; R. Konersmann, *Mensch.: 4. Strukturalismus*, col. 1104s.
- 80.26 HURKMANS, Anton G[.] A[.]. De Saussure und Wittgenstein in [80] *Linguistic studies offered to Berthe Siertsema*, p. 71-84.
- Examen du *Tractatus logico-philosophicus* [TLP] à partir du signe s'ien et des *Notebooks 1914-1916 (Tagebücher)*. N'admet pas que W. ait adopté une vue de la langue comme nomenclature et interprète le TLP comme une rupture avec Russel. Insiste sur la définition de la forme comme une 'possibilité de structure' et conclut que "what makes a proposition a picture" doit être considéré "in terms of possibility of structure [not in terms of identity]" (p. 79). Suggère de considérer les termes d'objet et de nom dans le TLP de la même façon que S' considèrerait les objets de la linguistique: "objects in TLP are *subsistant* in the sense of a priori existing, they are *logically dependent* on the other objects within the same system, they are *internally* related to those other objects and they are *intrinsically* simple. But it would be entirely wrong to think of these objects as *existing prior to their being named*" (p. 84). Basé, pour l'interprétation de S', sur Siertsema [75.84].

- 80.27 JAEGER, Ludwig. Linearität und Zeichensynthesis. Saussures Entfaltung des semiologischen Form-Substanz-Problems in der Tradition Hegels und Humboldts. Fugen (Freiburg i.Br.) 1980, 187-212.  
*Einleitung*, p. 187-189; *Die Kritik der physiologischen Reduktion des Substanzbegriffs*, p. 190-191; *Die Linearität der phonischen Sprachen als fundamentale Bedingung der Sprache*, p. 191-196; *Differenzialität und Akustizität als konstruktive Bedingungen der Zeichensynthesis*, p. 196-204; *Anmerkungen*, p. 204-212. – Interprétation intéressante qui utilise les notes et sources s'iennes. Conclusions voisines à Engler [74].
- 80.28 In memoriam Henri Frei (1899-1980). CFS 34, 1980, 117-144.  
 Articles de [80] R. Amacker et R. Godel.
- 80.29 KOERNER, E[rnst] F[riderik] Konrad. L'importance de William Dwight Whitney pour les jeunes linguistes de Leipzig et pour F. de Saussure. LInv. 4, 1980, 379-394.  
 Étude circonstanciée comprenant, p. 388s., la synopse d'un passage de *Life and Growth* et de sa traduction française où apparaissent entre autre (dans un sens tout s'ien) les termes d'"opposition", de 'valeur' et de 'forme'.
- 80.30 KOERNER, E[rnst] F[riderik] Konrad. Sur l'origine du concept et du terme de synchronique en linguistique in [80] Recherches linguistiques, p. 100-109.  
 Revue des différentes tentatives de séparer synchronie et diachronie à l'époque de S' (Comte, Schuchardt, Paris, Masaryk, Paul). Evaluation de la question des sources avec référence aux thèses de Buysens, Scheller, Zwirner, Rijlaarsdam et Lieb. Indique comme autres pièces du dossier V. A. Bogorodickij (1856-1941), *Einige Reformvorschläge auf dem Gebiet der vergleichenden Grammatik der indoeuropäischen Sprachen*, Kazan 1890, et Raoul de la Grasserie (1839-1914), *Essai d'une sémantique intégrale*, Paris 1908. Signale l'apparition de *synchronistisch* dans Dittrich, *Grundzüge der Sprachpsychologie*, 1903, et de *synchroni(sti)que* chez Bogorodickij et de la Grasserie. Considère *diachronique* comme ayant été forgé par S.
- 80.31 LIEB, Hans-Heinrich. On the history of the axiomatic method in linguistics in [80] Progress in linguistic historiography, p. 297-307.
- 80.32 Linguistic studies offered to Berthe Siertsema edited by D. J. van Alkemade, A. Feitsma, W. J. Meys, P. van Reenen, J. J. Spa. Amsterdam, Rodopi, 1980 (Costerus, n. s., 25). 387 p.  
 Contributions de [80] Hurkmans et Spa.
- 80.33 MALMBERG, Bertil. Encore le signe. RRLing 25, 1980, 539-543.  
 Deux sens différents ("et qui, sous leur forme extrême, s'excluent") de l'arbitraire du signe tel qu'il est défini dans le [CLG]: l'arbitraire du lien et l'arbitraire de la désignation.

- 80.34 MARTIN, Robert. Syntaxe in [80] Les sciences du langage en France au XX<sup>e</sup> siècle, p. 473-533.  
L'école sociologique française et l'accueil des idées s'iennes, p. 474-484. Cf. [75.97].
- 80.35 MAYRHOFER, Manfred. Ueber sprachliche Rekonstruktionsmethoden. Anzeiger der phil.-hist. Klasse der Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften 117, 1980, 357-366.  
Reconstruction externe par la comparaison de langues et reconstruction interne par la comparaison des formes d'une langue; théorie s'ienne des laryngales classée du côté de la reconstruction externe.
- 80.36 MORAVCSIK, Edith A. Some crosslinguistic generalizations about motivated symbolism in [80] Wege zur Universalienforschung, p. 23-27.  
Conditions et formes de la 'motivation symbolique'. Conclut qu'elle apparaît dans chaque langue dans des proportions différentes, mais qu'aucune n'utilise toutes ses possibilités.
- 80.37 MURJASOV, R[ ] Z[ ]. K teorii paradigmatici v lingvistike. VJa 1980, no 6, 109-121.  
L'usage du concept de paradigme depuis S', principalement chez les linguistes soviétiques.
- 80.38 PERGNIER, Maurice. Le triangle linguistique. FM 48, 1980, 327-335.  
Étudie le théorème de 'langue/parole' ('compétence/performance', 'code/message') du point de vue de la traduction. Constate à ce sujet (p. 328) que "la problématique de la traduction ne s'inscrit [...] pas dans un espace à deux dimensions, mais dans un espace à trois dimensions que l'on peut dénommer: la dimension de l'*individuel*, la dimension du *social*, et la dimension de l'*universel*": la 'parole' de S' réunirait abusivement l'individuel et l'universel, la 'compétence' de Chomsky, l'universel et le social. Se demande donc s'il faut rechercher les universaux "sur le plan des structures linguistiques ou sur celui des 'informations' véhiculées par-delà des langues par la parole" (p. 331) et semble pencher du côté s'ien ("la terminologie et la pensée s'iennes [autrement que celles de Chomsky et Jakobson] sont assez souples et assez peu figées, dans leur inachèvement, pour ne pas gêner une appréhension correcte des phénomènes", p. 329; "nous ne proposons pas de supprimer la traditionnelle distinction entre langue et parole, qui est opératoire pour l'essentiel", p. 331). – Renvoi intéressant p. 330 aux remarques d'E. M. Uhlenbeck (*On the distinction between linguistics and pragmatics in Language, interpretation and communication*, New York, Gerver and Sinaiko, 1978, et *Critical comments on transformational-generative grammar*, La Haye, Smits, 1973) sur le rapport 'langue/parole' – 'compétence/performance'.
- 80.39 Progress in linguistic historiography. Papers from the international conference on the history of the language sciences (Ottawa, 28-31 august 1978) ed. by K. Koerner. Amsterdam, Benjamins, 1980 (Amsterdam studies in



- the theory and history of linguistic science, s. 3: Studies in the history of linguistics, 20). 13, 421 p.  
Contributions de [80] Engler, Lieb et Scaglione.
- 80.40 Recherches de linguistique. Hommage à Maurice Leroy. Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1980. 20, 216 p.  
Contributions de [80] Engler et Koerner.
- 80.41 REICHLER-BÉGUELIN, Marie-José. Le consonantisme grec et latin selon F. de Saussure: Le cours de phonétique professé en 1909-1910. CFS 34, 1980, 17-97.  
Avec extraits du cours, cf. [80.060].
- 80.42 RÖLLIN, Kurt. Parola e riproduzione: un confronto epistemologico tra il 'Corso di linguistica generale' di Ferdinand de Saussure e 'L'origine delle specie' di Charles Darwin. CFS 34, 1980, 99-115.
- 80.43 SAMPSON, Geoffrey. Schools of linguistics. Competition and evolution. London, Hutchinson, 1980 (Hutchinson University Library). 283 p.  
Chap. 2: *S': language as social fact*, p. 9-56, et passim. Affirme le rôle déterminant de *S'* en histoire de la linguistique; discute les délimitations de synchronie/diachronie et langue/parole; oppose les vues 'collectivistes' de *S'* (rapprochées de celles de Durkheim) aux vues individualistes de Chomsky; cite en faveur de *S'* Hilary Putman (1973/75).
- 80.44 SCAGLIONE, Aldo. Direct vs. inverted: Wolff and Condillac on the necessity of the sign and the interrelationship of language and thinking. RomPh 33, 1980, 496-501.  
Antécédents au principe s'ien de l'arbitraire du signe.
- 80.45 SCHEERER, Thomas M. Ferdinand de Saussure, Rezeption und Kritik. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1980. (Erträge der Forschung, 133). 10, 222 p.  
*C. r. par* R. Engler in ZFSL 96, 1986, 59-63; E.F.K. Koerner in Germanistik 22, 1981/2, 294s.; A. Lubotsky in Bibliotheca orientalis 39, 1982, 483-485; M. Mayrhofer in Sprache 27, 1981, 43-45; K. Percival in Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur 105, 1983, 117-123; P. Swiggers in Semiotica 42, 1982, 297-309; U. Thilo in VR 41, 1982, 220-223; P. Wunderli in Kratylos 26, 1981, 1-5 et ZRPh 98, 1982, 681s.
- 80.46 SCHMITTER, Peter. Semiotische Theoreme im Bereich der Textsemantik: Zur Rezeption der Semiotik durch die westdeutsche Literaturwissenschaft und Linguistik in Literatursemiotik, 2: Methoden – Analysen – Tendenzen, Tübingen, Narr, 1980, vol. 2, p. 99-120.

Rend compte de différentes réactions à S'. – Opposition des modèles de signe S' – Ogden-Richards, p. 110s.

- 80.47 SLJUSAREVA, N[atallija] A[leksandrovna]. Notion of value (valeur) – The heart of F. de Saussure's theory of language. ZPhon 33, 1980, 541-545.  
Étudie le concept de 'valeur' dans son rapport à (la 'signification') en considérant les différents niveaux de langue: constate que les deux jouent au niveau lexical, la signification correspondant à la pensée, la valeur à la langue; au niveau morphologique, la valeur domine; au niveau phonétique, il n'y a que valeur ("behind which an orientation towards meaning is hidden"). Distinction entre son et image acoustique (parallèle à celle entre pensée et valeur) du côté du signifiant.
- 80.48 Les sciences du langage en France au XX<sup>e</sup> siècle. Articles réunis par B. Pottier. Paris, SELAF, 1980. 2 vol.  
Contributions de [80] Chevalier et Martin.
- 80.49 SPA, J[ ] J[ ]. Le langage et la sémiologie: Quelques réflexions nouvelles in [80] Linguistic studies offered to Berthe Siertsema, p. 363-369.  
Rapports entre sémiologie et linguistique, p. 365ss.; positions prises par S', Barthes et Sebeok; plaidoyer pour une linguistique 'affranchie de la référence sémiologique'.
- 80.50 STALDER, Kurt. Verstehen von Texten in Unterwegs zur Einheit. Festschrift für Heinrich Stirnimann. Freiburg, Herder; Wien, Universitätsverlag, 1980, p. 501-527.  
*Die Entstehung des Problems, Anliegen, Fragen*, p. 500-504; *Sprache, Wörter und ihre Anwendung*, p. 504-522 (analyse du signe; exemples d'*episkopos* et *euaggelion*); *Reden und Schreiben*, p. 522-525; *Verstehen von Texten*, p. 526s. Utilisation très intéressante et réfléchie de la théorie s'ienne en théologie, limitée ici à l'aspect herméneutique de la compréhension des textes mais qui sera continuée dans les *Ökonomische Beihefte zur Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie* (note finale, p. 527).
- 80.51 STARÝ, Zdeněk. On so-called linearity. PhP 23, 1980, 185-197.  
Contre le principe s'ien de la linéarité du signifiant et son extension (attribuée fausement à S') à une soi-disante linéarité de la langue.
- 80.52 SWIGGERS, Paul. Histoire et historiographie de la linguistique. Semiotica 31, 1980, 107-137.  
*C. r. de [75] Current trends in linguistics*, vol. 13: *Historiography of linguistics avec Compléments bibliographiques, Remarques méthodologiques et Notes*.
- 80.53 SZEMERÉNYI, Oswald. About unrewriting the history of linguistics in [80] Wege zur Universalienforschung, p. 151-162.  
*Sir William Jones and comparative philology*, p. 151-160; *...où tout se tient* (origine de la formule, qui n'est pas de S' mais de Meillet), p. 160-162.

- 80.54 VASILIU, Emanuel. 'Signifié': some remarks on its nature. *RR Ling* 25, 1980, 631-634.

Interprétation de la conception s'ienne du signifié dans le cadre de la terminologie de Carnap.

- 80.55 WAGNER, Léon Robert. Les désarrois du maître de Genève. Introduction à une étude critique de la langue et de la nomenclature de Saussure *in* *Mots* (mots, ordinateurs, textes, sociétés), Paris, Ed. du CNRS, 1980 (Travaux de lexicométrie et de lexicologie politique, 1), p. 14-32.

Oppose les notes et sources s'iennes avec leurs hésitations et leurs contradictions au CLG qu'il comprend comme une mise en système abusive. Remarques fondées sur R. Godel, SM, et Bonnard [78]; ignore [en 1979!] l'existence d'une édition critique (CLG/E) permettant de prendre une connaissance directe des notes et des sources.

- 80.56 Wege zur Universalienforschung. Sprachwissenschaftliche Beiträge zum 60. Geburtstag von Hansjakob Seiler hrg. v. G. Brettschneider u. Ch. Lehmann, Tübingen, Narr, 1980, 22, 576 p.

Contributions de [] Babiniotis, Moravcsik et Szemerényi.

1981

## TRAVAUX CRITIQUES:

- 81.1 AARSLEFF, Hans. Bréal, la sémantique et Saussure. HEL 3/2, 1981, 115-133.  
Lecture de B. par l'optique de S'. Article qui comporte des analyses fines et intéressantes, gâté par la tendance par trop ouverte de retrouver tout S' en Bréal (après Taine dans [78.1/79.14]) et de récuser toute autre influence (Whitney [!] et Gaston Paris, que S' cite, mais qui, selon A., "n'était pas un esprit original" (p. 125)).  
*trad. franç. par B. Hersecovici, D. Droixhe et S. Delesalle d'une conférence à l'Université libre de Bruxelles. Cf. pour la version anglaise [82.1] From Locke to Saussure, p. 382-398.*
- 81.2 ATKINS, G[ ] Douglas. The sign as a structure of difference: Derridean deconstruction and some of its implications in [81] Semiotic themes, p. 133-147.  
Base s'ienne de Derrida, p. 134. "But whereas S' and S'ian semiology rest with the binary opposition signifier/signified, D. puts such terms *sous rature*, this is 'under erasure'. He writes a word, crosses it out, and prints both word and deletion, for though the word is inaccurate it is necessary and must remain legible. This idea of *sous rature* is an analogue of the undoing/preserving play that everywhere characterizes, indeed creates, Derridean thought ("Neither/nor is at once at once or rather or rather" [D., *Positions*, 1967]) and so distinguishes it from S'ian".
- 81.3 Atti [del] XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza (Napoli, 15-20 aprile 1974), vol. 5. Napoli, Macchiaroli; Amsterdam, Benjamins, 1981., 741 p.  
Contributions de [81] Gauger et Wunderli.
- 81.4 AUBURGER, Leopold. Funktionale Sprachvarianten. Metalinguistische Untersuchungen zu einer allgemeinen Theorie. Wiesbaden, Steiner, 1981 (ZDL: Beihefte, 38). 243 p.  
Chap. I: *Forschungsgeschichte*, p. 1-72 (1.2 *F' de S': Der [CLG]*, p. 3-32, et 1.3 *Eugenio Coseriu: Teoria del lenguaje*, p. 32-38) et passim.
- 81.5 BAILEY, Charles-James N. What if Saussure had extended developmental-comparative analysis to description instead of proposing synchronic analysis. IF 86, 1981, 137-145.  
Article qui demanderait comme complément une étude de ce qui serait arrivé si S' avait eu des idées aussi limitées que B. les lui attribue.
- 81.6 BAKKER, Dirk Miente. Naar aanleiding van De Saussure's 'Cours', 2. Voortgang van het onderzoek in de subfaculteit Nederlands aan de Vrije Universiteit (Amsterdam) 2, 1981, 62-80.  
Suite de [79.17]. Contre le principe s'ien des différences.

- 81.7 BASTUJI, Jacqueline. Sur quelques métaphores et relations spatiales dans les théories linguistiques in [81] *Les Sciences humaines – quelle histoire?*, p. 169-180.

*Les usages du syntagmatique et du paradigme*, p. 170-176, et en particulier *La linéarité spatio-temporelle* (conversion du temps en étendue), *Le remplacement de l'axe associatif par l'axe paradigmatique* (souplesse infinie des rapports associatifs conduisant S' à la 'folie' féconde des anagrammes ≠ vulgate structuraliste qui "considère la langue comme un objet compact à définir 'scientifiquement', c'est-à-dire de l'extérieur, par un jeu de coordonnées formelles") et *La théorie des niveaux* (double articulation), p. 170-172.

- 81.8 BÈS, Gabriel G[.]. Simplicités, empirisme et interprétation psychologique dans la grammaire générative. Saint-Cloud, S. H. E. S. L., 1981 (*Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie du langage*, 1), 84 p.

Indique, p. 4 et p. 65, l'empirisme de S', Troubetzkoy et Martinet, opposés par là au formalisme américain. "Le résultat normal de cette conception empirique devrait être la possibilité de tester les conceptions linguistiques par rapport aux faits externes ('conscience' des sujets, fonction de communication, etc.). En revanche, chez Bloch (Lg. 24, 1948, 3-46), la vérification des résultats descriptifs se fait de manière prioritaire par rapport aux procédés descriptifs".

- 81.9 BOLELLI, Tristano. Benedetto Croce e la linguistica in *Accademia nazionale dell'Ussero, Convegno internazionale di studi sul tema: Benedetto Croce, oggi*, Roma, Ersi-Sted, 1981.

Réaction de C. à la phrase finale du CLG in *Sulla natura e l'ufficio della linguistica (Quaderni della critica* 6, 1946).

*N. i. in* [82] B., Leopardi linguista, p. 141-153. Cf. p. 147s.

- 81.10 BUYSSENS, Eric. Saussure's message and its influence. *Semiotica* 33, 1981, 151-154.

*C. r. de* Culler [76.7].

- 81.11 CAUSSAT, P[ierre]. L'arbitraire du signe ou: la linguistique s'est-elle délivrée de l'alternance hasard/nécessité? in [81] *Les sciences humaines – quelle histoire?*, p. 321-338.

Réflexions autour du 'paradoxe s'ien' énoncé par Labov (cf. Labov [72.84] et Encrevé [76.50/77.20]) et d'une possible insertion des problèmes de synchronie/diachronie dans l'opposition 'ordre/désordre' de Prigogine-Stengers, *La nouvelle alliance*. Interprétation fine et précise du CLG. Propose de remplacer les 'opposés s'iens' de changement/système, diachronie/synchronie, etc. par le 'couple altération/régulation' qui traduit en même temps le rejet de la 'préméditation' dans l'évolution de la langue et la constitution incessante d'ordres (ou de systèmes); redéfinit 'signe' au sens s'ien; donne sa vraie place au principe de l'arbitraire en opposant le concept de langue qui en résulte à la tradition de Leibniz, selon laquelle

'chaque instance présente est l'écho de l'origine fondatrice'. "Dans le CLG, l'arbitraire du signe linguistique récuse l'origine et la fin (ou un horizon assignable) du processus", p. 333. Enoncé des doutes qui persistent pour C., p. 334ss.

- 81.12 CHISS, J[ean]-L[ouis]; PUECH, Christian. Derrida lecteur de Saussure: pourquoi une 'mise en crise' philosophique du Cours de linguistique générale ou comment ne pas faire l'histoire de la linguistique? in [81] Les sciences humaines – quelle histoire?, p. 339-359.  
Analyse critique de la position de D. envers S'.
- 81.13 CULLER, Jonathan. The pursuit of signs. Semiotics, literature, deconstruction. London and Henley, Routledge-Kegan Paul, 1981, 13, 242 p.  
Complémentarité de l'approche 'pratique' de S', qui pose la linguistique comme modèle, et de l'approche spéculative de Peirce; convergence ultime des deux théories, p. 22-24; cf. aussi p. 40 (signe) et 103 (langue/parole).
- 81.14 CULLER, Jonathan. Reply to Van der Hoven. Poetics today (Tel Aviv) 2/1b, 1980/81, 209-212.  
Réponse à [81] Van der Hoven, *Culler on S'*. Défend et explique le principe s'ien de l'arbitraire du signe.
- 81.15 Enciclopedia europea, vol. 10: Saba-tacruri. Milano, Garzanti, 1981.  
Articles *semiotica, sincronia/diacronia, strutturalismo linguistico, S'* [avec inversion du rapport génétique entre CLG/D et CLG/E]. Cf. 81.16.
- 81.16 Enciclopedia Garzanti de filosofia e epistemologia, logica formale, linguistica, [ecc.]. Milano, Garzanti, 1981.  
Articles *langue/parole* [1978], *sincronia/diacronia*, [etc.], cf. [81.15] de l'*Enciclopedia Europea*.
- 81.17 FIGGE, Udo L[.]. Die semiotischen Grundlagen der Sprachwissenschaft: Mit einer Kritik an Saussures Zeichen-Begriff in [81] Zeichenkonstitution, vol. 1, p. 163-171.  
Propose de fonder la sémiologie sur les deux concepts de *Bezeichnung* (Beziehung, die von Bewusstseins-elementen eines Individuums zu Elementen seiner Aussenwelt verläuft) et *Entzeichnung* (oblique Beziehung eines Elements der Aussenwelt auf ein Element des Bewusstseins; z.B. „perzeptive und kognitive Verarbeitung des Hofes um den Mond“ auf die „Erwartung“ hin, „dass sich das Wetter verschlechtern wird“). Reconnaît une analogie entre ces concepts et les parties exécutive et réceptive du circuit de la parole de S', regrette que S' ait réduit cette conception dynamique dans le modèle unitaire et statique du signe. [Analyse intéressante mais qui ne tient peut-être pas assez compte des possibilités d'une interprétation plus concordante du Cours.]

- 81.18 GADET, Françoise; PÊCHEUX, Michel. La langue introuvable. Paris, Maspéro, 1981 (Théorie). 248 p.
- Cherche le lien entre les *Deux Saussure* du Cours et des anagrammes (p. 51-59) dans la théorie des valeurs (importance de l'axe associatif *enseignement, élément, justement* supprimé par exemple dans Roulet [75]). Cf. encore p. 14: place de S' dans le moment historique des 'commencements'; p. 60s.: erreurs dans l'appréciation commune de S'; p. 69s., 102, 108-111: rôle de S' dans les Cercles de Prague, Moscou et Copenhague.
- 81.19 GAMKRELIDZE, Thomas V[.]. The 'principle of complementarity' and the problem of the arbitrary linguistic sign in [81] *Logos semantikos*, vol. 2, p. 335-342.
- Explique l'apparente contradiction entre arbitraire et nécessité du signe par la différence des points de vue impliqués (relation verticale de signifiant à signifié, relation horizontale de signe à signe): "The problem of thesei ~ phusei of the verbal sign envisaged separately only on the plane of the 'vertical' or on the plane of the 'horizontal' relations is characterized by incompleteness and leads necessarily to diametrically opposed conclusions as to the nature of the linguistic sign and to the character of the relations between the signans and signatum. In the light of the linguistic sign conceived of as a unity both of the 'vertical' and the 'horizontal' relations, the opposed propositions concerning the nature of the relations between the signans and signatum present themselves not as contradictory, but as complementary to each other specifying with necessary completeness the essence of the verbal sign. These propositions, both true but partial each of them in isolation with respect to the entity under consideration, are in a correlation defined as 'complementarity' (in Niels Bohr's [*Dialectica* 1, 1948, 317s.] sense of the term)." (p. 340s.).
- 81.20 GAUGER, Hans-Martin. L'ambiguïté du 'Cours de linguistique générale' in [81] *Atti del XIV Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza*, p. 721-730/732.
- Veut montrer «qu'il y a dans [le CLG] une ambiguïté, une dualité, une tension entre une approche psychologique et sociologique d'une part et l'approche proprement structurale d'autre part», p. 721 – Avec *Discussion*, p. 731s.
- 81.21 GAUGER, Hans-Martin. 'System, Norm und Rede' – wiedergelesen in [81] *Logos semantikos*, vol. 2, p. 33-44.
- Cf. Coseriu [70.5/71.14]. Conclut sur la 'pluridimensionalité' des travaux de Coseriu qui réussit à 'lier' S' et Humboldt. „Die Dominanz liegt schliesslich klar bei Humboldt. Dies zeigt der hohe Stellenwert, den Coseriu der Unterscheidung zwischen Sprache als 'energeia' und Sprache als 'ergon' zumisst, eine Unterscheidung, die Coseriu durch den Hinweis auf den Unterschied zwischen 'energeia' und 'dynamis' sehr viel klarer und präziser gemacht hat" (p. 42).
- 81.22 GAUGER, Hans-Martin; OESTERREICHER, Wulf; WINDISCH, Rudolf. Einführung in die romanische Sprachwissenschaft. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981 (Die Romanistik). 14, 336 p.

En particulier p. 58ss. (*Geschichte der romanischen Sprachwissenschaft: Sprachwissenschaft insgesamt*) et 177ss. (*Synchronische Perspektive: Charles Bally, avec comparaison S'-Bally*).

- 81.23 GIPPER, Helmut; SCHWARZ, Hans. Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung, Teil I, Lieferung 25 (Molland-Osgood). Opladen, Westdeutscher Verlag, 1981. 128 p.

Discussion de Nehring 21332, Ogden-Richards 21736.

- 81.24 GODEL, Robert. La linguistique de la parole in [81] Logos semantikos, vol. 2, p. 45-57.

Distinction de deux sortes de dualités dans la théorie s'ienne: dualités constatables sans recours à une théorie (articulation/impression phonétique, signifié/signifiant, syntagme/groupe d'association) et dualités d'ordre théorique et méthodologique (langue/parole, synchronie/diachronie). Formation de la dualité de langue/parole dans l'esprit de S'; nature de la distinction («Quoi qu'en ait dit S', la dualité langue/parole ne peut pas être interprétée sans plus comme celle du côté social et du côté individuel du langage. Il serait plus juste d'opposer au système *abstrait* des valeurs de langue les actes *concrets* de parole, au mécanisme *virtuel* de la langue son fonctionnement *actuel* dans l'activité d'expression et de communication» p. 47). Place de la dualité de langue/parole par rapport à celle de synchronie/diachronie («pour les sujets parlants, la perspective diachronique est inexistente <CLG: 117 § 2>, ce qui ne veut pas dire que la linguistique de la parole se confondra avec la linguistique synchronique» p. 47; «[une linguistique de la parole] ne pourra pas se passer de la notion d'état de langue, ni se dispenser de réunir des matériaux. En revanche, son objet ne sera pas le système et le mécanisme, mais le *fonctionnement* de la langue» p. 53). Evaluation et critique de la dualité de synchronie/diachronie; vues de Sapir, Martinet et Frei sur la diachronie («c'est une étude *dynamique* qu'on oppose aux deux linguistiques du *Cours s'ien*, lesquelles, on l'a déjà noté, sont proprement *statiques*» p. 52). Objets d'une linguistique de la parole.

- 81.25 GODEL, Robert. Retractatio. CFS 35, 1981 [1982<sup>1</sup>], 29-52.

Retour sur SM [1957, <sup>2</sup>1969] marquant les points où la réflexion de l'auteur peut avoir évoluée depuis la publication de cette première interprétation, fondamentale, du CLG confronté aux sources.

- 81.26 GODEL, Robert. Roman Jakobson. Quelques souvenirs. CFS 35, 1981 [1982<sup>1</sup>], 153-155.

- 81.27 GOPNIK, Myrna. Language, cognition and the theory of signs. Recherches sémiotiques [RSSI] (Toronto), 1, 1981, 310-327.

S'occupe des contraintes perceptuelles et cognitives auxquelles serait soumis le signe. Expose les principes du signe s'ien, p. 311-313 (*Early theories of language*)

<sup>1</sup> Le no. 35, 1981 des CFS a paru en 1982. Par une erreur regrettable, le titre courant, au haut des pages, dit CFS 35 (1982).



qu'elle juge erronées [en méconnaissant manifestement la différence d'approche entre une sémiologie de la langue prônée par S' et les positions de Chomsky orientées plutôt vers la faculté du langage et une élaboration psychologique de signaux et concepts].

- 81.28 GÜNTHER, Hartmut. Saussures Begründung des Gegenstands der Linguistik aus dem Prinzip vom 'arbitraire du signe' in [81] Zeichenkonstitution, vol. 1, p. 155-162.

Illustre la théorie s'ienne par l'exemple de *Jill and Jack* emprunté à Bloomfield. Retient le caractère triadique du signe s'ien (signe, signifiant, signifié) et son fondement dans un procès linguistique (circuit de la parole). Indique l'arbitraire du signe (arbitraire du lien entre signifié et signifiant), son contexte historique et social, son caractère systématique. Critique les observations de S' sur le problème de l'écriture, mais pense y trouver un point de départ pour une évaluation plus équitable qui incluerait l'écriture dans le domaine de la linguistique.

- 81.29 HEWSON, John. La notion de règle en linguistique. Modèles linguistiques 3/1, 1981, 15-27.

Notions de règle, régularité et loi examinées dans l'emploi actuel, tant en linguistique qu'en sciences; conclusion rejoignant la position s'ienne que "la règle linguistique n'est pas une entité du langage, mais un artifice du linguiste, créée pour décrire (a) les changements historiques et (b) les processus synchroniques qui ont lieu dans l'activité de langage, l'activité de production du discours. En conséquence, on ne devrait pas (1) représenter le langage comme dirigé ou déterminé par les règles, (2) considérer que les processus, diachroniques ou synchroniques, sont le produit de règles inhérentes à telle langue, (3) croire que la hiérarchisation des règles (*rule ordering*) est un fait de langue, (4) accepter des 'explications' basées sur le concept du 'cycle linguistique', qui n'a rien à voir avec les réalités du langage. En revanche, il faut admettre que le langage est une activité, et que cette activité consiste en la production de parole, de discours, à partir d'un système de langue donné. On sait depuis S' que les entités de langue sont cachées (CLG, p. 149), les entités de discours observables et qu'il faut discerner les entités simples de langue à partir de la diversité de discours. Il en résulte que l'acte de langage conduit de l'unicité de la langue à la multiplicité du discours [...]", et "le fait de réaliser en discours des entités de langue ne devrait pas nous induire à imaginer qu'il existe un rapport isomorphe entre langue et discours: les systèmes de langue n'existent pas comme tels en discours (il n'y a pas de paradigmes dans une phrase), et les systèmes de discours n'existent qu'à l'état de puissance au niveau de la langue: la langue, comme S' l'a bien vu (CLG, p. 172) ne comprend pas de phrases, mais simplement les moyens de créer des phrases" (p. 26s.).

- 81.30 HUBIG, Christoph. 'Das Zeigen wird gezeigt': Zum Begriff ästhetischer Bedeutung als abweichender Geste in [81] Zeichenkonstitution, vol. 1, p. 244-252.

Expose, p. 247 s., des tentatives modernes d'approcher le phénomène de la musique 'absolue' (et de l'art) à partir du modèle s'ien.

- 81.31 JUCQUOIS, Guy. L'imaginaire en linguistique *in* Bono homini donum: Essays in historical linguistics in memory of J. Alexander Kerns ed. by Y. L. Arbeitmann et A. R. Bomhard, Amsterdam, Benjamins, 1981, vol. 1, p. 159-178.  
 Opposition entre 'interprétation délirante' et 'explication scientifique' et interrogation sur la "plausibilité d'une explication d'après l'ensemble des traits connus et des liens qui les unissent dans un domaine déterminé", p. 159-164; parallèle entre linguistique et paléontologie, p. 160ss.; 'loi de subordination des organes' et 'loi de la corrélation des formes' de Cuvier, p. 164s.; attaches de la famille de S' avec les sciences naturelles, p. 165; *Essai et Mémoire de S'*: en quoi l'hypothèse laryngaliste est analogue à la démarche de Cuvier, p. 165-171; théorie s'ienne et théorie de Benveniste, p. 171-175; retour sur la question de l'imaginaire, p. 175ss.
- 81.32 KAHN, Félix. Index des articles et des documents publiés dans les *Cahiers* XXV à XXXV. CFS 35, 1981 [1982<sup>1</sup>], p. 149-152.
- 81.33 KAMEI, Takashi. A Saussurian mystery *in* [81] Logos semantikos, vol. 1, p. 259-266.  
 Statut du CLG par rapport aux notes; importance et influence de la phrase finale du CLG, 'apocryphe', mais citée par les meilleurs s'iens, à commencer par Bally et Sechehaye eux-mêmes.
- 81.34 KNOBLOCH, Johann. Sprachwissenschaftliches Wörterbuch, Lieferung 9 [Diskurs – Einheit]. Heidelberg, Winter, 1981. 80 p.  
 Articles *distinctive Merkmale*, p. 649; *das gestürzte e als Wiedergabe für das schwa*, p. 699.
- 81.35 KRAMPEN, Martin. Ferdinand de Saussure und die Entwicklung der Semiologie *in* Die Welt als Zeichen: Klassiker der modernen Semiotik, hrg. v. M. Krampen, K. Oehler, R. Posner, Th. von Uexkuell, Berlin, 1981, p. 99-142.  
 Zur *Biographie de S's*, p. 101-103; *Semiologie und Sprachwissenschaft bei de S'*, p. 103-110; *Zum gegenwärtigen Stand der Verallgemeinerung semiologischer Grundbegriffe* ('parole', Signal und Werkzeug; Signifikant und Operant, Signifikat und Utilität; System, Oppositionsstruktur und semiotische Struktur; syntagmatische und paradigmatische Opposition; Zeichenklassifikation; Synchronie, Diachronie und der soziale Aspekt von Zeichensystemen), p. 110-128; *De S's Semiologie und Probleme des 'Strukturalismus'* (Schwierigkeiten bei der Verallgemeinerung S'scher Grundbegriffe; Hjelmslev und der Begriff der Sprache; Barthes, Lévi-Strauss; Definition und Kritik der 'Strukturalismus'), p. 129-135; *Perspektiven der Semiologie*, p. 136s.; notes et bibliographie, p. 136-142.

<sup>1</sup> Cf. la note à [81.25] ci-dessus.

- 81.36 KRAMPEN, Martin. Struktur und Geschichte in [81] Zeichenkonstitution, vol. 1, p. 19-25.  
Compare les modèles sémiologiques de Buysens, Prieto et S'. Met l'accent sur les fondements de ses modèles dans la parole, la notion de classement, le théorème des points de vue, les conditionnements social et historique de la langue s'ienne.
- 81.37 LEPSCHY, Giulio C. Mutamenti di prospettiva nella linguistica. Bologna, Il Mulino, 1981. 209 p.  
*Osservazioni sul termine di struttura, a proposito di 'Sens et usages du terme «structure» dans les sciences humaines et sociales', éd. par R. Bastide [1962] (Annali della Scuola normale superiore di Pisa 31, 1962, 173-197), p. 37-71; La scuola linguistica di Praga (Il Verri 24, 1967, 19-34), p. 73-87; Nota sullo strutturalismo e sulla linguistica sovietica recente (SSL 7, 1967, 1-22), p. 89-105; Mutamenti di prospettiva linguistica [71.114], p. 127-141; Letteratura orale [79.47], p. 157-165; Strutturalismo (Enciclopedia del Novecento), p. 7-35.*
- 81.38 Logos semantikos. Studia linguistica in honorem Eugenio Coseriu 1921-1981 éd. par H. Geckeler, B. Schlieben-Lange, J. Trabant, H. Weydt. Berlin-New York, De Gruyter; Madrid, Gredos, 1981. 5 vol.  
Contributions de [81] Gamkrelidze, Gauger, Godel, Kamei, Malmberg, Seppänen, Wunderli.
- 81.39 MALMBERG, Bertil. La linéarité comme élément de forme in [81] Logos semantikos, vol. 2, p. 141-147.  
Difficultés de la notion de linéarité; son intégration dans le principe plus important de la langue en tant que forme. Différenciation entre unités concrètes de la langue et types ("les types – en tant que faits de langue, par conséquent abstraits – ne peuvent pas être mesurables ni le long de l'axe du temps, ni dans la dimension spatiale" p. 145) et formule améliorée donnée au principe de linéarité: "Dans le signifiant – en tant que composé d'unités d'expression (phonèmes) – il règne un ordre obligatoire des phonèmes et des groupes de phonèmes (syllabes, etc.). Cet ordre n'est par conséquent déterminé par aucun choix libre de la part du locuteur. [...] La structure syntagmatique indique à chaque membre phonologique et (au niveau des signes) à chaque morphème, sa place (son numéro si l'on me permet le mot) dans la chaîne, et cette place est soumise à son tour aux restrictions phonotactiques et syntaxiques dans le système", p. 145s.
- 81.40 MARUYAMA, Keizaburo. Saussure no shiso [La pensée de Saussure]. Tokio, Iwanami Shoten, 1981, 311, 25 p.
- 81.41 MAYRHOFER, Manfred. Nach hundert Jahren. Ferdinand de Saussures Frühwerk und seine Rezeption durch die heutige Indogermanistik. Vorgelesen am 9. Mai 1981. Heidelberg, Winter, 1981 (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philos.-hist. Klasse, Jg. 1981, Bericht 8). 43 p.

Analyse du *Mémoire* et de sa place dans la linguistique indoeuropéenne moderne. En appendice [81] Zwanziger.

C. r. par M.-J. Reichler-Béguelin in BSL 78/2, 1983, 69-73 et A. Lubotsky in Bibliotheca orientalis 42/3-4, 1985, 455-457.

- 81.42 MILLER, Joan M[.]. French structuralism. A multidisciplinary bibliography with a checklist of sources for Louis Althusser, Roland Barthes, Jacques Derrida, Michel Foucault, Lucien Goldmann, Jacques Lacan, and an update of works on Claude Lévi-Strauss. New York and London, Garland, 1981. 13, 553 p.
- 81.43 NORMAND, Claudine. Arbitraire et/ou convention chez Whitney et Saussure in Les sciences humaines – quelle histoire?, p. 97-106.
- Etudie les 'réserves s'iennes' à l'encontre de Wh. à partir de N 10 [CLG/E 3297]. Dégage le point de vue sémiologique (au sens social) de S' qu'elle oppose à la conventionalité 'institutionnelle' de Wh.: "S', loin de donner une place essentielle au caractère conventionnel du signe (interprétation habituelle d'*arbitraire*), remplace, par l'introduction du concept de valeur, ce caractère du signe par un autre caractère: le signe est *social*, et plus exactement il est arbitraire parce que social", p. 104. Remarque, p. 100, une contradiction invétérée entre lecture 'historiciste' et 'sémiologique' de S': "On aperçoit les effets de cette contradiction dans la lecture faite de S' par ses contemporains, comme dans certaines positions récentes. Dans les comptes-rendus du CLG deux attitudes: d'un côté, massivement, une lecture sociologique et historiciste particulièrement bien représentée chez Vendryes, de l'autre, de façon isolée, la lecture faite par Séchehaye [*sic*, pour *Sechehaye*] du caractère de la démarche sémiologique. Echo de cette contradiction aujourd'hui: en face de la tradition structuraliste qui veut que S' ait introduit les concepts d'une linguistique synchronique, irréductible à la méthode historique, l'idée que le CLG serait avant tout l'exposé des concepts dont la linguistique historique avait besoin pour être fondée théoriquement".
- 81.44 NORMAND, Claudine. Comment faire l'histoire de la linguistique?, in Les sciences humaines – quelle histoire?, p. 271-286.
- Quels 'outils'*, p. 271-273; *Dans la perspective du progrès de 'la Science'*, p. 274s.; *La continuité du progrès*, p. 275s.; *Le précurseur* (ex. Whitney-S'), p. 276; *La totalité du savoir* (Texte daté et discontinuité: incompréhension des contemporains de S' pour la distinction de synchronie et diachronie, sens nouveau donné par S' aux termes repris dans Whitney, possibilité de retrouver à travers une lecture rétrospective de Wh. des éléments de théorie s'ienne), p. 277-288.
- 81.45 OLIVA, Joseph. Synchronic versus rhythmic sign vehicles in [81] Zeichenkonstitution, vol. 2, p. 224-228.
- Considérations sur la simultanéité de moyens d'expression paralinguistiques rattachées à une interprétation extensive – proche de Bühler – de l'arbitraire et de la motivation s'iennes.

- 81.46 PERCIVAL, W[alter] Keith. Ferdinand de Saussure and the history of semiotics in [81] *Semiotic themes*, p. 1-32.  
 Historique des théories du signe et critique de la conception s'ienne, dont P. ne voit pas la nouveauté fondamentale ("Hence, while parts of S's theory contain insights into the nature of language, the theory as a whole must be rejected", p. 30).
- 81.47 PERCIVAL, W[alter] Keith. The Saussurean paradigm: fact or fantasy. *Semiotica* 36/1-2, 1981, 33-49.  
 Conclut, sur la base de jugements contemporains au CLG, que "the S'ean paradigm must be pronounced a myth, if we take the term 'paradigm' at all seriously", p. 44.
- 81.48 PEETERS, Christian. Une dichotomie saussurienne oubliée: le caractère double de la diachronie. *Linguistique en Belgique (Bruxelles)* 4, 1981, 171-175.  
 Rappel de la distinction entre méthode prospective et rétrospective; exemples tirés du germanique, de l'ancien anglais et du danois démontrant l'utilité de la distinction.
- 81.49 PORSCH, Peter. Zur Bestimmung des Gegenstandes der Linguistik bei Ferdinand de Saussure. *ZGerm* 2, 1981, 188-196.  
 Etudie le concept s'ien de langage, dont il pense – avec raison – qu'il a été négligé; cherche à expliquer le choix de la langue comme objet de la linguistique tout en regrettant cette limitation: „De S' geht mit seinem Begriff 'langage' zwar tendenziell von der Totalität menschlicher Redetätigkeit aus, kann aber diese Kategorie theoretisch nicht so durchdringen, dass er zu einer methodologisch fruchtbaren Konzeption von Tätigkeit komme, die ihm einmal den Zugriff zu einem umfangreicheren und komplexeren Gegenstand, als es 'langue' ist, gestatten würde und die ihn ausserdem 'langue' adäquater begreifen liesse" (p. 196). [Exagère, sur la trace du CLG allemand de Lommel, la séparation de langue et parole et ne tient pas assez compte de la possibilité offerte par S' d'une classification 'naturelle' des faits hétérogènes du langage à partir de la langue (CLG/E 321ss)].
- 81.50 PRIETO, Luis J[orge]. L'idéologie structuraliste et les origines du structuralisme in [81] *Zeichenkonstitution*, vol. 1, p. 26-30.  
 Rejette le terme d'"idéologie" pour le structuralisme des origines (école de Prague) resté fidèle aux deux principes s'iens des rapports de comparaison entre choses similaires et rapports d'échange entre choses dissemblables (structures opposées des systèmes de signifiés et de signifiants et structure sémiotique d'un système à l'autre). Définit "idéologique" un structuralisme qui fonde le signe dans les choses et ne reconnaît plus son conditionnement historico-social.
- 81.51 PRIETO, Luis J[orge]. Langue et parole sur le plan du contenu. *CFS* 35, 1981 [1982<sup>1</sup>], 131-143.  
 A propos de [82] Raggiunti, *Problemi filosofici nelle teorie*.

<sup>1</sup> Cf. la note à [81.25] ci-dessus.

- 81.52 PRIETO, Luis J[orge]. Le sens comme but de l'acte de parole. CFS 35, 1981 [1982<sup>1</sup>], p. 53-64.

Paru préalablement dans *Cuadernos de comunicación* (México) 66, 12/1980 sous le titre de *El sentido como fin del acto de habla*.

- 81.53 QUILLIEN, Jean. G. de Humboldt et la linguistique générale. HEL 3/2, 1981, 85-113.

Critique initiale d'une histoire de la linguistique faite selon le seul critère de la théorie du signe. Vide apparent du XIX<sup>e</sup> siècle sous ce point de vue. Interrogation sur la possibilité d'une théorie du signe chez Humboldt et comparaison H.-S': conclut «[qu'] il n'est [...] pas exact de présenter H. et S' comme représentant deux approches diamétralement opposées, l'une du côté de la subjectivité (= philosophie), l'autre du côté de l'objectivité (= science). S' choisit la langue et exclut, de fait, la parole [*sic!*]. Il n'est pas vrai d'affirmer qu'à l'inverse H. choisit la parole (au sens s'ien) et exclut la langue. Il l'exclut si peu et la considère si peu comme secondaire que pour comprendre véritablement la langue en ce qu'elle est, *energeia*, il faut d'abord l'étudier complètement comme *ergon* et ce premier travail constitue un moment indispensable pour arracher l'étude à la spéculation métaphysique. *Die Sprache*, c'est l'acte de la parole en tant que toujours effectué au sein d'une langue donnée», p. 89s. Schéma comparatif des structures du signe chez S', du 'mot' chez H., p. 105. – Discussion de [79] Chervel, *Le débat sur l'arbitraire du signe*, p. 109-113 (*Réponse à une objection*).

- 81.54 RAGGIUNTI, RENZO. The language problem in Husserl's phenomenology. *Analecta Husserliana* 11, 1981, 225-277.

Chap. 3 *Comparison with S' and Croce*, p. 237-243.

- 81.55 SCHEIDEGGER, Jean. Arbitraire et motivation en français et en allemand. Examen critique des thèses de Charles Bally. Berne, Francke, 1981 (*Romantica Helvetica*, 94). 130 p.

*L'opposition du français et de l'allemand dans l'œuvre de Ch. B.*, p. 5-12; *Exposé critique de la théorie de la motivation chez B.*, p. 13-39; *La motivation du vocabulaire par le signifié*, p. 40-96 (avec p. 58-65 *Liste des arbitraires*, p. 65-70 *des motivés du corpus français*, p. 71-77, 77-82 id. *du corpus allemand*); p. 97-114 *La motivation du vocabulaire par le signifié* (liste allemande p. 99s.; liste française p. 101s.) Listes établies sur la base du *Français fondamental, 1<sup>er</sup> – 2<sup>e</sup> degré*, Paris 1960, et de Oehler, *Grundwortschatz Deutsch*, Stuttgart 1966. Compare, p. 14-23, les notions de 'signe', 'syntagme', 'arbitraire' et 'motivation' dans B. et S', et rend compte, p. 29s. de la diversité d'opinion de B. et S' sur la motivation par le signifiant. [Prendre garde que pour Sch. «S'» et «l'auteur du CLG» sont des expressions se rapportant uniquement au CLG 1916. En particulier p. 30, l'exemple *fouet* et son explication et p. 50 *coutelas* (CLG/E 1150 et 2100) viennent des éditeurs. Le procédé est dans la tradition de B. lui-même; en prêtant plus d'attention aux problèmes du texte, il aurait cependant été possible d'éviter certaines formules malheureuses, telle p. 19, où la

<sup>1</sup> Cf. la note à [81.25] ci-dessus.

motivation est appelée une 'exception' à l'arbitraire ( $\neq$  'limitation' CLG/E 2105s.).  
C. r. par K. Hunnius in ZRPh 99, 1983, 212-214; W. Rettig in ZFSL 96, 63-65.

- 81.56 SCHRODT, Richard. System, Stadium und Diachronie. LBer 1981, 73, 29-47.  
Analyse des critiques de Wells (1947) et Lieb (1966/70) et de la formalisation du rapport synchronie/diachronie chez Lieb. Erreurs d'interprétation de S' dans Lieb, rejet du critère du 'changement important' et du théorème s'ien des 'équilibres synchroniques'. Explications modernes divergeantes et thèses 'post-s'iennes' de Habel/Kanngiesser [78.68] et Kubrjakowa in [70.41/73.43]. Conclusion, p. 45, selon laquelle „die konsequente Anwendung sprachlicher Prinzipien zeigt, dass es in der Diachronie zwischen den synchronen Zuständen einer historischen Sprache keine strukturellen Beziehungen gibt – eine Ansicht, die S' mit grossem Nachdruck vertreten hat und die nur durch unangebrachte Ontologisierungen und Homogenisierungen aufkommen konnte. Insofern könnte also eine nach-s'sche Linguistik doch wieder eine s'sche sein – die Wertung der Sprache als offenes System und damit die Zurückweisung der Gleichgewichtstheorie vorausgesetzt”.
- 81.57 Les Sciences humaines – quelle histoire? Actes du Colloque de mai 1980, Paris X, Nanterre, Paris, Impr. de l'Univ., 1981, 488 p.  
Contributions de [81] Bastuji, Caussat, Chiss, Normand.
- 81.58 Semiotic themes. Edited by Richard T. De George. Lawrence, University of Kansas Publications, 1981 (University of Kansas Humanistic studies, 53), 4, 277 p.  
Contributions de [81] Atkins, Percival et Sheriff.
- 81.59 SEPPÄNEN, Lauri. Auffassungen über die Motivation der nominalen Komposita in [81] Logos semantikos, vol. 4, p. 67-77.  
Conceptions traditionnelle et s'ienne de la motivation des composés opposées à la conception de la grammaire générative.
- 81.60 SHERIFF, John K[.]. Charles S. Peirce and the semiotics of literature in [81] Semiotic themes, p. 51-74.  
“attempt to show that the theory of signs developed by S's American contemporary Charles Sanders Peirce provides a frame of reference which will allow semioticians to see beyond the limitation of S's analysis of the sign and will clarify many of the issues that have been problematic in the semiotics of literature”, p. 51.
- 81.61 SOTO, Roman. Sincronía y sistema en F. de Saussure y V. Propp. Revista de lingüística teórica y aplicada (RLA: Concepción, Chile) 19, 1981, 101-111.  
Ne se propose pas de “mostrar o intentar probar influencias o algún tipo de relación causa-efecto”, mais de “mostrar cómo S' y P. manejan explícita o implícitamente nociones similares, y a menudo idénticas, en la aprehensión de sus respectivos objetos de estudio”, p. 102 = *La delimitación del objeto de estudio*, p. 103-108; *Sincronía – diacronía*, p. 108-111.

- 81.62 SWIGGERS, Pierre. Sur l'histoire du terme 'valeur' en linguistique. *RRLing* 26, 1981, 145-150.  
 Définition du terme de valeur; discussion des thèses de la provenance économique ou sociologique de la notion saussurienne. Analogies offertes par G. Girard, *Les Vrais Principes*, 1747.  
*N. i.* De Girard à S': sur l'histoire [etc.] in *TLL* 20, 1982, 325-331.
- 81.63 THOM, René. Morphologie du sémiotique. *Recherches sémiologiques/Semiotic Inquiry [RSSI] (Toronto)* 1, 1981, 301-309.  
 Décrit les traits généraux de l'activité sémiotique à partir des deux notions de 'saillance' (ce qui "frappe l'appareil sensoriel d'un sujet par son caractère abrupte ou imprévu") et de 'prégnance' (ce qui "a pour le sujet une importance biologique et immédiate"), p. 302. Assimile les deux modes de propagation, par similarité et par contact, du fluide prégnance [à d'autres formes prégnantes et saillantes] aux deux axes paradigmatique et syntagmatique de S', p. 303s. Attribue à la propagation par similarité l'espace euclidien, à la propagation par contact la topologie et en conclut ("si l'on veut bien admettre que la prégnance est l'ancêtre de la 'prédication' de nos langues") "que l'opposition *signifiant* – *signifié* recoupe l'opposition *géométrie* – *topologie* bien connue des mathématiciens", p. 304.
- 81.64 TODDES, E[ ] A[ ]; ČUDAKOVA, M[ ] O[ ]. Pervyj russkij perevod 'Kursa obščej lingvistiki' F. de Sossjura i dejatel'nost' Moskovskogo Lingvističeskogo Kružka (Materialy k izučeniju bytovanija naučnoj knigi v 1920-e gody) [La première traduction russe du 'Cours de linguistique générale' de F. de Saussure et l'activité du Cercle linguistique de Moscou (Matériaux pour l'étude de la diffusion d'un livre scientifique dans les années 1920)]. *Fedorovskie čtenija* 1978, Moscou, Nauka, 1981, p. 229-249.  
 Tentative de Aleksandr Il'ič Romm (1898-1943), traducteur entre autres de *Madame Bovary*, mis en rapport avec Bally par A. K. Solov'eva, en 1922; projet parallèle de Karcevskij; activités de Romm dans le Cercle linguistique de Moscou et épisodes de la réception précoce du CLG en Russie: communication au Cercle de G. O. Vinokur du 5 mars 1923 (avec procès-verbal de la séance); critique de V. N. Vološinov, *Marxisme et philosophie du langage*, par Romm (notes du 18-19 déc. 1929).  
*Trad. frç. par* C. Depretto-Genty in *CFS* 36, 1982, 63-91 (Čudakova-Toddes); – *C. r. par* T. M. S. Priestley in *HL* 10, 1983, 363s.
- 81.65 VAN DER HOVEN, Anton. Culler on Saussure. *C. r. de [76] Culler, F. de S' in Poetics today (Tel Aviv)* 2/1b, 1980/81, 203-207.  
 S'oppose au principe de l'arbitraire 'épistémologique'; demande que la linguistique se préoccupe moins de système immanent que de savoir "by what processes do we choose some formulations and reject others as inadequate or false". V. [81] Culler, *Reply to V' D' H'*.



- 81.66 VAUGHAN, Geneviève. Saussure and Vygotsky via Marx. *Ars Semiotica* 4/1, 1981, 57-83.  
 Montre les conséquences que le point de vue marxiste aurait pour la théorie de la valeur s'ienne (que V., à la suite de Piaget, *Structuralisme*, 1968, p. 77, et Ponzio, *Marxismo, scienza e problema dell'uomo*, 1977, fait dépendre des 'marginalistes' de Lausanne).
- 81.67 WEINMANN, Martin. Die theoretische Problematik des 'Cours de linguistique générale' von Ferdinand de Saussure. Untersuchung zu Fragen der Wissenschaftsgeschichte der Linguistik. Diss. Köln, Kleikamp, 1981. 173 p.  
 Se divise en deux parties dont la première (*Zur Perspektive der Wissenschaftsgeschichte*, p. 34-108) traite d'une théorie de l'histoire des sciences largement influencée par Kuhn et Foucault (auxquels s'ajoutera Derrida dans la 2<sup>e</sup> partie). Seconde partie sur S' (*Die Problematik des CLG*, p. 109-166: *Lehrbuch, Werk, Arbeitsbuch*, 109-122; *Die Problematik der Indogermanistik*, 123-137; *Der negative Leitfadens: das Zeichen und die Sprachgeschichte*, 138-166). Critique péremptoire de Koerner [73.23] *F. de S'* et Jäger [75.25] *Zu einer historischen Rekonstruktion*; thèse inconsidérée d'une rupture entre les études indo-européennes et le S' du CLG; reproche aux éditeurs de 1916 d'avoir 'intercalé' l'*Appendice de phonologie* et la *Linguistique géographique*; formule dangereuse d'une 'Ausserkraftsetzung des Zeichens' par S' [alors qu'il serait plus juste d'affirmer une reformulation du concept de signe qui donne à celui-ci une autonomie jusqu'alors inconnue en linguistique]. Observation intéressante sur la fonction de la 'répétition' en sémiologie, p. 146ss. Soutient dans l'*Introduction*, p. 1-33, l'actualité du CLG.
- 81.68 WERLEN, Iwar. Hjeltslevs Saussure-Rezeption. *CFS* 35, 1981 [1982<sup>1</sup>], 65-86.
- 81.69 WÜEST, Jakob. Absence d'«intercourse» ou «esprit de clocher»? A propos des zones frontières du domaine francoprovençal. *VR* 40, 1981, 13-21.  
 Manifestations de l'esprit particulariste dans le changement linguistique; importance réduite du phénomène: "nous pouvons constater qu'il serait certainement faux de ne pas prendre en considération l'esprit particulariste dans l'explication des changements linguistiques. Mais c'est là un facteur plutôt marginal. Les deux grandes forces contradictoires qui ont façonné le paysage linguistique semblent bien être la force d'«intercourse» et l'absence de cette force.  
*N. i. in Dialectologie, histoire et folklore: Mélanges offerts à Ernest Schüle pour son 70<sup>e</sup> anniversaire*, Berne, Francke, 1983, 13-21.
- 81.70 WÜEST, Jakob. Linguistische Grundbegriffe. Mitarbeit Patrick Shann. Universität Zürich, Romanisches Seminar, 1981. 119 p.  
 § 2 *Die Sprache als Zeichensystem*, p. 13-19.

<sup>1</sup> Cf. la note à [81.25] ci-dessus.

- 81.71 WUNDERLI, Peter. Der Schachspielvergleich in der analytischen Sprachphilosophie. CFS 35, 1981 [1982<sup>1</sup>], 87-130.
- 81.72 WUNDERLI, Peter. Guillaume und Saussure – das Zeichen und die langue/parole-Dichotomie in [81] W., Saussure-Studien, p. 241-250.  
Discussion de [76] Hewson, *Langue and parole since S'*, qui à son tour avait pris position contre les interprétations de W. [74.68; cf. ci-dessous 81.75].
- 81.73 WUNDERLI, Peter. Hugo Schuchardt, inspirateur et critique de Ferdinand de Saussure in [81] Atti del XIV<sup>o</sup> Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza, p. 707-718/9.  
Comparaison de textes tirés du *Brevier* de Schuchardt et du CLG/E. Avec *Discussion*, p. 718s.
- 81.74 WUNDERLI, Peter. Saussure und die 'signification' in [81] Logos semantikos, vol. 1, p. 267-284.  
Analyse les interprétations du terme s'ien de 'signification' données par Bally, FM 8, 1940, 193-206; Frei, CFS 1, 1941, 43-56; Burger, CFS 18, 1961, 5-15; Godel, SM et CFS 22, 1966, 55s.; Engler, CFS 22, 1966, 35-40 et VR 29, 1970, 35-40. Confronte ces interprétations aux textes et distingue cinq emplois du terme correspondant respectivement à "signifié, valeur, Normbedeutung (Sinn ohne Referenz), Redebedeutung (Bezeichnung), dynamischer Bezug zwischen Zeichen und Referenz".
- 81.75 WUNDERLI, Peter. Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure. Tübingen, Narr, 1981 (Tübingen Beiträge zur Linguistik, 148). 300 p.  
*Vorwort*, p. 7s.; *Saussure Exegese*, p. 11-146 comprenant *Zur Textkritik von 'séman-tique' und 'sémiologie'* (= *Séman-tique et sémiologie. Zwei textkritische Probleme des CLG* [71.69]), *Umfang und Inhalt des Semiologiebegriffs (bei S')* [76.36], *Kreativität (= S' und die Kreativität* [74.75]), *Zur Stellung der Syntax (bei S')* [72.62], *Das Linearitätsprinzip (= Zur Geltung des Linearitätsprinzips bei S')* [72.61]), *Signifié und Signifiant (= Zum Zeichenbegriff bei S': Privilegierung des signifié oder des signifiant?* [76.88]), *Synchronie, Diachronie, Panchronie (= S', Wartburg und die Panchronie* [76.35]); – *Quellen und Wirkung*, p. 149-262, comprenant: *Hugo Schuchardt und F. de S'* [76.33]), *Secheyave, S' und die Kreativität (= S als Schüler S's? Zum Abhängigkeitsverhältnis hinsichtlich der Kreativitätskonzeption in der Genfer Schule* [76.34]), *Valéry und S'* [76.59], *Zur S'-Rezeption bei Gustave Guillaume (und in seiner Nachfolge)* [74.68], *Guillaume und S' – das Zeichen und die langue/parole-Dichotomie* [81.70], *Linguistique s'ienne* [79.64]; – *Methodologie der S'-Forschung*, p. 263-276, comprenant *Zur Geschichte des Achsenkreuzes (= Schuchardt, Meyer-Lübke und die Dichotomie Synchronie /v./ Diachronie bei S'* [72.52], *Ideal und Wirklichkeit in der S'-Forschung (= Zur Methodologie der S'-Forschung. Ideal und Wirklichkeit* [76.89]); – *Bibliographie*, p. 277-292; *Index* (noms et matières), p. 293-300.

- 81.76 ZWANZIGER, Ronald. Joseph Wertheimer. Saussures einziger Amtsvorgänger *in* [81] Mayrhofer, p. 39-43.
- 81.77 Zeichenkonstitution. Akten des 2. semiotischen Kolloquiums, Regensburg 1978. Hrg. v. A. Lange-Seidl. Berlin-New York, de Gruyter, 1981. 2 vol. Contributions de [81] Figge, Günther, Hubig, Krampen, Oliva et Prieto.

1982

## TRAVAUX CRITIQUES:

- 82.1 AARSLEFF, Hans. Condillac, Taine et Saussure *in* Condillac et les problèmes du langage. Textes recueillis par Jean Sgard. Genève, Paris, Slatkine, 1982, p. 165-174.

«La pensée linguistique de S' illustre le renouveau de la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle pendant sa génération. Ce renouveau était la grande œuvre de T., et pour T., C. était la figure centrale. La dette de S', largement attestée, envers Taine révèle la source des principes condillaciens qui réapparaissaient avec tant de vigueur chez S'. C'était une tradition française» (p. 172).

- 82.2 AARSLEFF, Hans. From Locke to Saussure. Essays on the study of language and intellectual history. London, Athlone, 1982. 422 p.

Taine and S' [78.1/79.14], p. 356-371; Bréal, '*la sémantique*' and S', version angl. de [81.1], p. 382-398.

- 82.3 ALLEN, Derek. Saussure's 'Cours de linguistique générale'. Calgary working papers in linguistics 8, 1982, 1-12.

Reconnaît à S' un rôle de guide ("an elementary trekkers guide for lost linguists", p. 1) et de point de convergence (ou de départ) d'écoles et de théories modernes fort diverses ("The diversity of the linguistic schools owing some allegiance to S' is one of the few things they have in common", p. 9). Situe S' par rapport à ses contemporains, trace les lignes de son influence.

- 82.4 ARRIVÉ, Michel. Hjelmslev lecteur de Martinet lecteur de Hjelmslev [82] *in* Les débuts de la linguistique structurale en France (1937-1950), p. 77-93.

Jugement de Meillet sur H. («L'auteur, qui est disciple de M. H. Pedersen, s'est efforcé de suivre la pensée de F. de S', au point qu'il imite même ses manières de s'exprimer. Mais il n'a pas suivi l'exemple du maître en ceci qu'il n'a pas cherché les conditions qui rendraient impossible une démonstration rigoureuse» (BSL 33, p. 57), p. 77. – Lettre de H. à M. du 20 mai 1946 (achevée le 18 juillet 1946), p. 79-86 (réaction au compte-rendu par M. des *Fondements* de H.): «pour les influences que j'ai subies personnellement, je vous avoue que c'est celle de S', de Sapir et de Jones et de leurs élèves qui a été décisive. La phonologie de Prague m'a semblé, dès le début, constituer plutôt un recul par rapport à ses devanciers [...]. Je ne vous le dis pas pour discréditer les Praguais, mais simplement pour vous expliquer la conception que je me fais de mon évolution personnelle; elle est en effet, dans la mesure où je puis en juger moi-même, indépendante de la phonologie de Prague. J'ajoute volontiers que, si cela me semble vrai pour moi personnellement, le cas est plus évident encore pour l'autre jumeau du couple glossématicien: Uldall était disciple de Jones et de Sapir uniquement; il lisait de bonne heure S'; il n'a pris connaissance des vues praguaises que cinq ans plus tard que moi, et il les a, dès le début, considérées comme moi-même», p. 81. – Notes sur la lettre de H. et conclusion, p. 87-91, 92s.

- 82.5 BERRENDONNER, Alain. L'éternel grammairien: étude du discours normatif. Francfort/M. Lang, 1982. 125 p. (Sciences pour la communication, 1).  
 Etude, en partant de l'hypothèse «qu'il n'y a pas plusieurs façons de parler de la langue et du langage» (p. 11), le discours de Vaugelas, Ménage, Bouhours, des grammairiens du XX<sup>e</sup> siècle, et des linguistes (S', Martinet, Mounin, Chomsky et Peytard-Genouvrier). Cite S' pour son refus de la norme (p. 14) et pour son opposition de langage, langue, parole (p. 105-120) en distinguant un discours *de dicto* (qui pose des distinctions abstraites comme objet de discussion) d'un discours *de re* normatif (qui s'y insinuerait hypocritement).  
 C. r. par F. Del Coso-Calame in Bulletin CILA 39, 1984, 39-41.
- 82.6 BIERBACH, Christine. La notion de 'valeur' chez Saussure: ses implications idéologiques et quelques éléments d'une critique in [82] *Ideologia, filosofia e linguistica*, vol. 2, p. 377-398.  
*La notion de valeur chez S'*, p. 379-385; *La critique de Tel Quel*, p. 385-396; *Dépasser la critique*, p. 392-396. Entend le terme d'idéologie dans le sens de Marx comme une fonction de légitimation de ce qu'on n'entend pas élucider ou expliquer par ses propres termes. Conclut que «pour S', le 'fait social', sur lequel se fonde la valeur, est toujours un tout homogène, comme la 'collectivité' ou 'l'âme collective' (modèles sur la conception durkheimienne) auquel correspond logiquement une langue homogène, dont les performances déviantes, dans la parole, sont considérées comme des écarts individuels, dus à des facteurs plus ou moins aléatoires, non propices à une théorisation», p. 395.
- 82.7 BOLELLI, Tristano. Leopardi linguista ed altri saggi, Messina-Firenze, D'Anna, 1982. 239 p.  
*Commemorazione di Emile Benveniste* [78.60]; *La scuola linguistica sociologica francese* [79.26]; *Benedetto Croce e la linguistica* [81.9].
- 82.8 CALEFATO, Patrizia. Tempo e segno. Bari, Adriatica editrice, 1982. 190 p.  
*Naturalità e segno in S'*, p. 20-27.
- 82.9 ČUDAKOVA, M[ ] O[ ]; TODDES, E[ ] A[ ]. La première traduction russe du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure et l'activité du Cercle linguistique de Moscou (matériaux pour l'étude de la diffusion d'un livre scientifique dans les années 1920). CFS 36, 1982, 63-91.  
 Trad. de Toddés-Čudakova [81.64]. Cf. [82.19].
- 82.10 Les débuts de la linguistique structurale en France (1937-1950). *Linx* (Paris) 6, 1982. 165 p.  
 Contributions de [82] Arrivé, Normand, Puech-Savatovsky.

- 82.11 ENGLER, Rudolf. Geografia linguistica e assiomatica saussuriana: di una convergenza ideologica nel primo Novecento in [82] *Ideologia, filosofia e linguistica*, vol. 2, p. 355-376.  
Incidences de la polémique Ascoli – Meier autour des frontières dialectales et la nature des entités ‘langue’ et ‘dialecte’ sur S’ d’une part, la dialectologie romane (Gilliéron, Gauchat, Jaberg) de l’autre. Rôle médiateur de Gaston Paris.
- 82.12 ENGLER, Rudolf. Romanisches in Saussures CLG in *Festschrift für Johannes Hubschmid zum 65. Geburtstag, Beiträge zur allgemeinen, indogermanischen und romanischen Sprachwissenschaft* hrg. v. O. Winkelmann u. Maria Braisch, Bern-München, Francke, 1982, p. 35-51.  
Exemples tirés par S’ des langues romanes; leur utilisation et leur contexte.
- 82.13 ERICKSON, Jon. Saussurean reflections of the idealism of Tlön in *Sprachtheorie und angewandte Linguistik: Festschrift für Alfred Wollmann*, hrg. v. W. Welte, Tübingen, Narr, 1982, p. 3-14.  
Croit pouvoir retrouver dans *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius* de Jorge Luis Borges (*Ficciones*, Madrid 1971) les éléments essentiels d’un structuralisme ‘idéaliste’: notion du système, opposition de synchronie et diachronie, importance du signe. [Persiflage amusant, mais qui ne concerne réellement ni S’ ni Borges (cf. p. 11s. “It is of course unnecessary to suppose that Borges is concerned specifically with structuralism in the narration...”).]
- 82.14 FAWCETT, Robin P[.]. Languages as a semiological system: a re-interpretation of Saussure. *Lacus Forum* 9, 1982, 59-125.
- 82.15 FIGGE, Udo L[.]. *C. r. de H. Kalverkämper, Orientierung zur Textlinguistik*, Tübingen 1981, in *Kratylos* 27, 1982, 23-26.  
Remarques, p. 24s., sur le rôle prêté à la dichotomie saussurienne de langue et parole par K.: „Was einer paradigmatischen Etablierung der Textlinguistik hauptsächlich im Wege steht, scheint mir die Grenze zu sein, die sich die Linguistik durch ihre Rezeption des von S’ behaupteten Primats einer statischen, überindividuellen langue über die prozesshafte, individuelle parole gezogen hat. [...] Will die Linguistik angemessene Konsequenzen aus ihrer Entdeckung von Texten als Forschungsobjekten ziehen, so muss sie sich radikal auf den Standpunkt des kommunizierenden Individuums stellen. Damit nähme sie einen psychologischen Standpunkt ein, der als solcher aber von dem S’s gar nicht so weit entfernt wäre, denn auch für S’ war die Linguistik eine psychologische Disziplin. [...] Worauf es ankommt, ist, ‘linguistique de la langue’ und ‘linguistique de la parole’ so zu vereinen, dass die ‘linguistique de la langue’ zu einer ‘linguistique de la parole’, zu einer Sprachverwendungslinguistik durchschnittlicher, modellhafter Individuen wird” (p. 24). *Rapports d’une telle grammaire à celle de Chomsky*.
- 82.16 FOREL, Claire-A[ntoinette]. Les papiers Charles Bally. *CFS* 36, 1982, 43-47.  
Notes prises aux cours de S’, p. 47.

- 82.17 GAMBARARA, Daniele. La costruzione dell'oggetto della linguistica in [82] *Ideologia, filosofia e linguistica*, vol. 1, p. 35-47.  
 En particulier chap. 3: *Concetti lavorati e semilavorati* et les §§ 3.2 'Socialità' e dintorni, 3.3 *Tempo e massa parlante*, 3.4 *Semiologia e psicologia*, p. 43-46. Présente S' comme une sorte de lieu révélateur des contradictions de la linguistique (référence sociale de l'acte individuel, nécessité d'intérioriser la linguistique externe, etc.).
- 82.18 GARNIER, Catherine. Tokieda contre Saussure, pour une théorie du langage comme processus. *Langages* 68, 1982, 71-84.  
 [Note sur Yamada, Matsushita, Hashimoto et Tokieda], p. 71s.; *L'itinéraire de Tokieda*, 72s.; *Tokieda et la linguistique occidentale*, 73-75; *Débat sur l'objet de la linguistique*, 75s.; *Sujet et observateur. L'opération d'interprétation*, 76s.; *Les conditions de l'existence du langage*, 77s.; *Qu'est-ce qui est élément constitutif du langage?*, 78s.; *Contre la notion s'ienne du langage*, 79s.; *Contre la langue fait social*, 80s.; [Conclusion:] *La théorie du langage comme processus*, 81/2-84.- Exposé qui, tout en faisant voir certaines erreurs d'interprétation de T., démontre l'intérêt d'une pensée qui corrige à son tour un s'isme trop fixé sur 'la langue en elle-même'.
- 82.19 GENTY-DEPRETTO, Catherine. Une page inédite de l'histoire de la linguistique: la première traduction russe du CLG de Ferdinand de Saussure. *RSEL* 54, 1982, 757-762.  
*C. r. de* [81.64/82.9] Čudakova-Toddes.
- 82.20 GIPPER, Helmut; SCHWARZ, Hans. *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, Teil I, Lieferung 26 (O'Shaugnessy-Porzig). Opladen, Westdeutscher Verlag, 1982. 128 p.  
 Discussion de Paul 22231, Peirce 22374, Pike 22653, Platon 22777, Polenz 22887, Porzig 22998.
- 82.21 GODEL, Robert. Le souvenir de Charles Bally (1865-1947). *Les Bastions* (Genève) 14, 1964-65, 16-22.  
*Repris in* CFS 36, 1982, 55-61.
- 82.23 GORDON, W. Terrence. *A history of semantics*. Amsterdam-Philadelphia, Benjamins, 1982. (A. studies in the theory and history of linguistic science, s. 3: *Studies in the history of linguistics*, 30), 8, 284 p.  
*F. de S'*, p. 29-37 ('Valeur' and 'signification'; *Syntagmatic and associative relations*; réception).
- 82.24 *Grundprobleme der Linguistik: ein Reader zur Einführung* hrg. v. W. Gewehr u. K.-P. Klein, Schneider, Baltmannsweiler, 1982. 8, 307 p.  
*F' de S'*, *Die Natur des sprachlichen Zeichens*, p. 13-17.

- 82.25 HERNÁNDEZ VISTA, Eugenio. Principios y estudios de estilística estructural aplicados al latín y español. Edición preparada por José González Vázquez. Granada, Secretariado de Publicaciones de la Universidad, 1982. 635 p.  
*Presentación*, p. 7-12; *Relación de trabajos estilístico-literarios del prof. H. V.*, p. 13-17; *Prólogo et Introducción*, p. 19-49; *Primera parte: Introducción a nuestra estilística: principios generales*, p. 51-284; *Segunda parte: Estudios de estilística estructural aplicados al latín y al español*, p. 285-608; *Epilogo*, p. 611-633. – Se réclame de S', cf. p. 53s. "evidente filiación s'ean en terminología y conceptos desde 1951", p. 161-163 *El encuentro con S'* et p. 248-272 *Sobre la linealidad de la comunicación lingüística*.
- 82.26 HERVEY, Sándor. Semiotic perspectives. London, Allen & Unwin, 1982. 273 p.  
 Chap. 1: *A background to semiotics: S' and Peirce*, p. 9-37; 3: *Semiotics as a theory of 'l'acte sémique'*: Luis Prieto, p. 59-92; 5: *Semiology as an ideology of socio-cultural signification: Roland Barthes*, p. 126-154; 6: *Semiology as a theory of semiological systems and of indices: functionalism* [Buysens, Prieto, Jeanne Martinet], p. 155-183.
- 82.27 *Ideologia, filosofia e linguistica*. Atti del Convegno internazionale di studi, Rende (Cosenza, 15-17 sett. 1978). Roma, Bulzoni, 1982. 2 vol.  
 Contributions de [82] Bierbach, Engler, Gambarara, Parret, Ponzio, Prieto, Vedovelli.
- 82.28 JIMENEZ CANO, José María. La linguistica integrale come ideale di costruzione della scienza linguistica. SILTA 11, 1982, 7-27.  
 Projet d'une linguistique intégrale qui continuerait, en la transformant et en y ajoutant de nouveaux points de vue, la linguistique structurale et s'ienne.
- 82.29 INNIS, Robert E[.]. Karl Bühler. Semiotic foundations of language history. New York and London, Plenum Press, 1982 (Topics in contemporary semiotics). 8, 168 p.  
 Contient, dans la 1<sup>re</sup> partie, une évaluation de la théorie linguistique de B. (pour les références à S', v. index, p. 166), et dans la 2<sup>e</sup>, p. 77ss. La traduction anglaise de Bühler, *Axiomatik der Sprachwissenschaften* (1933).  
 C. r. par Y. Tobin [85] in Bulletin CILA (Neuchâtel) 41, 1985, 120-128.
- 82.30 JOLY, André. Pour une théorie générale de la signifiante in [82] Langages, connaissance et pratique, p. 103-125.  
 1. *Le langage et la signifiante: quelques repères*, p. 103-114; 2. *La signifiante de la langue*, p. 114-123. Conception s'ienne du signe, p. 104-106, 111, 115. [Interprétation négative et contradictoire en elle-même: il est difficile de reprocher à S' de ne pas tenir compte de la référence et de prétendre en même temps que son modèle du signe en dépend trop. N'a pas compris l'élément de la valeur (malgré la note 3, p.



124). Propose cependant un modèle valable de la signifiante, en soi plus s'ien que n'est sa critique de S'.]

- 82.31 KOERNER, E[rnst] F[riderijk] Konrad. On the historical roots of the philology/linguistics controversy in [82] Papers from the 5<sup>th</sup> international conference on historical linguistics, p. 404-413.

*Introductory remarks*, p. 404s.; *The early 19<sup>th</sup> century*, p. 406-409; *Linguistics after Schleicher*, p. 409-411; *Modern variants of the philology/linguistics debate* (substitution du débat philologie/linguistique par un débat diachronie/synchronie sous l'influence de S'), p. 411-413; *Concluding remarks*, p. 413.

- 82.32 KURYLOWICZ, Jerzy. Lectura "Mémoire'u" w roku 1978: komentarz. Biuletyn polskiego towarzystwa językoznawczego 39, 1982, p. 7-22.

*Trad. pol. de [78.27]*.

- 82.33 Langages, connaissance et pratique: Colloque franco-britannique (Lille III, mai 1981). Textes réunis par N. Mouloud et J.-M. Vienne. Université de Lille 3, 1982. 16, 364 p.

Contributions de A. Joly et J. Quillien.

- 82.34 LEPSCHY, Giulio. Linguistic historiography in Linguistic controversies: Essays in linguistic theory and practice in honour of F. R. Palmer, edited by David Crystal, London, Arnold, 1982, p. 25-31.

Exemplification à partir de S' (ignorance du paradigme culturel – psychologie de Claparède et Flournoy; le cas Hélène Smith – dans l'historiographie officielle), p. 27s.

- 82.35 LIEB, Hans-Heinrich. Schattenboxen. Bemerkungen zu „System, Stadium und Diachronie“ von Richard Schrodtt. LBer 78, 1982, 43-47.

Réponse à [81] Schrodtt.

- 82.36 MININNI, Giuseppe. *Psicosemiotica*. Bari, Adriatica editrice, 1982. 440 p.

Chap. III *Per una rifondazione semiotica della psicolinguistica: saggio su Karl Bühler*, p. 111-152 avec références au rapport S'-B.

- 82.37 NEGRI, Mario. *Appunti di fonetica articolatoria e di fonologia strutturale*. 3a ed. riv. e ampl. Milano, Unicopli, 1982 (Testi e studi, 7). 179 p.

1. *Introduzione alla linguistica storica e generale*, p. 9s.; 2. *Elementi di linguistica generale*, p. 11-25; 3. *La fonetica – introduzione*, p. 27s.; 4. *La fonetica articolatoria*, p. 29-54; 5. *La fonologia – introduzione*, p. 55s.; 6. *La fonologia di Praga e il pensiero linguistico di Trubeckoj*, p. 57-72; 7. *Roman Jakobson*, p. 73-89; 8. *L'aspetto 'formale' e l'aspetto 'sostanziale' delle unità fonologiche*, p. 91-115; 9. *Cenni introduttivi alla*

*fonologia generale* di Francesco Aspesi, p. 117-137; 10. *Anatomia e fisiologia dell'apparato fonatorio (con cenni di acustica)*: appendice di Bruno Negri, p. 139-175. – Tient compte de la position s'ienne (en particulier, p. 16-28). 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éd. 1980.

- 82.38 NORMAND, Cl[audine]. Une version française du structuralisme linguistique (des années 30 à 1950) in [82] *Les débuts de la linguistique structurale en France (1937-1950)*, p. 11-75.  
Travail conduit sur les matériaux du BSL. Mentionne S', Bally, Sechehaye et les CFS aux p. 13, 17, 26s., 29-34, 41, 44-46, 49s., 51-54.
- 82.39 Papers from the 5<sup>th</sup> international Conference on historical linguistics ed. by A. Ahlqvist, Amsterdam, Benjamins, 1982 (*Amsterdam studies in the theory and history of linguistic sciences*, s. 4: *Current trends in linguistic theory*, 21). 29, 527 p.  
Contributions de [82] Koerner et Viz Müller.
- 82.40 PARRET, Herman. Les positions paradigmatiques de la linguistique et son idéologie essentielle in [82] *Ideologia, filosofia e linguistica*, vol. 1, p. 70-89, Range l'«anti-humanisme» de S' et du structuralisme, tout comme le «nouvel humanisme» de Chomsky parmi les «idéologies externes de la linguistique» (§ I.1, p. 70-73), en les qualifiant d'«idéologies «cooccurrentes», mais n'explique pas en quoi S' pourrait s'apparenter à un Chomsky défini à travers son action politique. Autre mention de S' dans le chap. 2 (*Les positions paradigmatiques de la linguistique*) § 1 *Le discours et la pensée: expression versus articulation*, où, dans le contexte de Descartes, Condillac, Chomsky, il est parlé de la linéarité du signifiant (p. 76-77).
- 82.41 PETROFF, André Jean. *Sémiologie du discours scientifique et technique. Essai de modélisation*. Lynx (Paris), 7, 1982.  
Traite du discours sous le point de vue s'ien d'une construction syntagmatique de réseaux paradigmatiques.
- 82.42 PONZIO, Augusto. Presupposti ideologici della teoria saussuriana e della teoria chomskyana del linguaggio in [82] *Ideologia, filosofia e linguistica*, vol. 2, p. 411-438.  
Notions et concepts que S' aurait empruntés à la psychologie et à la sociologie; analogies qu'on peut trouver chez Durkheim et dans *Les lois de l'imitation* de G. Tarde (1890); renvoi à l'école de Lausanne (Pareto, Walras), p. 413-427. Rapprochements très suggestifs.
- 82.43 PRIETO, Luis J[orge]. La «ideologia strutturalista» e le origini dello strutturalismo in [82] *Ideologia, filosofia e linguistica*, vol. 1, p. 91-97.  
Définit «idéologie» un discours qui tend à «naturaliser» une connaissance, qui fait donc oublier la pratique sur laquelle se fonde sa construction et dissimule, en se référant au seul objet pour l'expliquer, sa dimension historico-sociale (p. 97).

Démontre que le structuralisme s'ien et pragois – fondé non pas sur une identité de choses mais sur le jeu de rapports d'équivalences ou oppositions d'une part, échanges d'autre part (sons et sons, sens et sens; sons et sens) – ne peut être qualifié d'idéologique.

- 82.44 PUECH, Christian; SAVATOVSKY, Dan. Structuralisme et/ou mentalisme? G. Guillaume in [82] Les débuts de la linguistique structurale en France, p. 121-154.  
*Enjeux historiques du guillaumisme*, p. 121-124; *La référence à F. de S'*, p. 124-128; *L'opposition langue/discours*, p. 128-131; *Psychosystématique et théorie du signe*, p. 131-134; *Diachronie et systématique*, p. 134-139; *Une théorie des parties du discours*, p. 140-145; *Une grammaire générale post-s'ienne*, p. 145-148; *Notes*. – Comparaison systématique des positions de G. et de S'; raisons et sens des références 'rétrospectives' de G. à S'.
- 82.45 QUILLIEN, Jean. Le signe, le mot, le sens: Pour une approche sémantique de la linguistique (G. de Humboldt) in [82] Langage, connaissance et pratique, p. 127-156.  
 Modèle s'ien du signe et question des traditions historiographiques, p. 127-131. «Le temps est [...] peut-être venu pour nous, près d'un siècle après S', de renouer le fil interrompu et de reprendre le dialogue avec le XIX<sup>e</sup> siècle comme S' l'avait repris avec le XVIII<sup>e</sup>. Et nous pouvons poser la question: la conception du langage du XIX<sup>e</sup> siècle n'est-elle qu'un *avant* S', ou bien n'est-elle pas plutôt, beaucoup trop à l'avance, sur un mode qu'il s'agit de redécouvrir, un *après* S'?» p. 130. Conception de H. enveloppant S' (avec schéma), p. 151s. Erreur d'opposer H. et S' par un simple renvoi à langue-parole, p. 132s. Recoupe Quillien [81.53].
- 82.46 RAGGIUNTI, Renzo. L'interpretazione della 'parole' in Luis Prieto. Problemi e difficoltà. Teoria (Pisa) 2, 1982, 141-153.  
 Numéro de Teoria sur *Logica e filosofia del linguaggio*. A propos de Prieto [81.49].
- 82.47 RAGGIUNTI, Renzo. Due diverse interpretazioni della 'parole'. CFS 36, 1982, 93-117.  
 A propos de Prieto [81.49].
- 82.48 RAGGIUNTI, Renzo. Problemi filosofici nelle teorie linguistiche di Ferdinand de Saussure. Roma, Armando, 1982 (Metodologia delle scienze: Filosofia del linguaggio, 20). 345 p.  
 Étude des principes s'iens dans le cadre du structuralisme, de Hjelmslev à Prieto, et confrontés à Chomsky.  
*Discuté par* L. J. Prieto in CFS 35, 1981 [1982], 131-143 = [81.49] Langue et parole sur le plan du contenu, cf. réponses de R. [82.46] et [82.47]. – C. r. par G. C. Vincenzi in SILTA 10, 1981 [1982], 459-462, cf. réponse de R. [83] Errare humanum est in SILTA 12, 1983, 377-382.

- 82.49 RAYNAUD, Savina. Anton Marty, filosofo del linguaggio. Uno strutturalismo presaussuriano. Roma, La Goliardica, 1982 (Strumenti per una nuova conoscenza). 318 p.  
*I. La vita e l'ambiente culturale; gli scritti e il magistero; la critica*, p. 21-53; *II. Articolazione interdisciplinare della ricerca e suoi metodi*, p. 55-102; *III. Lo studio del linguaggio*, p. 103-133; *IV. L'origine del linguaggio e il rapporto fra linguaggio e pensiero*, p. 135-169; *V. Il binomio forma-materia in ambito linguistico*, p. 171-207; *VI. Il fulcro della semasiologia descrittiva: la dottrina del significato*, p. 209-250; *VII. L'impianto psicologico-filosofico su cui si innesta la dottrina semasiologica*, p. 251-283; *Bibliografia*, p. 285-306. Peu de références substantielles à S' (réunies dans l'index, p. 313).
- 82.50 REDARD, Georges. Bibliographie chronologique des publications de Charles Bally (2 février 1865 – 10 avril 1947). CFS 36, 1982, 25-47.
- 82.51 REDARD, Georges. Charles Bally disciple de Ferdinand de Saussure. CFS 36, 1982, 3-23.  
 Conférence Charles Bally donnée le 29 avril 1982 à l'Université de Genève. V. dans le même CFS 36, 1982, Forel [82.16], Godel [82.21], Redard [82.50] et J. Marteau, *Charles Bally, l'homme*, p. 49-54.
- 82.52 SCHMITTER, Peter. Grundzüge der Zeichen- und Bedeutungstheorie L. Weisgerbers. Zugleich ein Beitrag zur Genese und den Grundlagen der Wortfeldtheorie. Hangeul (Korean Language Society) 175, 1982, 173-196.  
 Avec traduction coréenne par Hong Sung-woo, p. 197-214. *N. i. Die Zeichen- und Bedeutungstheorie Leo Weisgerbers [etc.] in Philologie u. Sprachwissenschaft, Akten der 10. Oesterreichischen Linguisten-Tagung (Innsbruck, 23.-26.10. 1982) hrg. v. W. Meid u. H. Schmeja, Innsbruck 1983 (Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft), p. 289-308.*
- 82.53 SCHMITTER, Peter. Untersuchungen zur Historiographie der Linguistik. Strukturen, Methodik, theoretische Fundierung. Tübingen, Narr, 1982 (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 181). 232 p.  
 Thèse d'habilitation, Münster 1980. Observations sur la place attribuée à S' dans l'histoire de la linguistique groupées sous les en-tête de 'Chasse aux précurseurs', 'Début de la linguistique', 'Mode de présentation', 'Influence personnelle', 'Dynamique des théories'. Analyse, p. 160ss., de Coseriu, *L'arbitraire du signe*, 1967.
- 82.54 SHEPHEARD, David. Saussure's Vedic anagrams. MLR 77, 1982, 513-523.  
 Présentation des cahiers Ms. Fr. 3960-3961 de la BPU Genève, intitulés *Métrique védique* par R. Godel (CFS 17, 1960, 5-11), mais à comprendre dans le vaste dossier des anagrammes (Ms. Fr. 3962-3969) et en particulier proches de Ms. Fr. 3962/8 et 3969. Etude des circonstances et des procédés (*The background*, p. 513-515; *The Vedic cahiers*, p. 515-519; *Hypograms*, p. 519-521) et conclusion (p. 521-523) sur l'«invention» (par S') et l'importance actuelle d'une «stylistique» différente de celle qui, à travers Bally et le formalisme russe, a pu découler du CLG.

- 82.55 SWIGGERS, Pierre. De Girard à Saussure: sur l'histoire du terme 'valeur' en linguistique. TLL 20/1, 1982, 325-331.  
Même texte que Swiggers [81.62] *Sur l'histoire* [etc..].
- 82.56 SWIGGERS, Pierre. Lost in the semiotic landscape. *Semiotica* 38, 1982, 369-380.  
*C. r. de B. Toussaint, Qu'est-ce que la sémiologie?* Toulouse, Privat, 1978 (Coll. Regard).  
Relevé d'erreurs concernant S', p. 370s. et 374s.
- 82.57 SZEMERÉNYI, Oswald. Richtungen der modernen Sprachwissenschaft, 2: Die fünfziger Jahre (1950-1960). Heidelberg, Winter, 1982. 14, 318 p.  
Note 26, p. 126s. sur Benveniste, *Nature du signe linguistique* (AL 1, 1939, 23-29) et l'accusation de 'plagiat' lancé contre B. par B. Löfstedt in Lg 56, 1980, 221.  
*C. r. Ein Jahrzehnt miterlebter Sprachwissenschaft par M. Mayrhofer in Die Sprache* 29, 1983, 182-186.
- 82.58 TAKEUC[H]I, Yos[h]irô; MARUYAMA, Keizaburô. Language, sign, society: concerning *Towards a theory of culture and Saussure's linguistic thought* (Gengo, Kigô, Syakai, *Bunka no riron no tame to Saussure no s(h)isô wo megutte*). S[h]isô 693, 1982, 1-35.  
Appréciation réciproque de l'œuvre des deux linguistes. Raisons pourquoi M. n'a pas appelé son livre *Linguistique s'ienne*: intérêt de M. pour la notion d'arbitraire. (Koerner)
- 82.59 TOBIN, Yishai. Deep structure case, de Saussure, and decoding French. *Bulletin CILA* (Neuchâtel) 36, 1982, 6-24.  
Adaptation eclectique de théorèmes de la grammaire des cas de Fillmore, de l'analyse contenu-forme d'Erica C. Garcia (*The role of theory in linguistic analysis: the Spanish pronoun system*, The Hague 1975) – qualifiée de s'ienne – et de l'approche lexicaliste d'Arthur Brakel (*The provenience and present status of Spanish 'selo'*, *Linguistics* 17, 1979, 659-670) à un traitement des pronoms français en linguistique appliquée.
- 82.60 VEDOVELLI, Massimo. Appunti sull'osservazione pura' et il 'naturale' in Saussure in [82] *Ideologia, filosofia e linguistica*, vol. 2, p. 399-410.  
Difficultés épistémologiques du CLG causées par l'introduction de formules positivistes (*observation pure, naturel ≠ artificiel*, etc.), en bonne partie étrangères aux sources, dans le texte de 1916.
- 82.61 VIZMULLER, Jana. Theories of language and the nature of evidence and explanation in historical linguistics in [82] *Papers from the 5<sup>th</sup> international Conference on historical linguistics*, p. 374-384.

Veut démontrer les problèmes d'une linguistique historique en s'attaquant à deux 'paradoxes' s'iens, l'opposition de langue et parole et la distinction de synchronie et diachronie. Argumentation illustrée d'exemples choisis dans le champs des langues romanes. [Ne semble pas avoir vu que ses 'problèmes' sont amplement reconnus et traités par S' dans le CLG. Remarque curieuse p. 375 – 15 ans après la parution du CLG/E – sur la 'difficulté' de distinguer ce qui est de S' et des éditeurs. Pourtant, p. 376, confusion absolue entre langage, langue et parole dont ni S' ni les éditeurs ne sont responsables. De même il est impossible d'affirmer que pour S' l'unité en linguistique diachronique est le mot (p. 375): mot et signe valent en synchronie, mais en diachronie, l'unité est clairement le son (CLG 1 III § 6 al. 18 <CLG/E 1571ss.>).]

- 82.62 WERNER, Edeltraud. L'aspect social dans la théorie du langage de Karl Bühler in *Romania historica et Romania hodierna* hrg. v. P. Wunderli u. W. Müller, Frankfurt a.M.-Bern, Lang, 1982 (*Studia Romanica et linguistica*, 15), p. 33-50.

Sur le rapport B.-S', p. 36, 38s., 43, 48s.

- 82.63 WUNDERLI, Peter. Der Schachspielvergleich bei Saussure in *Fakten und Theorien*, Festschrift für Helmut Stimm, hrg. v. S. Heinz u. U. Wandruszka, Tübingen, Narr, 1982, p. 363-372.

Évaluation critique des comparaisons du jeu d'échecs, en tenant compte autant des sources manuscrites que du texte de 1916.

- 82.64 WUNDERLI, Peter. Problèmes et résultats de la recherche saussurienne. CFS 36, 1982, 119-137.

- 82.65 ZWIRNER, Eberhard u. Kurt. Grundfragen der phonometrischen Linguistik. Basel, Karger, 1982. 320 p.

3<sup>e</sup> éd. revue et augmentée de *Grundfragen der Phonometrie*, Berlin 1936, <sup>2</sup>Bâle 1966. Se réclame dès la préface (*Aus dem Vorwort zur zweiten Auflage*, p. 12s.) du théorème s'ien des points de vue et du principe de la prééminence hiérarchique de la langue. Indique la place de S', Paul et von der Gabelentz, p. 109ss. (*Zur Phonetik des 19. Jahrhunderts*) et 174 (*Zum System der Segmente und der Varianten*). Porte en appendice E. Zwirner, *Zur Herkunft und Funktion des Begriffspaars Synchronie-Diachronie et Strukturwechsel und Lautwandel* (pp. 279-298 et 312-320).

- 82.66 ZWIRNER, Eberhard. Zur Herkunft und Funktion des Begriffspaars Synchronie-Diachronie in *Sprache, Gegenwart und Geschichte*, Düsseldorf, Schwann, 1982, p. 30-51, *et Z.*, E. et K., [82] Grundfragen, p. 279-298.

Considérations sur a) les premiers comptes rendus du CLG en Allemagne (Schuchardt, Lommel), p. 279s. et 286s.; b) l'origine de la dichotomie 'synchronie/diachronie' de S' et de Gabelentz dans Comte d'une part, Humboldt de l'autre (et renvoi à Dittrich 1904), p. 281ss. et 286); c) l'identité de la trichotomie 'langage, langue, parole' chez S' et Gabelentz, p. 284s.; d) le rôle du 'psychologisme' de S' dans la reconnaissance d'une linguistique comme science humaine (≠ science natu-

relle), p. 286 et 299; e) l'importance du point de vue géographique adopté par S' en complément des aspects synchronique et diachronique, p. 286ss. et 292s.; f) la nature du changement linguistique (discret ou continu) exemplifiée par la méthode phonétique, p. 290ss.; g) la théorie s'ienne des valeurs assimilée aux vues de Rickert, p. 293s.; h) la pluralité des points de vue à observer dans le traitement des textes, p. 295ss.

V. COMPTES RENDUS  
PUBLICATIONS REÇUES  
CHRONIQUE



HISTOIRE ÉPISTÉMOLOGIE LANGAGE – Tome 7 – Fascicule I – 1985 *Etudes sur les grammairiens grecs* (J. Lallot), pp. 150.

Secondo quanto sostiene lo stesso curatore Jean LALLOT, il volume non costituisce un insieme sistematico, ma vuole essere piuttosto, nell'intenzione degli autori, un contributo alla realizzazione del compito, certo non semplice, di ricostruire lo sviluppo della grammatica antica. Il tema unificante su cui si concentrano tutti gli articoli, ad eccezione dell'ultimo, è la nozione del *verbo* quale viene elaborata nel corso degli studi grammaticali da Dioniso Trace (II a. C.) a Massimo Planude (XIII secolo). Proprio per questo all'inizio del volume sono posti due importanti documenti: la traduzione del § 13 della *Technē Grammatikē* di Dioniso Trace riguardante il verbo e la traduzione di uno scolio attribuito ad un certo Stephanos, commentatore bizantino della *Technē* di Dioniso.

I primi tre articoli, che affrontano il tema del verbo da diverse angolazioni, si rivelano interessanti non solo come semplici studi filologico-ermeneutici, volti cioè a ricostruire da un punto di vista storico le teorie grammaticali antiche, ma anche come apporti teorici alla comprensione del verbo e dei fenomeni connessi nell'ambito della linguistica attuale. Alcuni problemi posti dai grammatici antichi sembra infatti che non abbiano trovato ancora una soluzione definitiva. Per la natura stessa del materiale considerato gli autori devono potersi muovere disinvoltamente all'interno di campi diversi come linguistica, filologia, filosofia. Ciò costituisce senz'altro la difficoltà principale di questo tipo di studi, difficoltà superata egregiamente dagli autori di questo volume.

Quanto sia necessario tener presente non solo il piano grammaticale, ma anche quello filosofico, che nella riflessione degli antichi tendono costantemente ad intersecarsi, è dimostrato ad es. dal primo articolo. L'autrice, Françoise CAUJOLLE-ZASLAWSKY, mette in dubbio che gli Stoici abbiano sviluppato una teoria grammaticale dei tempi del verbo,

come viene testimoniato dallo scolio di Stephanos e come viene comunemente ammesso dagli storici della grammatica antica. A tal fine l'autrice delinea anzitutto, a partire dai frammenti in nostro possesso, la concezione stoica del tempo, tenendo peraltro presente il contesto filosofico in cui essa si origina, ossia la controversia sull'esistenza del movimento (che comprendeva anche le nozioni di spazio e di tempo) inaugurata con i paradossi di Zenone. Nello sforzo di trovare una soluzione alle aporie eleatiche gli Stoici rifiutano l'immagine di un tempo composto di istanti indivisibili e giungono così anche a nullificare la nozione del presente vedendo in esso per l'appunto l'istante indivisibile. Tutto ciò che viene ritenuto presente è in realtà in parte passato e in parte futuro. Pertanto, se in ambito filosofico alla tripartizione tradizionale passato/presente/futuro gli Stoici contrappongono la distinzione passato/futuro, come si può supporre che movendo da una tale posizione critica essi abbiano potuto volutamente sviluppare una teoria grammaticale dei tempi del verbo? Con una precisa analisi dello scolio l'autrice mostra come questa operazione fu compiuta semmai dai grammatici ed in modo inadeguato, visto che il materiale filosofico fornito dagli Stoici si sottraeva ad ogni utilizzazione grammaticale. La rilevanza teorica di questi studi è particolarmente evidente nel secondo articolo di Jean LALLOT, dove, sempre in riferimento al tema del verbo, vengono esaminati i problemi che tre grammatici, Apollonio Discolo, Stephanos e Massimo Planude devono affrontare nel loro tentativo di conciliare, nella descrizione dei tempi del verbo, l'opposizione temporale passato/presente con quella aspettuale estensione/compimento (*paratasis/teleiōsis*). L'indagine mostra in particolare le difficoltà incontrate da questi grammatici nell'analizzare i complessi rapporti che intercorrono tra passato-estensione, presente-compimento. Da questo punto di vista l'articolo si rivela interessante anche sul piano teorico, in quanto contribuisce a chiarire la categoria dell'aspetto che rappresenta un problema non definitivamente risolto dalla linguistica contemporanea. E altrettanto si può dire del terzo studio di Jacques JULIEN, dedicato al modo del verbo in Apollonio Discolo, in cui l'autore propone di interpretare la definizione che Apollonio dà del modo come *diathesis tēs psukhēs* (diatesi mentale) in termini sintattici e non psicologici. Tale uso di *diathesis* dovrà essere infatti avvicinato a tutti gli altri impieghi di *diathesis*, in cui la significazione di base sembra indicare una relazione che unisce due persone. Diverso per tema, ma non per impostazione, è l'ultimo articolo in cui

l'autrice, Anne Marie CHANET, sottopone ad un'attenta analisi il testo *Peri Sntaxeōs* di Massimo Planude, grammatico bizantino del XIII secolo, che viene solitamente considerato il fondatore della teoria localista dei casi. Linguisti e storici della lingua, da L. Hjelmslev a R. H. Robins, sembrano non aver dubbi al proposito. L'autrice, abbandonando la prospettiva moderna per collocarsi interamente nel sistema della grammatica antica, mostra in modo convincente come non si possa attribuire la tesi localista a Planude, pur rilevando l'importanza delle sue argomentazioni che evidenziano il ruolo centrale svolto nella grammatica antica dalla nozione di ordine canonico delle categorie.

*Via Nimorense, 15*  
*I-00199 Roma*

*Donatella Di Cesare*

HELLINGER, MARLIES: Englisch-orientierte Pidgin- und Kreolsprachen. Erträge der Forschung, Bd. 221. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt. 1985 XII, 229 S.

Wie so häufig der Fall, bietet auch Marlies Hellingers Arbeit über englisch-orientierte Pidgin- und Kreolsprachen nicht bloss „Erträge der Forschung“. Denn Hellinger versucht eine Gesamtdarstellung des Gegenstands, in der es ihr weniger um eine Beschreibung der englisch-orientierten Pidgins und Creoles zu gehen scheint, als vielmehr um das Referieren von Forschungsergebnissen innerhalb des von ihr geschickt abgesteckten Gebietes. So definiert sie zuerst den wissenschaftlichen Gegenstand, die Kreolistik, zählt deren hauptsächliche Fragestellungen auf, skizziert ihre Geschichte und weist auf ihre Bedeutung für das Studium von Sprachwandel, Sprachkontakt, Spracherwerb und Universalien hin. Als zweites referiert sie Ansätze und Methoden, die dazu dienen können, den Forschungsgegenstand zielorientiert in den Griff zu bekommen, d.h. sie beschreibt und illustriert mit zahlreichen Zitaten aus der relevanten Literatur, „Wege“ der Forschung. Dabei greift Hellinger nochmals zurück auf Hugo Schuchardt und dessen „Nachfolger“ Hesseling, Jespersen und Bloomfield. Schliesslich erörtert Hellinger die Bedeutung und die Anwendungsmöglichkeiten von Begriffen wie „lingua franca“, „interlanguage“ und „foreigner talk“ im Zusammenhang mit den Prozessen von Pidginisierung und Kreolisierung, wobei auch ein illustrativer Hinweis auf das Ausländerdeutsch nicht fehlt.

Wenn Hellinger auch weniger an der Beschreibung von englisch-orientierten Pidgin- und Kreolsprachen interessiert ist als an der Benutzung dieser Sprachen als Datenfundus, aus welchem sie charakteristische

Merkmale von Pidgins und Creoles schöpft, ist ihr Buch dennoch höchst willkommen – auch und gerade in anglistischen Kreisen. Hellinger hat die mühselige Arbeit des Sichtens der relevanten Literatur zuverlässig erledigt. Wäre dem Buch auch eine Karte beigegeben, die es dem Leser erlauben würde, die behandelten Beispielsprachen aus New Guinea, Belize, Guyana und Jamaica optisch mit der Geschichte der Ausbreitung des Englischen zu verbinden, so wäre es als Grundlage für ein sprachwissenschaftliches Seminar bestens geeignet.

*Grimselstrasse 39, 3014 Bern  
Englisches Seminar, Universität Bern*

*Urs Dürmüller*

BAUDOIN DE COURTENAY, JAN. *Ausgewählte Werke in deutscher Sprache*. Herausgegeben von Joachim Mugdan. München, Wilhelm Fink Verlag, 1984, XXIV, 278 pp.

The volume contains B.'s most significant linguistic studies written in German (selected out of his over sixty contributions in German (cf. Di Salvo 1975, 175-210)\*, including around 40 writings in linguistics and 14 reviews of linguistic works). Justifiably, M. has not included into the book B.'s reviews, newspaper-articles, collections of texts (apart from B. 1895 a, to which M. refers, also B.'s other collections should be noted), several linguistic publications (important, but on detailed questions), and *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen* (1907) (reprinted in Hauptenthal 1976); one more article may have been mentioned by the editor, on a principal aspect of B.'s approach to language, *Versuch einer Begründung der Unabhängigkeit psychischer Vorgänge auf Grund sprachlicher Tatsachen* (1903) (the shorter version of PUS (1904)).

Unlike the earlier anthologies (presenting mostly extracts of a vast scope of B.'s studies), M.'s selection contains reprints of B.'s complete articles, arranged in chronological order (to avoid imposing any perspective on the reception of his contribution to linguistics). That new approach to the edition of B.'s writings reminds the reader that their interpretation is open, and that they can be of interest nowadays not only as examples from the history of language investigation. B.'s texts are preceded by *Vorbemerkung des Herausgebers* (vii-xv), *Quellennachweis* (xvi), and preface (xvii-xxiv). Acknowledging the significance of links between B.'s scientific work and his life, M. equipped the collection with the unique preface – by B.'s daughter, Ewelina Małachowska, who

---

\* For the references, see p. 215.

presented a lively description of her father's education, academic career, teaching activity, and devotion to his discipline.

In the *Vorbemerkung des Herausgebers*, M. discusses the conception of the book, the principle underlying selection, and the edited material. In connection with the revival of interest in B.'s linguistic achievements, and because his studies are not generally available, M. considered it as helpful to make B.'s most noteworthy contributions in German accessible to the reader. The editor mentions the occasions on which the articles were written by B. in German: they were delivered as lectures at the University of Dorpat (B. 1884, 1893), at a conference in Graz (B. 1910), in Copenhagen (B. 1929 a), published in commemoration volumes (B. 1908, 1929 b), or developed from an extract of B.'s another publication in Polish (B. 1895 b) (extracts for the *Anzeiger* or *Bulletin* of the Cracow Academy of Sciences were written in German or French (B. 1895 b, III)).

As M. remarks in the *Vorbemerkung des Herausgebers*, although with respect to themes and dates of publication B.'s writings constitute a random selection, they bring to light his representative views, such as: the idea of mixed languages and rejection of Stammbaum model in the analysis of historical processes (B. 1884), the proposal of introducing comparative criteria for typology of languages (B. 1910), remarks on general trends in evolution of languages (B. 1893), application of synchronic and diachronic criteria to the classification of alternations (B. 1895 b), differentiation between physiological and acoustic aspects of phonetics (B. 1908), views on the relations between language and Weltanschauung (B. 1929 a), concept of 'psychological stress' (B. 1929 b). M. also suggests several interesting points concerning B.'s ideas elaborated in the reprinted texts, i.e. similarity of B.'s conception of 'Vermenschlichung der Sprache' to Saussure's 'Arbitrarität des sprachlichen Zeichens', differences between B.'s and Kruszewski's categories of alternations and morphophonemic and allophonic variations defined in the classical phonology, similarity between B. and generative approach regarding the treatment of discrepancy between the original intention and utterance of a given sound. The reader, however, would get a clearer idea of the weight of the reprinted articles in the total of B.'s work if M.'s introduction contained a few remarks on the links between the edited studies and B.'s other publications on the same problem, e.g. *Vermenschlichung der Sprache* (1893) and OPJ (1890), SKZ (1899).

Ewa Legocka

MUGDAN, JOACHIM, *Jan Baudouin de Courtenay (1845–1929). Leben und Werk*. München, Wilhelm Fink Verlag, 1984, VIII, 238 p.

M.'s book is an important contribution to the investigation of the work of – to use Hjelmslev's words – “one of the most prolific and original personalities in modern linguistics” (M. 40s.), Jan Baudouin de Courtenay. It appeared in print together with M.'s edition of B.'s selected works written in German (*Ausgewählte Werke in deutscher Sprache*, München, Fink, 1984). Its aim is B.'s biographical and scientific portrait, which would be more penetrating and complete than those available until now. M.'s painstaking attempt at systematization of the enormous heritage B. left (around 400 linguistic works published during his lifetime), careful documentation in depicting B.'s portrait, faithful translation of quotations, extensive and accurate bibliography of the works by and about B., deserve appreciation. In the presentation of B. as a person and scientist, M. usually chose to deliver quotations from the original sources, rather than formulate his own comment, leaving it for the reader himself to judge on the weight of B.'s statements in the linguistic tradition, and their validity nowadays.

The book consists of several parts: *Vorbemerkungen* (1–8) are followed by *Lebenslauf und Persönlichkeit* (9–45), *Sprachwissenschaftliche Arbeiten* (46–142), and *B.'s Stellung in der Geschichte der Linguistik* (143–190). At the end there are a comprehensive bibliography and index of personal names and terminology. In his *Vorbemerkungen*, M. describes how the original idea of preparing a ‘Baudouin-Brevier’ gave rise to the monography, outlines the guidelines of the book, and acknowledges his indebtedness for assistance in collecting the sources.



The chapter *Lebenslauf und Persönlichkeit* presents a biography of B., which is more detailed and accurate than those published earlier. It intertwines various kinds of data – concerning B.'s education, his academic career and scientific activity, journeys, commitment to social causes, his acquaintance with representatives of the linguistic world, and gives glimpses of B. as a private person. The sources, which M. has used, comprise B.'s autobiographies, biographies, recollections of B.'s daughter Ewelina Małachowska and his students, as well as B.'s correspondence.

The main part of the book is the chapter *Sprachwissenschaftliche Arbeiten*, divided into *Allgemeine Grundlagen*, *Phonetik (Phonologie)*, *Geschriebene Sprache*, *Morphologie und Syntax*, *Lexikologie und Etymologie*, *Sprachklassifikation und Dialektologie*, *Ursprung und Wandel der Sprache*, *Sprachlenkung und Sprachschöpfung*, *Kindersprache und Sprachpathologie*, *Soziolinguistische Fragestellungen*, *Propädeutik und Geschichte der Sprachwissenschaft*, *Slavistik*. The sub-chapter *Allgemeine Grundlagen* brings to light B.'s conception of linguistics, ranging from his early approach to linguistics as a natural science (formed under Schleicher's influence), to his later concept of linguistics as a psychological and sociological science of an interdisciplinary orientation, liberated from the links with philology and history of literature. Also B.'s outlook on linguistic methods is discussed here (application of inductive as well as deductive methods). M. rightly mentioned B.'s emphasis on the improvement of experimental and quantitative procedures, but it should be also added that B. saw the necessity of introducing new qualitative analysis, and new deductive methods, especially in connection with experimental phonetics (ZHJ 266–268; for abbreviations, see *References* at the end of the present review). M.'s presentation of B.'s division of pure linguistics into positive and transcendental parts is correct, however one should also mention B.'s differentiation of several fields of linguistics (comparative grammar, historical grammar, general – 'philosophical' – grammar, dialectology, cf. B. 1889, 1901, JK 1903), and specification of three levels of linguistic exploration: *Sprachbeschreibung*, *Sprachforschung*, and *Sprachwissenschaft* (JK 279).

*Wesen der Sprache* (a sub-chapter of *Allgemeine Grundlagen*) would gain in clarity if M. provided here a more explicit statement that B. considered the separation between psychological and physical spheres in the research of language as temporary due to insufficiency of exploratory methods; however after the discovery of new qualitative methods, based

on strict sciences, the world of matter, the world of 'external forms', and the world of 'internal (psychological) forms' could be investigated as a unity (cf. PUS 72–84). Besides, M.'s conclusion (in the next part of *Allgemeine Grundlagen: Individual- und Stammessprache*) that in his later works B. laid emphasis on the concept of language as an abstract construct of a number of individual languages, rather than the distinction between 'individual language' (showing uninterrupted development) and 'tribal language' (which has history), is not quite accurate. Also in his later works, B. spoke of development with reference to individual language, and history in connection with a tribal or national language (cf. J 275). B.'s later comments on language as a psychological reality should rather be regarded as complementary to his views on the development and history of language. Moreover, M.'s formulation that according to B. there were no tribal or national languages (but only language areas and language communities) would require correction. In *Jezyk i jezyki* (1903), B. discussed tribal and national language, and its various functions, and only later stated that he did not recognize any tribal language but language communities (cf. B. 1923).

In *Sprache und Rede* (a sub-chapter of *Allgemeine Grundlagen*), M. draws attention to similarities and differences between B.'s notions of 'language' and 'speech' and Saussure's distinction of 'langue/langage/parole'. For the reader, familiar with Jakobson's parallel drawn between B.'s 'jazyk' (language)/'řeč' (speech) and Saussure's 'langue/parole' (cf. Jakobson 1971, 411; 421), a more detailed explanation concerning that crucial point would be useful. *Statik und Dynamik* (belonging to *Allgemeine Grundlagen*) contains a good discussion of B.'s notions of statics and dynamics (different from Saussure's 'synchrony' and 'diachrony'), but it lacks a comment on perpetual interaction between those two aspects of language, which was the essential point of B.'s approach.

The succeeding chapters of *Sprachwissenschaftliche Arbeiten* bring to light B.'s works in diverse fields of linguistics. In *Phonetik (Phonologie)*, M. aptly presented B.'s distinction between 'psychophonetics' and 'anthropophonetics', his differentiation between the physiological and acoustic aspects of language, emphasis laid on the questions of experimental phonetics, the concept of phoneme elaborated by the Kazan' School, and its later psychological version proposed by B., foundations of the 'theory of alternations', rudiments of B.'s distinction between phoneme and allophone, his views on divisibility of the phoneme,

morphologization and semasiologization of phonemes and their individual constituents. Several points, which M. laid down in that chapter are of particular interest, viz.: his remark that some publications do not present B.'s ideas accurately (e.g. Jakobson 1971, Schogt 1966, Krámský 1974, Fischer-Jørgensen 1975), parallel between B.'s categories and Hjelmslev's 'Merkmale des Sprachbaus' and 'Merkmale des Sprachgebrauchs', justified observation that B. did not apply consistent criteria for the isolation of phonemes from variants, conclusion that the proper criterion of distinctiveness (based on 'minimal pairs') was not applied in B.'s theory of phoneme, comparison between B.'s theory of alternations and Bloomfield's approach.

In *Morphologie und Syntax*, M. outlined B.'s treatment of twofold divisibility of speech (from phonetic point of view into phrases, words, syllables, sounds; from morphological point of view into sentences, meaningful phrases and words, morphemes, phonemes), his introduction and use of the term 'morpheme', B.'s criteria of word-grouping (morphological, syntactic, semasiological, lexical). M. formulated an important conclusion here that B. showed preference for the syntactic principle, although he did not elaborate it in detail.

Discussing B.'s magnificent achievements in the field of dialectology (*Sprachklassifikation und Dialektologie*), M. mentions Berezin's statement describing B. as the founder of modern typological linguistics (Berezin 1969). It would perhaps be of interest to the reader if M. commented here on the validity of B.'s conclusions in the light of modern dialectology. Presenting B.'s approach to Lautgesetze (*Ursprung und Wandel der Sprache*), M. rightly mentioned his approval of Schuchardt's criticism of the principle of exceptionless sound laws; however, the differences between B.'s approach to sound laws and the standpoint represented by the Neogrammarians are not indicated by M. very clearly. The part *Kindersprache und Sprachpathologie* contains an interesting description of B.'s careful and detailed study of children's speech and speech pathology. According to M., there are parallels between B.'s *Z patologii i embryologii jezyka* (1885–1886) and Jakobson's *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze* (1941), e.g. comparisons between the substitutions in the pronunciation of sounds and historical development of various languages. One should perhaps add here another essential similarity between B.'s article and Jakobson's work on aphasia, viz. B.'s implicit reference to two kinds of speech disturbances – along the axis of contiguity and axis of

similarity. A valuable contribution is M.'s comparison (*Soziolinguistische Fragestellungen*) of B.'s ideas on language variation and the observations made by William Labov. Also the parallel drawn by M. between B.'s views and the Sapir-Whorf hypothesis is worth noting. The varied spectrum of B.'s achievements is completed by M.'s presentation of his remarkable teaching activity (*Propädeutik und Geschichte der Sprachwissenschaft*), and outstanding work in the field of Slavistics (*Slavistik*). Summing up, in his *Fazit*, the author gives a general evaluation of B. as a conscientious, honest, committed, many-sided scientist, an independent thinker, and a remarkable teacher.

In the important chapter *Stellung in der Geschichte der Linguistik*, M. mentions the influences which affected the formation of B.'s approach to language, poses a highly controversial question if B. could be considered as a Neogrammarian, inquires into the contribution of the Kazan' School, presents a comparison between B. and Saussure, discusses the impact and vitality of B.'s thought in modern linguistics, and comments upon assessment of his work by the world. His attempts to reveal the links between B.'s writings and the linguistic world of his times bring the reader closer to B.'s image. Although M.'s book remains far from a complete portrait of B., its meticulous effort at depicting him faithfully in the context of the linguistics contemporary to him, is a considerable step towards arriving at B.'s appropriate portrait in the future.

*Institut für Sprachwissenschaft  
der Universität Bern  
Gesellschaftsstrasse 6  
3012 Bern*

*Ewa Legocka*

#### REFERENCES:

##### A. *Baudouin de Courtenay's works:*

Einfluss der Sprache auf Weltanschauung und Stimmung: *Prace Filologiczne* 14, Warsaw 1929 a, 184–256.

Fakultative Sprachlaute: Verzameling van opstellen door oudleerlingen en bevriende vakgenooten opgedragen aan Mgr. Prof. Dr. Jos. Schrijnen Bij Geleghenheid van zijn zestigsten verjaardag 3 Mei 1929. *Donum natalicium Schrijnen*, Nijmegen/Utrecht 1929 b, 38–43.

- J = Język i języki: Wielka Encyklopedia Powszechna Ilustrowana 33, Warsaw 1903, 266–278.
- Językoznawstwo czyli lingwistyka: Prawda, Warsaw 1901/1, 18–20.
- JK = Językoznawstwo: Wielka Encyklopedia Powszechna Ilustrowana 33, Warsaw 1903, 278–296.
- Die Klassifikation der Sprachen: Anzeiger für indogermanische Sprach- und Altertumskunde. Beiblatt zu den Indogermanischen Forschungen 26, Strassburg 1910, 51–58.
- Materialien zur südslavischen Dialektologie und Ethnographie. 1. Resianische Texte, gesammelt in den JJ: 1872, 1873 und 1877. St. Petersburg 1895 a, XLVII + 708 pp.
- OPJ = O ogólnych przyczynach zmian językowych: Prace Filologiczne 3/2, Warsaw 1890, 447–488 = Szkice językoznawcze I, Warsaw 1904, 50–95.
- O zadaniach językoznawstwa: Prace Filologiczne 3, Warsaw 1889, 92–115.
- Próba uzasadnienia samoistości zjawisk psychicznych na podstawie faktów językowych (Versuch einer Begründung der Unabhängigkeit psychischer Vorgänge auf Grund sprachlicher Tatsachen): Bulletin de l'Académie des Sciences de Cracovie, Cracow 1903, 108–114.
- PUS = Próba uzasadnienia samoistości zjawisk psychicznych na podstawie faktów językowych: Rozprawy Wydziału Filologicznego Akademii Umiejętności w Krakowie 25 = 40, Cracow 1904, 68–93.
- SKZ = O pewnym stałym kierunku zmian językowych w związku z antropologią: Kosmos 4–5, Lwów 1899, 155–173.
- Übersicht der slavischen Sprachenwelt im Zusammenhange mit den andern arioeuropäischen (indogermanischen) Sprachen. Antrittsvorlesung, gehalten an der Universität Dorpat am 6./18. September 1883, Leipzig 1884, 21 pp.
- Vermenschlichung der Sprache, Hamburg 1893, 27 pp., (Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge, Neue Folge, Achte Serie).
- Versuch einer Theorie phonetischer Alternationen. Ein Capitel aus der Psychophonetik, Strassburg 1895 b, V + (1) + 124 pp.
- Względność w dziedzinie świata językowego: Przegląd Warszawski 1/17, Warsaw 1923, 178–191.
- ZHJ = Zarys historii językoznawstwa czyli lingwistyki (glottologii): Dzieje myśli. Historia rozwoju nauk, Warsaw 1909, 85–302 (Poradnik dla samouków, ser.3, 2/2).

- Z patologii i embryologii języka: Prace Filologiczne 1, Warsaw 1885, 14–58; 1886, 318–344.
- Zur Frage über die 'Weichheit' und 'Härte' der Sprachlaute im allgemeinen und im slavischen Sprachgebiete insbesondere: Zbornik u slavu Vatroslava Jagića, Berlin 1908, 583–590.
- Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen: Annalen der Naturphilosophie 6, Leipzig 1907, 385–433.

B. *Other authors' works:*

- Berezin, Fedor Michajlovič, Osnovnye problemy obščego i sravnitel'no-istoričeskogo jazykoznanija v ruskoj lingvistike konca XIX – načala XX vv., Moscow, ADD Gos. ped. inst. inostrannyh jazykov, 1969.
- Di Salvo, Maria, Il pensiero linguistico di Jan Baudouin de Courtenay. Lingua nazionale e individuale – con un'antologia di testi e un saggio inedito, Venezia/Padova 1975.
- Fischer-Jørgensen, Eli, Trends in phonological theory. A historical introduction, Copenhagen 1975.
- Hauptenthal, Reinhard, ed., Plansprachen. Beiträge zur Interlinguistik, Darmstadt 1976, (Wege der Forschung 325).
- Jakobson, Roman, Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze, Uppsala 1941 = Frankfurt a.M. 1969.
- Jakobson, Roman, The Kazan' school of Polish linguistics and its place in the international development of phonology: Selected writings II, The Hague/Paris 1971, 394–428.
- Krámský, Jiří, The phoneme. Introduction to the history and theories of a concept, München 1974.
- Schogt, Henry G., Baudouin de Courtenay and phonological analysis: La linguistique 2, 1966, 15–29.

BALDI, PHILIP, *An Introduction to the Indo-European Languages*, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press 1983. XIV, 215 S., div. Tabellen, Weltkarte.

Der Stoff zu diesem Buch sollte ursprünglich nur einen Teil einer *Introduction to the Indo-European Comparative Linguistics* ergeben, wie B. im Vorwort erklärt; darin sollte eine weniger oberflächliche Darstellung der indogermanischen Sprachfamilie Platz finden, als sie die meisten sonstigen Einführungen bieten, und so kam es, dass *in attempting to avoid such a superficial treatment in my own volume, I discovered that in the process I had written a book that surveyed the Indo-European stocks* (XIII). Das Buch sei vorwiegend für Studenten gedacht, und der Vf. hofft, es werde sich als nützlich bei *general courses* (XIII) über indogermanische Sprachen und Linguistik erweisen.

Das Werk ist in dreizehn Kapitel eingeteilt; weiter finden sich Inhaltsverzeichnis, Vorwort, Liste der Abkürzungen, Bibliographie und diverse Indices. Eine Weltkarte mit der heutigen Verbreitung indogermanischen Sprachgutes steht am Anfang und ein Stammbaum der Sprachfamilie am Schluss des Buches.

Das erste Kapitel enthält eine allgemeine, ziemlich kurz gefasste Einführung in den Gegenstand der Indogermanistik, die so aufgebaut ist, dass der Leser die wissenschaftliche Neugier nachempfinden sollte, die zur Entstehung der Disziplin „Vergleichende Sprachwissenschaft“ führte: In Tabellen sind einige Wörter (zumeist Zahlen und Verwandtschaftsbegriffe) und zwei Formen des Verbs „sein“ je in einer Reihe verschiedener Sprachen aufgelistet; die Deklinationen für „Pferd“ in Sanskrit, Latein und Griechisch werden einander gegenübergestellt. Durch die beobacht-

baren Aehnlichkeiten demonstriert B. den gemeinsamen Ursprung der aufgeführten Sprachen. Er erklärt dann, was eine flektierende Sprache sei, und setzt diesen Begriff in Kontrast zu „analytisch“ und „agglutinierend“, ohne zu erwähnen, dass diese Einteilung der Sprachen heute als überholt gilt. Es folgt eine knappe Darstellung der vergleichenden Methode und die Definition des Terminus *indo-european languages*, begleitet von der Ansicht des Autors, die wir nicht teilen, die Ausgrabungen von Marja Gimbutas nördlich des Schwarzen Meeres hätten den Beweis geliefert für die 'Urheimat der Indogermanen'. Das Einführungskapitel wird mit einem *Brief structural sketch of Proto-Indo-European* abgeschlossen, in welchem Phonologie, Morphologie und Syntax der rekonstruierten Sprache beschrieben sind. Nach der Einführung findet der Leser, wie nach jedem der folgenden Kapitel, bibliographische Hinweise zu den behandelten Gebieten.

Die Kapitel 2 bis 12 besprechen je eine der folgenden Sprachen, bzw. Sprachgruppen: Italisches, Keltisches, Indoiranisches, Griechisches, Armenisches, Albanisches, Baltisches, Slawisches, Germanisches, Tocharisches und Anatolisches. Allen Kapiteln liegt ein ähnlicher Aufbau zugrunde: In einer unterschiedlich langen Einleitung wird jede Sprache vorgestellt sowie historisch und geographisch lokalisiert, und es werden ihre Bedeutung und Stellung innerhalb der Sprachfamilie dargelegt. Anschliessend kommen eventuelle dialektale Einteilungen mit entsprechenden, eher summarisch gebotenen Erläuterungen über die jeweiligen Eigenheiten der verschiedenen Dialekte, und es werden dann in einem *Brief structural sketch* phonologisches System, Morphologie und Syntax der Sprache resp. einer Sprache aus der im Kapitel behandelten Gruppe diskutiert. Eine kurze Textprobe mit einer Wort-für-Wort-Uebersetzung und einer freien Fassung beendet das Kapitel. Einzelne dieser elf Kapitel enthalten zusätzliche, spezifisch für die jeweilige Sprache interessante oder wichtige Paragraphen, so z.B. *Hittite* mit den Teilen *The Discovery*, *Archaism in Hittite* und *The Laryngeals*.

In Kapitel 13 sind die sogenannten *Minor Indo-European Languages* zusammengefasst: Ligurisch, Sikulisch, Rhätisch, Thrako-Phrygisch, Illyrisch, Messapisch und Venetisch werden ganz kurz vorgestellt, und auch hier gibt B. zum Schluss einige bibliographische Hinweise. Der Aufbau des Buches, der ja weitgehend vom Inhalt selbst vorgegeben ist, kann durchaus als zweckmässig erachtet werden, obwohl zu bemängeln wäre, dass in B.'s Werk keinerlei Systematik für die Reihenfolge der Kapitel



auszumachen ist: Ein Buch, das einem Studenten die indogermanischen Sprachen präsentieren will, sollte einem bestimmten Kriterium folgen, sei es ein chronologisches, geographisches oder forschungsgeschichtliches. Es wäre für den Anfänger ausserdem sehr wichtig, dass ihm Fachtermini wie *triangular vowel system*, *morphophonemic variations*, *semantic fields*, usw., die einige linguistische Vorkenntnisse voraussetzen, erklärt würden. Was kann denn ein Neuling z.B. mit der Aussage anfangen: *Inflecting languages are those in which words are not neatly divisible into discrete morphemes and in which the relationship between morphological markers and grammatical categories is highly complex* (8), wenn er nicht erfährt, was *morphemes*, *morphological markers* oder *grammatical categories* sind?

Ein weiterer methodischer Mangel ist die Anwendung einer unzulänglichen, weil inkonsequenten Transkription; so begegnet uns das griechische *v* sowohl im Text als auch in der Darstellung der Vokalphoneme immer als *u*, und auf S. 68 wird sogar dem *F* derselbe Lautwert zugeschrieben. Ebenso inkonsequent verfährt B. mit der Angabe von Quantitäten und Akzenten: lat. *cīvitas* und *florali* suggerieren, so geschrieben, die falschen Formen *\*cīvītās* und *\*flōrālī* an Stelle der richtigen *cīvītās* und *flōrālī* (37). Gr. *κοινή* und lat. *vēnerit* werden überall als *κοίνη* resp. *venērit* wiedergegeben.

Die Aussagen über den indogermanischen Kasus könnten bei einem Anfänger etwas Verwirrung stiften. Im Einleitungskapitel (19) liest man z.B.: *Only Sanskrit has eight fully developed cases (...). Case functions are relatively uniform*; es folgt dann eine knappe Beschreibung der Kasusfunktionen. Im Kapitel *Indo-Iranian* (58) steht analog: *Sanskrit marks eight cases (...), all with familiar functions*. Aber zwei Seiten weiter ist zu lesen: *Another feature of Sanskrit syntax is its extreme freedom in matters of case selection of nouns. For example, the genitive case will often substitute for a dative, an instrumental, an ablative, or a locative (...). All of this in marked contrast with other Indo-European stocks*.

Nebst den soeben genannten methodischen Schwächen weist das Buch noch eine ganze Reihe von einzelnen Versehen, Unklarheiten und Fehlern auf; wir beschränken uns hier auf eine Auswahl davon:

- 4 Tab. 1: gr. *φράτηρ* bedeutet nicht *brother*, sondern, wie auf S.17 richtig übersetzt, *member of a clan*.
- 6f Tab. 2: Die Sanskritwörter sind, im Gegensatz zu den anderen, ohne weitere Erklärung nur mit ihrem Stamm angegeben.  
Lat. *quis* steht unter der Kolonne für *what*.

- 7 Tab. 2: man vermisst die Erklärung, warum gr. ἔφω *grew* in der Kolonne *be* stehen kann. Skt. *ābhūt* und lat. *fuī* werden beide mit *was* übersetzt, ohne Spezifizierung der Person (3. sg. und 1. sg resp.).
- 17 Die Aussage: ... *only Sanskrit among the IE languages has both voiced and voiceless stops* ist trotz dem entsprechenden Kontext missverständlich; deutlicher wäre: *voiced and voiceless aspirated stops*.
- 20 Zum indogermanischen Modus lesen wir: *Sanskrit has an indicative, optative, and imperative*. Erst 59 nennt B. noch den Subjunktiv des Vedischen (unterschlägt jedoch den Injunktiv): Dieses Beispiel illustriert das Vorgehen des Vfs., nicht konsequent bei jeder Sprache die älteste Sprachstufe zu berücksichtigen; man bedauert diese Tatsache vor allem dort, wo die ältere Form einem besseren Verständnis dienen könnte, z.B. in den Tabellen des 1. Kapitels: In Tab. 1 stehen gr. οἰνή und air. *ōen* unter der klassischen lateinischen Form *ūnus*: Das altlateinische *oinos* wäre bestimmt zweckmässiger.
- 25 Der Terminus Pelasgisch wird gewöhnlich für alles Vorgriechische in Griechenland gebraucht. B. versetzt die pelasgische Sprache nach Italien: *There is some evidence for a group of so-called Mediterranean languages (e.g. Pelasgian) spoken by native people who (...) occupied the land later invaded by the proto-Latins*.
- 35 Bei der Liste der Gemeinsamkeiten von Latein und Oskisch-Umbrisch ist unter Pkt. 4 die Fusion von Aorist und Perfekt genannt, dazu werden auch einige Beispiele geliefert. Vom Griechischen, das als Gegenbeispiel mit beiden noch vorhandenen Aspekten fungiert, sollte nicht nur der Aorist ἐπαίδευσα, sondern auch das Perfekt πεπαίδευκα erwähnt werden.
- 42 Die rekonstruierte Form zum Nom. pl. air. *fir* und alat. *virī* lautet \**uiroi*, nicht \**wirī*.
- 56 Bei der Darstellung der altindischen Vokalsteigerung könnten der Vollständigkeit halber auch die Guṇastufen *ra/la* und die Vṛddhistufe *rā* hinzugefügt werden.
- 57 Die erste Sandhiregel für Vokale sollte lauten:  $\overset{\breve}{a} + \overset{\breve}{a} = \bar{a}$ , resp.  $\overset{\breve}{u} + \overset{\breve}{u} = \bar{u}$ .  
Die 4. Sandhiregel für Konsonanten ist viel zu absolut formuliert: *final s and r become ḥ* sollte durch einen Zusatz wie *unter gewissen Bedingungen* relativiert werden.

- 64 Skt. *vṛkānām*, aw. *vəhrkanam* bedeuten nicht *wolves*, sondern *of the wolves*.
- 68 Die Einteilung der griechischen Dialekte beruht auf Buck (1955) und lässt neuere Ansichten gänzlich beiseite, z.B. Schmitt (1977).
- 76 Die Formulierung: *There are three voices* (sc. in Greek): *active, passive, and a well-developed middle that is in most forms identical with the passive* mag den Eindruck erwecken, das Medium sei eine sekundäre Erscheinung.  
Die Einteilung: *continued action (present, perfect, future and future perfect) and completed action (imperfect, aorist and pluperfect)* ist keineswegs die aspektuelle, sondern die nach der Zeitstufe (Gegenwart/Futur  $\Leftrightarrow$  Vergangenheit, resp. nichtaugmentierte  $\Leftrightarrow$  augmentierte Tempora).
- 81 Die Vokale **h**(ε) und **ḫ**(e) des Armenischen, die sich im Öffnungsgrad, nicht aber in der Quantität unterscheiden, sind im Diagramm der Vokalphoneme in der irreführenden üblichen Transkriptionsweise als *e* und *ē* geschrieben.
- 94 Gr. βίος bedeutet nicht *alive*, sondern *life*.
- 156f. Der Paragraph über die Laryngale weist einige gravierende Fehler auf:  
Es stimmt nicht, dass *Saussure proposed a brilliant reconstruction of Indo-European consonant structure*, seine Untersuchungen betrafen den Vokalismus; und Saussure postulierte auch keinen Laryngallaut, wie 157 zu lesen ist, sondern einen *coefficient sonantique*. Ferner ist ebenfalls nicht ganz zutreffend, dass *Kuryłowicz demonstrated that the consonant ḫ in Hittite occurs in exactly those positions where Saussure had postulated a coefficient sonantique*: während nämlich heth. ḫ auch im Anlaut vorkommt, wurden Saussures A und Q niemals in dieser Position angesetzt.
- 157f. Benvenistes Wurzeltheorie, die den meisten Benützern des Buches unbekannt sein dürfte, wird von B. in zwei Sätzen folgendermassen „erklärt“: ... *this theory states essentially that every root was of the type CeC; in those roots where an initial vowel is found in other languages (Lat. ante, Gk. anti, etc.), a laryngeal had been lost*. Es folgen 5 Beispiele, die jedoch ohne genauere Kenntnis der Wurzeltheorie selbst mit ihren erschlossenen Formen thème I und thème II völlig unverständlich sind.

- 159 Ebenfalls unverständlich sind die Beispiele zum Ablaut im Hethitischen, da dem Leser nicht gesagt wird, wo der Verbalstamm endet.
- 160 Die 2 Genera des hethitischen Nomens werden als *animate and inanimate* (also called "masculine" and "common") bezeichnet. Für *animate = masculine* scheint der Vf. sich auf Sturtevant (1951) zu stützen. Die Gleichung *inanimate = common* hingegen entbehrt jeglicher Grundlage, da der Terminus *common* allgemein für das Genus mask./fem. verwendet wird.
- 168 Die messapischen Inschriften stammen nicht aus Venetien, sondern aus Apulien und Kalabrien, cf. Haas (1962).

Die Bibliographie, die B. liefert, ist zwar sehr umfangreich, aber leider unzuweckmässig und nicht à jour – trotz der Bemerkung (173): *Wherever possible I have cited only the most recent edition of the works listed below.* Einige Werke sind inzwischen in neuer, oft auch überarbeiteter Auflage erschienen, wie z.B. Szemerényi (1980). Andere, die für den Indogermanisten von grundlegender Bedeutung sind, hat B. gar nicht in die Bibliographie aufgenommen, so u.a. Hofmann/Szantyr (1965), Leumann/Hofmann (1977), Schmitt (1977) und Pfister (1977). Als ärgerlich muss man die vielen kleineren (Druck- ?) Fehler in der Bibliographie bezeichnen, die gewiss hätten vermieden werden können. Wir verzichten hier auf eine Auflistung.

Im *Index of Words* (203) figuriert das Parthische fälschlicherweise unter den nicht-indoeuropäischen Sprachen.

Der Stammbaum am Ende des Buches erinnert zu stark an Schleichers Modell; eine klärende Bemerkung wäre sicherlich angebracht, zumal der Vf. sich (14) als Anhänger der Wellentheorie bekennt. Ausserdem stehen in diesem Stammbaum moderne Sprachen wie Schwestersprachen neben den ausgestorbenen derselben Gruppe (cf. Südslawisch oder Iranisch).

Die Mängelliste ist, im Verhältnis zum Umfang des Werkes, doch recht ansehnlich ausgefallen und für das Buch in entscheidendem Masse abträglich. Umso stärker ist dies zu bedauern, als die Vergleichende Sprachwissenschaft schon lange auf ein brauchbares Werk dieses Inhalts wartet, das einigermaßen up-to-date sein sollte. Ph. Baldis *Introduction to the Indo-European Languages* ist bestimmt nicht geeignet, diese Lücke zu füllen.

## ANGEFÜHRTE LITERATUR:

- Haas, O., Messapische Studien, Heidelberg 1962.
- Leumann, M., Hofmann, J. B., Lateinische Grammatik, Laut- und Formenlehre, Hdbch. d. Altertumswiss., Beck, München 1977.
- Hofmann, J. B., Szantyr, A., Lateinische Syntax und Stilistik, Hdbch. d. Altertumswiss., Beck, München 1965.
- Pfister, R., Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre, Bd. I, Heidelberg 1977.
- Schmitt, R., Einführung in die griechischen Dialekte, Darmstadt 1977.
- Sturtevant, E. H., A Comparative Grammar of the Hittite Language, Vol. I, Rev. ed., Yale University Press, New Haven 1951.
- Szemerényi, O., Einführung in die vergleichende Sprachwissenschaft, 2. Aufl., Darmstadt 1980.

## PUBLICATIONS REÇUES

- Amacker, René. *Structures et conventions. Essai sur la morphologie de la proposition en latin* (Ovide, Métamorphoses 1,1-2,328 et Tite-Live 1,1-25). Turin, Albert Meynier, 1986 (Collana di critica, linguistica e poetica, 2), 10, 541 p.
- Anuar de lingvistică și istorie literară*, Universitatea 'Al. I. Cuza', Iași, Centrul de lingvistică, istorie literară și folclor, t. 27, 1979-1980, 28, 1981-1982, 29, 1983-1984.
- Bache, Carl. *Verbal Aspect. A General Theory and its Application to Present-Day English*. Odense, University Press, 1985 (Odense University Studies in English, vol. 8), 6, 337 p.
- Bottari, Piero. *Ricerche saussuriane. 'Langage: langue e parole' o 'langage, parole e langue'?*. Pisa, Giardini, 1986 (Nuova collana di linguistica, 2), 85 p.
- Bouton, Charles. *Introduzione alla linguistica applicata*, Trad. a cura di Salvatore Claudio Sgroi. Ampliamento a cura di Renzo Titone. Roma, Armando, 1978 (Serie di linguistica teorica e applicata, 21), 152 p.
- Bouton, Charles P. *La signification. Contribution à une linguistique de la parole*. Paris, Klincksieck, 1979 (Etudes linguistiques, 22), 332 p.
- Cuadernos de filología: Studia linguistica Hispanica* (Facultad de filología, Universidad de Valencia) 2/1, 1979-2/2, 1981.
- Le dialogue, études réunies par Pierre R. Léon et Paul Perron*. Ottawa, Didier, 1985, 8, 173 p.
- Di Cesare, Donatella. *La semantica nella filosofia greca*. Roma, Bulzoni, 1980 (Biblioteca di cultura, 186), 4, 238 p.
- Elia, Annibale. *Le verbe italien. Les complétives dans les phrases à un complément*. Fasano di Puglia, Schena; Paris, Nizet, 1984 (Linguistica comparata, 1), 305 p.

- Faucher, Eugène. *L'ordre pour la clôture. Essai sur la place du verbe allemand*. Nancy, Presses universitaires, 1984, 261 p.
- Fuchs, Catherine; Léonard, Anne-Marie. *Vers une théorie des aspects. Les systèmes du français et de l'anglais*. Paris - La Haye - New York, Mouton; Paris, Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, 1979 (Connaissance et langage, 6), 399 p.
- Gambarara, Daniele. *Alle fonti della filosofia del linguaggio. 'Lingua' e 'nomi' nella cultura greca arcaica*. Roma, Bulzoni 1984 (Università della Calabria, Facoltà di lettere e filosofia, Dipartimento di filosofia), 253 p.
- Hotzenköcherle, Rudolf. *Die Sprachlandschaften der deutschen Schweiz*. Aarau, Sauerländer, 1985, 450 p., 108 cartes.
- Lexique 1: adverbes en '-ment', manière, discours*. Lille, Presses universitaires, 1982, 164 p.
- Lexique 2: le dictionnaire*. Lille, Presses universitaires, 1983, 165 p.
- Lexique 3: lexique et institutions*. Lille, Presses universitaires, 1985, 215 p.
- La Linguistique*, revue de la Société de linguistique fonctionnelle, vol. 21, 1985, 381 p.
- Montanari, Elio. *Krasis e mixis. Un itinerario semantico e filosofico. Parte prima: dalle origini ad Eraclito*. Firenze, CLUSF Cooperativa editrice universitaria, 1979 (Quaderni dell'Istituto di filologia classica 'Giorgio Pasquali' dell'Università di studi di Firenze, 4), 258 p.
- Parlers masculins, parlers féminins*, édité par Verena Aebischer et Claire Forel. Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1983 (Textes de base en psychologie), 200 p.
- Pesot, Jurgen. *Silence, on parle. Introduction à la sémiotique*. Montréal, Guérin, 1979 (Collection langue et société), 156 p.
- Ferdinand de Saussure, *Putong yuyanxue jiaocheng [Cours de linguistique générale]*, trad. chinoise d'après la 5<sup>e</sup> édition (Paris, Payot, 1949) par GAO Mingkai, annotée par CEN Qixiang et YE Feisheng. Pékin, Shangwu Yinshuguan [Commercial Press], 1980 (2<sup>e</sup> tirage, 1982), 333 p.
- Scrittura e scritture*. Seminario interdisciplinare su teoria e prassi della scrittura a cura di Cristina Vallini. Napoli, Istituto universitario orientale, 1983, 179 p.
- Signos* (Biblioteca Martí, Santa Clara, Cuba) 22, 1979 – 33, 1984.
- Studi orientali e linguistici* (Istituto di glottologia, Università degli Studi di Bologna) 1, 1983; 2, 1984.

- Tauli, Valter. *Standard Estonian grammar, part. 2: syntax*. Uppsala, Tauli, 1983 (Acta Universitatis Upsaliensis: Studia Uralica et Altaica Upsaliensia, 14), 359 p.
- Teorie e pratiche linguistiche nell'Italia del Settecento*, a cura di Lia Formigari. Bologna, Il Mulino, 1984 (Annali della Società italiana di studi sul secolo XVIII, 1), 410 p.
- The teaching of Arabic to adults in Europe*, 14th AIMAV seminar, ed. Raja T. Nasr; Bruxelles, AIMAV, 1983, 98, 98 p.
- Tchekhoff, Claude. *La construction ergative en avar et en tongien*. Paris. Klincksieck, 1979 (Etudes linguistiques, 24), 347 p.
- Vet, Co. *Temps, aspects et adverbes de temps en français contemporain. Essai de sémantique formelle*. Genève, Droz, 1980 (Publications romanes et françaises, 154), 185 p.



## CHRONIQUE

L'Assemblée générale statutaire du Cercle Ferdinand de Saussure s'est tenue le 14 juin 1986. Le point principal à l'ordre du jour était le renouvellement du Comité (à l'exception du délégué de la Société suisse de linguistique, désigné par cette dernière). Ont été élus pour un nouveau mandat de deux ans:

Rudolf Engler, président;  
Michel Burger, vice-président;  
René Amacker, secrétaire;  
Félix Kahn, trésorier;  
Claire-A. Forel, membre;  
Luis J. Pioto, membre.

M. Georges Redard continuera à faire partie du Comité en qualité de délégué de la Société suisse de linguistique.

\*

Le Cercle organise un *Colloque Saussure* de trois jours pour le printemps 1988. La formule retenue prévoit cinq sections consacrées chacune à un thème différent; les conférenciers seront invités par le Cercle sur proposition des responsables de chaque section. Nos lecteurs trouveront de plus amples informations dans le prochain *Cahier*.

## TABLE DES MATIÈRES

### I. DOCUMENTS

Simon BOUQUET, Documents saussuriens retrouvés dans les archives d'Antoine Meillet au Collège de France . . . . .	5
---	---

### II. CONFÉRENCES CHARLES BAILLY

Oswald DUCROT, Charles Bailly et la pragmatique . . . . .	13
Jean RYCHNER, Le syntagme narratif <i>perception + sentiment</i> ou <i>pensée + action</i> dans quelques récits du XII <sup>e</sup> siècle . . . . .	39

### III. ARTICLES

René AMACKER, Entre syntaxe et sémantique: l'ambiguïté par alternat en latin . . . . .	61
Hélène RICHARD, De l'affectivité à l'expressivité: sur la stylistique de Charles Bailly . . . . .	75
Haiim B. ROSÉN, Les lois synchroniques et lois diachroniques dans le <i>Cours</i> de Saussure . . . . .	91
Monique THÉRAULAZ, La définition sémantique de quelques «outils grammaticaux» . . . . .	105
René AMACKER, Notules . . . . .	121

## IV. BIBLIOGRAPHIE SAUSSURIENNE

Rudolf ENGLER, *Bibliographie saussurienne*, 4 . . . . . 131

## V. COMPTES RENDUS – PUBLICATIONS REÇUES – CHRONIQUE

J. Lallot (éd.), *Etude sur les grammairiens grecs* (D. Di Cesare) . . . . . 203

Hellinger Marlies, *Englisch-orientierte Pidgin- und Kreolsprachen*  
(Urs Dürmüller) . . . . . 207

Baudouin de Courtenay, *Ausgewählte Werke in deutscher Sprache*  
(E. Legocka) . . . . . 209

J. Mugdan, *Jan Baudouin de Courtenay* (E. Legocka) . . . . . 211

Ph. Baldi, *An Introduction to the Indo-European Languages*  
(R. Piva) . . . . . 219

## PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

Collection fondée par Mario Roques, dirigée par Alexandre Micha

	Fr.s.
162. MATTE, E. J., <i>Histoire des modes phonétiques du français</i> , 1982, 240 p. ...	80.-
165. DARDEL, R. de, <i>Esquisse structurale des subordonnants conjonctionnels en roman commun</i> , 1983, 412 p. ....	50.-
166. RÉZEAU, P., <i>Les Prières aux saints en français à la fin du Moyen Age. Les Prières à un saint en particulier</i> . 1983, vi-680 p. ....	120.-
167. REY-FLAUD, B., <i>La Farce ou la machine à rire. Théorie d'un genre dramatique, 1450-1550</i> . 1984, 340 p. ....	50.-
168. MARCHELLO-NIZIA, Ch., <i>Dire le vrai: l'adverbe «si» en français médiéval</i> . 1985, 264 p. ....	38.-
169. RYCHNER, J. <i>De Saint-Alexis à François Villon. Etudes de littérature médiévale</i> . 1986, 408 p. ....	55.-
170. WOLEDGE, B., <i>Commentaire sur Yvain, I</i> . 1986, 220 p. ....	62.-
171. Dragonetti, R., « <i>La Musique et les Lettres</i> ». Etudes de littérature médiévale. 1986, 508 p. ....	78.-
172. Chênerie, M.-L., <i>Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s.</i> , 1986, x-760 p. ....	80.-
174. Rézeau, P., <i>Répertoire d'incipit des prières françaises à la fin du Moyen Age</i> . Addenda et corrigenda aux répertoires de Sonet et Sinclair. Nouveaux incipit. 1986, VIII-524 p. ....	90.-

## LANGUE ET CULTURES Etudes et documents

10. D. DROIXHE, <i>La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes</i> , 1978, 460 p. ....	75.-
11. L. PICABIA, <i>Les constructions adjectivales en français. Systématique transformationnelle</i> , 1978, 200 p. ....	45.-
12. H. HUOT, <i>Constructions infinitives du français. Le subordonnant «de»</i> , 1981, 552 p. ....	84.-
13. J. BASTUJI-DERVILLEZ, <i>Structures des relations spatiales dans quelques langues naturelles</i> , 1982, 464 p. ....	75.-
14. Abbé G. GIRARD, <i>Les vrais principes de la langue française</i> . Fac-sim. avec introd. et notes de P. SWIGGERS, 1982, 992 p. ....	100.-
15. A. AZOULAY-VINCENTE, <i>Les tours comportant l'expression «de + adjectif»</i> , 1985, 264 p. ....	50.-
16. L. ISAAC, <i>Calcul de la flexion verbale en français contemporain</i> , 1985, XVIII-502 p. ....	70.-

DROZ

Editions DROZ

# Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

Numéros 1 à 40  
1941-1986

	Fr.s.		Fr.s.
N° 1, 1941	104 p. 15.-	N° 21, 1964	164 p. 20.-
N° 2, 1942	64 p. 15.-	N° 22, 1966	74 p. 20.-
N° 3, 1943	72 p. 15.-	N° 23, 1966	188 p. 20.-
N° 4, 1944	72 p. 15.-	N° 24, 1968	120 p. 25.-
N° 5, 1945	56 p. 15.-	N° 25, 1969	152 p. 25.-
N° 6, 1946-47	80 p. 15.-	N° 26, 1969	192 p. 28.-
N° 7, 1948	56 p. 15.-	N° 27, 1970-72	132 p. 25.-
N° 8, 1949	84 p. 15.-	N° 28, 1973	80 p. 20.-
N° 9, 1950	104 p. 15.-	N° 29, 1974-75	220 p. 38.-
N° 10, 1952	64 p. 15.-	N° 30, 1976	198 p. 34.-
N° 11, 1953	60 p. 15.-	N° 31, 1977	316 p. 53.-
N° 12, 1954	88 p. 15.-	N° 32, 1978	162 p. 35.-
N° 13, 1955	72 p. 15.-	N° 33, 1979	162 p. 40.-
N° 14, 1956	64 p. 15.-	N° 34, 1980	160 p. 40.-
N° 15, 1957	138 p. 15.-	N° 35, 1981	160 p. 45.-
N° 16, 1958-59	100 p. 15.-	N° 36, 1982	160 p. 45.-
N° 17, 1960	74 p. 15.-	N° 37, 1983	156 p. 45.-
N° 18, 1961	96 p. 15.-	N° 38, 1984	308 p. 50.-
N° 19, 1962	124 p. 20.-	N° 39, 1985	220 p. 45.-
N° 20, 1963	84 p. 20.-	N° 40, 1986	236 p. 50.-

Divers index (articles, documents, comptes rendus)  
figurent dans les Cahiers 11, 24, 35 et 37

Editions DROZ